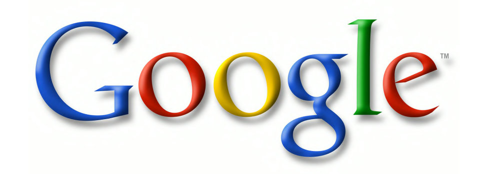
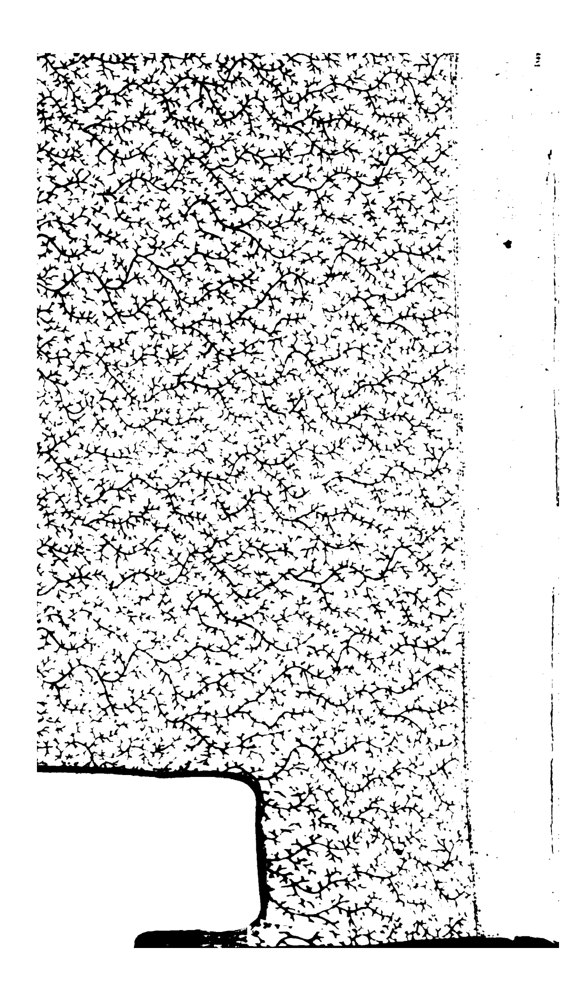
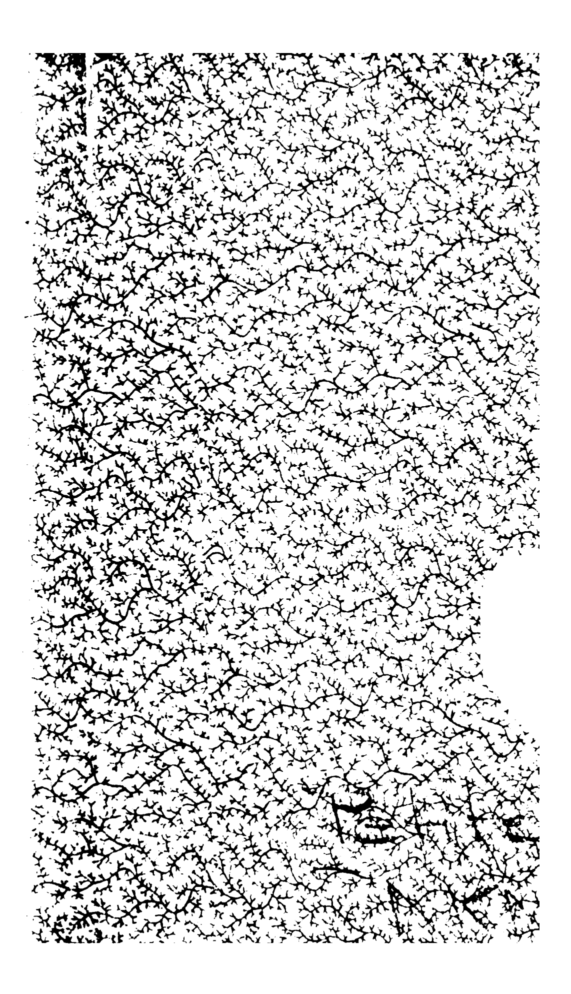








PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

1787
[Tome 1]

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres.*

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

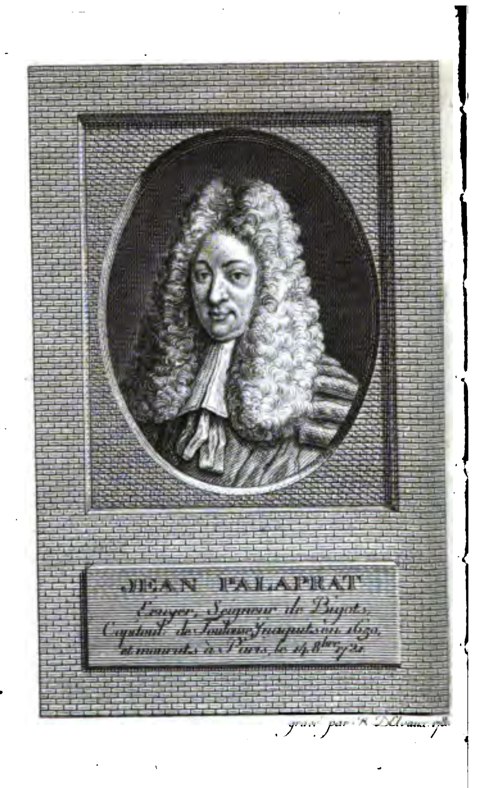
PALAPRAT.



A PARIS,

Chez {
BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatte Italien.

M. DCC. LXXXVII.



Ce P.t n'avoit pas encore été gravé.

VIE
DE PALAPRAT.

JEAN PALAPRAT, Écuyer, Seigneur de Bigot, naquit à Toulouse, au mois de Mai 1680. Il fit ses humanités, avec succès, dans cette Ville, et il y étudia le droit, se destinant d'abord au Barreau, où la réputation des célebres Jurisconsultes Ferrieres, ses ayeuls maternels, sembloit l'appeler. Mais il ne fut que très peu de tems Avocat. Son goût pour la Littérature, et, sur-tout, pour l'indépendance, le détourna bientôt, pour toujours, de toute occupation assujétissante. Il faut voir comme il en parle lui-même, dans la Préface qu'il a placée au-devant de ses Œuvres, en 1712.

« L'idée de ma fortune, dit-il, n'a jamais pu me réduire à me contraindre. Sans doute qu'il y avoit encore à Toulouse, quand j'y naquis, justement au milieu du dernier siecle, quelques

restes dans l'air de ce nître et de ce salpêtre volatil qui formoit l'esprit d'indépendance et de liberté des anciens Tectosages. Je crois que, pour mon malheur, j'achevai de le respirer tout, en naissant. J'ai l'idée d'avoir autrefois lu dans un Ouvrage de notre savant Caseneuve (Auteur Toulousain), que cet esprit de liberté, originaire des Pyrénées, nous avoit été porté à Toulouse sur les eaux de la Garonne, et que, de-là, ses flots l'avoient amené à Bordeaux, où le célebre Montaigne s'en étoit si fort rempli. Les *Essais* de cet incomparable Gascon sont un des premiers Livres François que j'ai lus dans ma jeunesse. Il me souvient que je les dévorois. J'en étois idolâtre. Ils me firent une impression dont je n'ai gueres pu depuis me corriger. Ils sont aussi la source de mon amour pour les digressions; et cette impression s'est augmentée avec la passion que j'ai toujours eue pour la liberté. Mais ne faisons pas à cette noble et innocente liberté tout l'honneur de mes défauts; partageons-le avec ma paresse, et n'en usons point envers le Public avec moins de sincérité que mon conseil et mon oracle, le Poëte Philosophe

de la Cour d'Auguste, l'honnête homme Horace, en use à l'égard de son ami Florus. *Je me suis donné à vous pour un paresseux*, lui dit-il, *pour un homme aussi embarrassé quand il est obligé d'écrire qu'un manchot qui est réduit à se servir, avec peine, d'une pauvre main gauche.* Je ne me vante pas au Public d'être autre que je ne suis; je l'avertis de mes vices. Je suis tout le contraire de la justesse et de la régularité.... &c. »

PALAPRAT, dans une *Lettre sur les Devises*, et qu'il adresse à M. B***, Premier Médecin du Dauphin, peint encore fort bien son caractere, naturellement enclin à la gaieté. Voici comment il s'exprime sur cette gaieté héréditaire dans sa famille, qu'il fait connoître assez en détail dans cette Lettre.

« Je me flatte que, si vous ne vous souvenez pas avec autant de plaisir que moi que notre connoissance (et je crois que je puis dire notre amitié) commença en 1686, qu'au moins le souvenir ne vous en sera pas désagréable, dit-il à M. B***. Un de nos amis communs (M. de Mareuil, Secrétaire des Commandemens de la Dauphine) nous rassembloit souvent à Versailles, et à Paris,

par des soupers délicieux, dont la compagnie assortie et enjouée auroit fait trouver exquise une chere infiniment moins bonne que celle qu'il nous faisoit. C'est-là que cet incomparable Acteur (Raisin, le cadet), si applaudi du Public, si recherché des honnêtes gens et si desiré des plus grands Seigneurs, nous préféroit souvent à eux, et nous inspiroit toujours de la joie. J'étois Gascon, sans aucun souci ; quelles ressources pour la gaieté ! Vous savez bien qu'Horace, Virgile, Catule et tous ces honnêtes gens de l'antiquité, entroient souvent dans nos conversations générales ; et pour les familieres, que j'avois en particulier avec cet aimable lien de notre société, avec lequel je passois ma vie, vous croyez bien qu'il m'échappoit souvent de lui parler de ma Province, de ma Ville, et sur-tout de ma race, à quoi les gens de mon pays ne manquent gueres quand elle n'est pas, tout-à-fait, obscure, et même quand elle l'est, ils ne sont jamais embarrassés à l'illustrer. Combien de fois lui avois-je, peut-être indiscrétement, répété que Toulouse avoit été un célebre Théatre de tous ces Spectacles galans de la Chevalerie, que moi-même en-

core j'y avois vu briller les Ballets, les Danses et les Mascarades, et que la joie et les plaisirs d'éclat avoient toujours été la passion dominante de ma famille, à commencer par mon bisayeul du côté de la mere de mon pere. Or, ce bisayeul étoit l'illustre Jacques de Ferrieres, si célebre par tant d'Ouvrages sur le Droit civil, qui, quelqu'attaché qu'il fût à son étude, étoit si porté à la joie, qu'il se vantoit de n'avoir eu du chagrin qu'une seule fois en sa vie, qui fut le jour que Toulouse fit la perte irréparable du grand Cujas, dont il étoit ami intime, malgré la jalousie de métier; sentiment bas, honteux, méprisable, et dont Ferrieres étoit si éloigné qu'il ne seroit jamais tombé dans son esprit, moins encore dans son cœur, quand même il auroit été Poëte. »

« J'avois donc mille fois conté à notre ami commun, qu'à commencer par ce Ferrieres, on avoit toujours vu depuis subsister dans ma famille trois choses qui vont rarement ensemble: un bien un peu au-dessus du médiocre, une érudition profonde, avec un penchant aux plaisirs, animé d'une gaieté à toute épreuve; et ce Ferrieres, tout grand et grave Jurisconsulte qu'il

étoit, avoit le bal chez lui presque tous les jours de l'année. Il y dansoit la premiere courante, avec l'aînée de ses filles; et, après avoir été quelque tems témoin de leurs plaisirs, il leur disoit, en se retirant dans son cabinet: *Mes enfans, réjouissez-vous; je vais travailler à vous gagner du bien.* Il y a de lui un trait de sang-froid et de plaisanterie dont la mémoire ne mourra jamais dans le Barreau de Toulouse. Les Avocats de son tems en firent, pour ainsi dire, une substitution graduelle et perpétuelle en faveur de leur postérité consultante; et on l'apprend, je crois, encore aux jeunes Avocats, en leur faisant lever la main pour l'observation des ordonnances. »

« On dit qu'il rappela un jour un vieux chicaneur qui étoit sorti brusquement de dépit de son cabinet, sans avoir payé son avis, parce qu'il lui avoit déclaré, de bonne-foi, que sa cause ne valoit rien, et qu'ayant fait semblant de relire ses actes, avec un redoublement d'attention, et d'y trouver des causes victorieuses, il s'étoit récrié, comme s'il venoit d'une profonde réflexion: *Vraiement, Monsieur, je ne sais à quoi je pensois; voilà tel et tel endroit que je n'avois pas d'abord bien*

pris, et par où votre affaire est imperdable. Le chicaneur, tressaillant de joie, lui coula deux écus d'or dans la main, présent magnifique pour ce tems-là, et le gaillard Jurisconsulte les ayant empochés, lui dit froidement : *Monsieur, apprenez à payer les bons avis, et non pas les mauvais. Le dernier que je viens de vous donner ne vaut pas le diable ; gardez-vous bien de le suivre.* »

« Anne de Ferrieres, son fils et mon grand oncle, fit un usage fort joyeux du bien que son pere lui avoit amassé. Il brilla beaucoup dans les ballets, les joûtes, les courses de bague, les carrousels et toutes les autres fêtes que le Duc de Montmorency donnoit aux Dames de Toulouse ; plaisirs que cette Ville paya cherement à la fin, et dont le souvenir contribua beaucoup à augmenter son deuil et ses larmes, lorsqu'elle fut réduite à être le triste théatre de la funeste catastrophe d'un Seigneur qui avoit fait ses délices et sa félicité ! »

« Cet Anne de Ferrieres est le même qui, étant chef du Consistoire de Toulouse, en 1619, eut l'honneur de haranguer le Roi. Il avoit bien quatre-vingts ans. Il étoit doué d'une de ces phi-

sionomies heureuses et douces qui préviennent. Ses cheveux blancs lui servoient de relief, bien loin de l'avoir altérée, et il faisoit voir que la vieillesse même a quelquefois des graces. Frappé, ébloui et saisi à la vue du Roi, sa harangue fut précédée et interrompue par des torrens de larmes, et Sa Majesté eut la bonté de lui dire : *Beau vieillard, vos larmes sont plus éloquentes que tout ce que j'ai entendu jusqu'ici.* »

« Cet aimable vieillard, sous les yeux duquel j'ai été élevé, m'a raconté plus d'une fois, une aventure qui étoit arrivée dans une partie de plaisir dont il étoit. Quatre nouveaux mariés, avec leurs quatre femmes, firent dessein de danser un Ballet. En ce tems-là, il ne se passoit pas un seul jour à Toulouse, pendant le carnaval, qu'il n'y eut un Ballet, et souvent plusieurs en un même jour. Ils prirent pour sujet l'enlévement des Sabines. L'usage étoit qu'on dansoit ces Ballets, non-seulement en public, mais qu'on alloit les danser dans de bonnes maisons, à qui, par distinction, on donnoit ce divertissement. Un des Romains, qui étoit amoureux d'une Sabine, autre que sa femme, et qui cherchoit le moment

: la détourner pour lui parler de sa passion, ut, enfin, l'avoir trouvé. Elles étoient vêtues : la même maniere, comme, de leur côté, les omains l'étoient aussi. Quelque précaution que :lui-ci eût prise de mettre une marque à sa Saine pour la reconnoître, il s'y trompa. Sa mme, qui, de sa part, n'attendoit peut-être ue l'occasion d'être détournée par un autre Roiain, tomba, par hasard, entre ses mains. Elle e se fit pas faire de grandes violences ; et les endres déclarations se seroient passées au gré de a Sabine et du Romain, si, par malhenr, le aasque n'étoit tombé à celui-ci. Sa femme, urprise de voir que c'étoit son mari, lui dit, vec une ingénuité et un dépit que son premier nouvement ne lui permit pas de dissimuler : *Quoi ! Monsieur, c'est vous ? Vraiement si je l'avois ru vous auriez attendu, par ma foi, à me parler le votre flamme, que nous eussions été au logis !...* »

Ce fut le souvenir de cette anecdote qui fournit à PALAPRAT l'idée du dénouement d'une petite Comédie qu'il donna, seul, en 1690, sous le titre du *Ballet extravagant*, comme il le dit dans le Discours préliminaire sur cette Piece.

« Je suis la derniere goutte de sang de ce Fer-

rieres, poursuit-il, dans sa *Lettre sur les Devises*, de ce Jurisconsulte de si bonne humeur. Ce n'est pas tout-à-fait ma faute si je n'ai pas conservé de ses biens toute la part qui en a passé jusqu'à moi. J'ai honte de ne pouvoir rien faire paroître de son savoir ; mais quant à la gaieté, je puis me vanter d'avoir été son légataire universel. N'allez pas croire, au moins, parce que je ne vous parle pas de mes ayeux paternels, qu'ils fussent gens ignares et non lettrés : il s'en falloit beaucoup ; mais ils ne font pas à mon sujet, parce qu'ils étoient trop sérieux, et j'oserois dire quelque chose de pis, si je ne craignois pas de manquer de respect pour leur mémoire. J'ai vu parmi des manuscrits de mon grand-pere une harangue, qu'il eut l'honneur de faire, député de la ville de Toulouse, en qualité de Capitoul, à Louis XIII, après la prise de la Rochelle ; et cette harangue est farcie de Grec et de Latin. Il s'en faut bien que j'aime le Grec empoulé de mon grand-pere autant que les simples larmes de mon grand oncle : c'étoient des larmes de joie...»

« Je n'avois donc que trop souvent conté toutes ces circonstances de ma race à notre aimable

mable ami, M. de Mareuil. (Le Public auroit bien moins d'occasions de nous charger du ridicule dont il nous charge, nous, qui ne lui sommes toujours que trop suspects, seulement pour être nés aux bords de la Garonne, si nous avions la retenue de ne les conter jamais qu'à nos amis.) J'avois orné ces circonstances de la fureur que j'eus toujours, sur l'exemple de mes parens, pour les Ballets, les Mascarades et toutes ces sortes de jeux où nos peres employoient les Devises, et je l'avois enfin convaincu que j'étois né avec cette passion, et que je l'avois toujours conservée. Il crut, prévenu comme il l'étoit d'une trop bonne opinion pour moi, que j'étois maître passé en l'art des Devises ; et ce seroit trop exiger d'un homme de ma Province que de vouloir que j'eusse eu la modestie de le détromper. »

« En ce tems-là M. Quinault vint à mourir. Il étoit chargé de faire les Devises pour Madame la Dauphine. C'étoit au Secrétaire des Commandemens de cette Princesse à proposer quelqu'un pour remplir cette place. Il eut la bonté de me proposer et de me faire agréer, en 1688.... &c. »

Tout en parlant de ses gasconnades, PALA-

PRAT nous laisse voir un grand fonds de bonhomie, et nous prouve qu'il avoit de lui une opinion bien au-dessous de celle qu'il savoit inspirer, et qu'il méritoit réellement.

Les freres Parfaict nous disent, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « PALAPRAT, nommé pour composer les Devises des jettons que la Dauphine faisoit frapper tous les ans, s'acquitta de son emploi jusqu'à la mort de cette Princesse, en 1690 ; que, cette même année, M. de Mareuil ayant acquis la Charge de Maître de la Chambre aux Deniers, il lui fit encore faire les Devises de cette Chambre, et que PALAPRAT jouit, jusques à la fin de 1710, du petit bénéfice qu'il retiroit de ces Devises. »

En 1675, dès l'âge de vingt-cinq ans, il avoit été créé Capitoul de Toulouse, et, neuf ans après, en 1684, il fut nommé chef du Consistoire de cette Ville. Il remplit ces dignités avec distinction ; et, pendant que dura son administration, il eut plusieurs fois l'occasion d'exercer son goût et son talent pour les Devises, lors des fêtes et des réjouissances publiques.

Un précis de la Vie de PALAPRAT, trouvé, manuscrit, dans les papiers de sa famille, qui

nous a été communiqué par M. de La Tome, Commissaire des Ponts et Chaussées de la Généralité de Moulins, lequel a épousé la petite niece de la seconde femme de PALAPRAT, et dont nous allons rapporter quelques fragmens, nous apprend « qu'il avoit reçu de la nature les dons de l'esprit, qui peuvent distinguer l'homme de Lettres et les sentimens du cœur, qui caractérisent l'honnête homme. »

« Ses premiers essais dans la Littérature furent des Ouvrages qu'il composa pour l'Académie des jeux floraux. Il y fut plusieurs fois couronné, et les juges des prix n'eurent point d'autres moyens d'arrêter le cours de ses victoires, que de l'admettre parmi eux et de lui donner le titre d'Académicien. »

« Le génie poétique, qui est de toutes les langues, le porta souvent à composer de petits Ouvrages, en langue Provençale, à l'imitation des Trouverres et des Troubadours; et la plupart de ces Pieces fugitives, sans le secours de l'impression, ont passé, par tradition, et se conservent encore, avec estime, dans la mémoire des Provençaux qui aiment la vivacité et les saillies

de leur langage, quand il est employé avec toutes ses finesses.»

« Le desir de paroître sur un plus digne Théatre engagea d'abord PALAPRAT à faire un voyage à Paris, en 1671. Il y resta jusqu'en 1686, et alla ensuite à Rome, où la célebre Christine, Reine de Suede, s'étoit retirée. Il fit assiduement sa cour à cette Princesse, pendant deux ans et demi qu'il passa à Rome; mais il sentit enfin que Paris étoit l'unique centre du goût, de l'esprit et du savoir, et en 1688 il y revint fixer son érablissement.»

« Ses mœurs, sa politesse et ses talens lui procurerent bientôt d'illustres amis. Il fut chéri des Grands, estimé des Gens de Lettres, et tendrement aimé de tous ceux qui entrerent en quelque commerce avec lui.»

« La connoissance qu'il fit, dans les bonnes compagnies où il étoit admis, de Raisin le cadet, Comédien de grande réputation, et qui brilloit autant par son esprit dans la société que par ses talens sur le Théatre, lui donna le desir de travailler pour la scene comique. Il s'en occupa et communiqua ses essais à l'Abbé de Brueys, qui étoit son compatriote et son ami intime, et qui

avoit les mêmes goûts que lui. PALAPRAT et Brueys s'associerent pour ce genre de travail ; et, pour donner une juste idée de la liaison de ces deux amis Auteurs, il suffit de dire qu'ils ne se disputerent jamais que les endroits foibles de leurs Ouvrages, que leur amitié a duré jusqu'à la mort, et que *Le Grondeur* et *Le Muet* sont des fruits de leur société dramatique. »

« En *1691*, PALAPRAT fut présenté aux Princes de Vendôme, qui aimerent et protégerent toujours les Gens de Lettres ; et le Grand Prieur se l'attacha, en qualité de Secrétaire de ses Commandemens. »

« Cette place lui donna moins d'occupation pour les affaires de cabinet qu'il n'en eût pour les parties de plaisir, dans lesquelles ces Princes l'admirent toujours. Ils le recherchoient pour l'agrément de sa conversation et la vivacité de ses réparties. Ennemi de la basse flatterie, il marquoit son attachement pour eux par une liberté qu'un Homme de Lettres peut prendre avec les Grands, pourvu qu'elle soit soutenue par beaucoup d'esprit. Il savoit auprès d'eux exposer la vérité sans la rendre désagréable. Ceux qui ne con-

noissoient pas assez la noblesse et la bonté de caractere des Princes de Vendôme craignoient quelquefois pour PALAPRAT ; jusques-là que le Maréchal de Catinat, qui le chérissoit (et cela seul suffiroit pour son éloge) , lui dit un jour , en l'embrassant : *Les vérités qui vous échappent avec le Grand Prieur me font trembler pour vous. Rassurez-vous , Monseigneur* , lui répondit plaisamment PALAPRAT , *ce sont mes gages.* »

« PALAPRAT suivit ces Princes , avec Campistron , aux campagnes qu'ils firent depuis 1693 jusqu'à 1696. »

« Il fut marié deux fois. Il prit sa premiere femme dans sa Province ; et il n'est resté de ce mariage qu'une fille qui a été établie à Toulouse. Il choisit à Paris une seconde femme , qu'il trouva digne de tout son attachement , par les sentimens qu'elle lui fit voir , et par les soins qu'elle prit de lui dans ses dernieres années. Il eut le regret de ne pouvoir lui en donner la récompense , en la laissant dans un état convenable ; mais pour acquérir de grandes richesses il avoit trop d'honneur et trop de vertu.... &c. »

PALAPRAT ne s'étoit pas enrichi à la suite du Grand Prieur ; et il n'avoit gueres compté s'y

enrichir, non plus, quoique plusieurs personnes lui en eussent voulu donner l'espérance. Voici ce qu'il en dit plaisamment, dans son Discours sur *Le Muet*.

« Tous mes amis, fondés sur des exemples qu'ils me citoient, et que je connoissois comme eux, me flattoient que j'allois faire quelque fortune. J'en voyois les effets ridicules en mille gens. Je les entendois tous les jours mentir effrontément sur ce qui avoit précédé la leur, et tâcher après avoir rêvé les suppositions les plus outrées, à leur avantage, de les insinuer adroitement, souvent même sans aucune adresse, mais tantôt avec une fadeur à mériter des coups de vessie par le nez, et tantôt avec une impudence digne encore de quelque chose de pis. Je me défiai de ma foiblesse, si pareille aventure m'arrivoit de devenir fort riche. Je fis réflexion, très-à-propos, qu'il y a des personnes qu'on n'est gueres en habitude de croire sur leur propre histoire, même quand elles n'ajoutent pas a la vérité. »

« Je voulus prévenir le dangereux ridicule que tant d'autres se donnoient, et profiter de mon

bon sens, pendant qu'aucune métamorphose ne l'avoit altéré. Je fis donc un *Manifeste*, de précaution ; comme une espece de désaveu anticipé du tournement de ma tête, et contenant une ample protestation contre toutes les impertinences que la frénésie de ma vanité me pourroit faire dire. Je saute le préambule de cet Ouvrage, quoiqu'il n'eût pas laissé d'être curieux à voir, et fort instructif en ce tems-ci. En voici seulement quelques principaux articles. »

« 1°. Quand je serai devenu fort riche, si je dis que je descends, pour le moins, des Comtes de Toulouse, je mentirai. »

« 2°. Si je fais de magnifiques descriptions des Charges et des Terres qui ont été dans ma maison, autant de faussetés. »

« 3°. S'il m'arrive de faire tomber quelquefois négligeamment dans la conversation familliere le récit détaillé de la noble dépense que mes parens faisoient dans ma jeunesse pour mon éducation, du Gouverneur que j'avois, de mes Maîtres, soit pour les Sciences, soit pour toutes sortes d'exercices ; de mon valet-de-chambre, de mes laquais et de la grosse pension qui m'étoit assignée seule-

ment pour mes menus plaisirs : pas un mot de vrai. »

« 4°. Si je soutiens que j'ai dépensé de notables sommes à servir long-tems, sur mes crochets, le Prince qui m'a fait tout ce que je suis, avant d'avoir rien touché de ses bienfaits, cela sera si faux qu'y compris l'argent qu'on m'avança sur l'espérance de la réussite du *Muet* (Voyez les *Jugemens et Anecdotes* sur cette Piece, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection), je possédois, peut-être, soixante-dix, ou quatre-vingt pistoles, au plus, quand je suivis ce Prince à l'armée, pour la premiere fois. »

« Mon Manifeste n'a pas eu lieu. La fortune ne m'est pas venue, et le bon sens m'est demeuré. Ce peu d'articles que je produis suffiroit pour faire celle de mon Libraire, s'ils étoient achetés par tous les gens qui auroient besoin de lire la petite leçon que ces sages articles renferment... &c. »

Palaprat fut long-tems tourmenté de la pierre et souffrit l'opération de la taille. Il n'est pas possible de parler plus gaiement d'une maladie et d'une opération si douloureuses, que

l'on a endurées l'une et l'autre, qu'il le fait dans son Discours sur *Les Empiriques*, adressé à M. Boudin, Premier Médecin de la Dauphine.

« J'ai bien été, dit-il, pendant dix ou douze années condamné, nouveau sisyphe, à rouler une grosse pierre. Non pour avoir, comme lui, débauché une de mes nieces; je n'ai jamais eu ni frere, ni sœur en âge de m'en donner. Non pour avoir commis des brigandages; je n'en avois pas même eu d'occasion. Le Prince dont j'ai l'honneur d'être Secrétaire des Commandemens, n'avoit pas encore commandé d'armée; et si j'ai commis quelque brigandage depuis, lorsqu'il a eu des armées à ses ordres, je l'ai fait si finement que les plus habiles en ces matieres sont forcés d'avouer qu'il n'y paroît, ma foi, rien, et qu'il seroit difficile de me convaincre là-dessus. Je ne méritois pas mieux la rude punition de rouler une pierre, comme Sisyphe, pour avoir révélé le secret des Dieux. J'ai toujours été si éloigné d'un pareil sacrilége que j'ose me flatter que depuis plus de vingt ans que j'ai l'honneur d'être dans la maison de deux grands Princes, issus du sang de nos Dieux, on ne m'y a jamais

soupçonné de la moindre indiscrétion. Personne aussi ne pouvoit comprendre dans le propre tems que je traînois ma pierre que j'eusse une peine si peu méritée. Ces deux Princes, les premiers, et les Médecins, par complaisance, après eux, m'accusoient de toute autre chose. Moi-même, je me disois quelquefois, à mon tour : *Est-il possible qu'il se soit formé en moi une pierre ? une pierre en moi, qui suis l'antipode de toute sorte de dureté ? qui n'ai pêché, toute ma vie, que pour avoir été trop tendre ? Que la pierre aille se loger chez ces barbares, que l'avidité de s'enrichir a endurcis contre la misere publique, dont ils sont les auteurs : cette peine ne sera qu'une suite de leur tempéramment. Pourquoi achetent-ils des Charges qui donnent la noblesse ? Il n'y en a pas de plus* vieille roche *que la leur, disoit, dernierement, une espece de mauvais plaisant, du pays latin. Ils peuvent la dater du déluge. Ils sont de la véritable race des cailloux que Deucalion et Pyrrha jetterent. C'est de là qu'est descendue leur engeance dure et pétrifiée.*

Ils ont tous un triple rocher
Quelqu'autre part qu'à la vessie.

Leur cœur n'est, intérieurement, qu'une vaste car-

riere, revêtue encore d'une bonne pierre de taille, par le dehors.... »

« On ne peut gueres supporter avec plus de constance le martyre d'être intérieurement lapidé que je l'ai supporté pendant douze années. Et que croyez-vous qui me fit rouler ma pierre si long-tems et avec si peu d'abatement, en Flandres, en Piémont et dans les montagnes du Dauphiné ? La gaieté, qui ne m'abandonna jamais. Je ne me privai jamais d'aucun plaisir ; j'allai toujours au-devant de ce qui pouvoit m'exciter à la joie. C'est aussi à elle seule que je crois devoir la force d'avoir résisté à ce que je souffrois, pendant que je voyois céder à de moindres souffrances des gens plus jeunes et plus robustes que moi ; mais dont le tempéramment triste et mélancolique, pour ne pas dire attrabilaire, étoit cause que, s'affligeant plus que je ne m'affligeois, ils étoient bien plus abattus, et, conséquemment, plutôt accablés. »

« Quand M. Maréchal (Premier Chirurgien du Roi) me fit cette opération, si terrible dans la poltronne imagination de la plupart du monde, je suis persuadé que si son habileté et la légéreté de

de sa main commencerent ma guérison, la douceur et la gaieté de son humeur la perfectionnerent. Il ne s'approchoit jamais de moi qu'avec un visage riant. Je tâchois à le recevoir de même; et cette attention empêchoit que l'abattement du corps ne passât jusqu'à l'esprit. Toutes les fois qu'il vint me rendre visite, je le reçus toujours avec un nouveau couplet de chanson, tantôt sur ma garde, tantôt sur le garçon Chirurgien qu'il m'avoit donné pour me soigner; tantôt sur un Médecin qui s'étoit emparé de moi, sans que je l'eusse appelé, qui m'avoit, comme un autre Pourceaugnac, constitué son malade, de sa seule autorité, et qui un jour, à l'insçu de M. Maréchal, me fit donner une purgation dont je pensai créver; et tantôt, enfin, sur des sujets encore plus réjouissans. Aurois-je osé jamais faire un pareil accueil à M. Maréchal, s'il avoit été de l'humeur hargneuse de M. Grichard? (Le Grondeur).... &c. »

PALAPRAT donne l'épithete de divin à M. Maréchal, et l'appele le *Prince des Chirurgiens*.

« Les termes de Prince et de Divin ne sont point outrés à son égard, dit-il Le monde y est

tout accoutumé dans le *Divin Platon* et dans le *Divin Homere*. Personne ne leur dispute plus le titre de Princes des Philosophes et des Poëtes. Or, qui sait mieux que moi, qui en ai cueilli le fruit, qu'il y a plus de solidité dans un coup de bistouri donné par M. Maréchal qu'il n'y en a dans toutes les *Idées* de Platon, et plus d'art dans la moindre de ses opérations que dans les vingt-quatre livres de l'*Iliade*, les vingt-quatre de l'*Odissée* et *La Batracomiomachie*, par-dessus le marché. Dussent se soulever contre moi tous les amans fideles de l'antiquité, je me ferois hacher en faveur d'un si illustre moderne, et je dirois à ceux qui voudroient me chicaner : *Faites-vous tailler par lui, Messieurs, et puis nous disputerons*.... &c. »

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, disent, cependant, que « l'opération de la taille occasionna à PALAPRAT une infirmité qui dura autant que sa vie ; que ce fut à Fénestrelles, village du Vaudois, en Suisse, le 14 Janvier *1696*, qu'il fut taillé ; » et les détails qu'ils donnent de cette infirmité prouve que l'opération ne lui fut pas parfaitement bien faite.

Malgré cela, après avoir très-gaiement et très-longuement prolongé l'éloge de la gaieté dans ce Discours, où il s'autorise beaucoup de Rabelais, de qui il chérissoit la morale, PALAPRAT y raconte combien il se plut à exercer cette heureuse qualité, dont il étoit si richement doué, pendant que ses fonctions municipales lui en offrirent l'occasion à Toulouse.

« Je ne connois, poursuit il, apophthegme d'ancien, ni sentence de moderne qui renferme, à mon gré, un si grand sens que ces deux vers d'un vaudeville :

« La joie est bonne à toutes choses ;
» La tristesse n'est bonne à rien. »

Voilà ma légende, ma devise, le cri de mes armes, mon mot du guet pour me faire tenir sur mes gardes, et mon mot de raliement, au cas du moindre trouble et du premier désordre qui pourroit m'arriver. Voilà, enfin, l'abrégé de toute ma philosophie.... »

« Je prétends que le corps politique ressemble au corps humain, qu'il faut tenir en joie pour le conserver en santé.... et, pour ne prouver ma

proposition que par de grands exemples, je ne citerai que celui de Lacédémone, celui de Rome et le mien.... »

« Mais, laissons-là Rome et Lacédémone, et de l'Italie et de la Grece, faisons un saut jusqu'à Toulouse. »

« Je vous ai préparé que je vous donnerois mon gouvernement pour exemple : commencez à me regarder

« Comme éleve, écolier et singe de Licurgue, »

et comme un petit Éphore, seulement en détrempe, si j'ose ainsi parler ; mais, au moins, observateur fidele des maximes de ce grand Législateur. »

« J'en ai fait un court, mais heureux essai les deux fois que j'ai eu quelque part au gouvernement de ma chere patrie. La premiere fois, en 1675, je ne faisois que la plus foible partie d'un corps composé de huit membres ; mais j'avois un chef, qui, tout sérieux qu'il étoit, ne le fut jamais assez pour résister aux parties de fêtes et de réjouissances publiques que je méditois incessamment. Le Roi nous donna de fréquentes occa-

sions de faire de ces fêtes publiques. J'en étois chargé. C'étoit où je triomphois. Autant de combats, ou de siéges, autant de *Te Deum*, et, partant, de feux de joie, de repas et de réjouissances dans l'Hôtel de Ville. Jamais le Roi n'a eu un sujet plus zélé que moi pour se réjouir de ses conquêtes.... »

« Quand, en 1684, je rentrai dans l'administration de la chose publique, je fus plus le maître, et je me trouvai le Chef et le Préfet de sept Édiles, qui eurent pour moi la bonté et la confiance de ne s'opposer jamais à aucun de mes sentimens. Fiez-vous-en à moi : comptez que les plaisirs régnerent toute l'année. Le seul que je donnai au peuple avec un peu de chagrin, je l'avoue, parce qu'il m'ôtoit l'espérance certaine de beaucoup de réjouissances nouvelles, ce fut la publication de la fameuse trève de vingt années ; mais aussi, pour m'en dédommager et en dédommager le peuple, que j'ai toujours aimé tendrement, quand j'ai été son Magistrat (moyen sûr pour en être aimé), je fis en cette occasion tout ce que j'aurois pu faire en sept ou huit autres. »

« Que l'année de ma Préfecture me dura peu !

Deux choses principalement me la firent trouver trop courte ; l'une de n'avoir pu la marquer et la signaler par l'établisssement d'un Opéra, je fis mon possible pour en attirer un à Toulouse dans mon année. Je ne parvins point à lui faire voir ce Spectacle charmant tout entier ; mais, du moins, je me servis de l'occasion des jeux floraux pour lui en donner un échantillon magnifique. L'autre regret que j'eus, en finissant mon année, fut de n'avoir qu'ébauché, sans l'avoir pu suivre, le projet de faire ériger nos vieux jeux floraux en Académie. Ce beau projet fut heureusement exécuté dix années après, sur le plan qu'en donna un de mes compatriotes et de mes neveux dans notre généalogie consulaire.... »

« Je regarde avec toute la vénération que je dois une institution aussi belle et aussi profitable aux favoris des Muses que celle de notre jeune Académie ; mais j'ai toujours eu depuis mon enfance une véritable tendresse pour nos vieux jeux floraux. A cette tendresse, leur érection même en Académie a ajouté une vive reconnoissance. Je ne puis, ni ne veux me céler que m'étant trouvé un des plus anciens Juges, Maîtres ou

Docteurs de la *gaie science* (nom que portoit autrefois la société des jeux floraux, avant qu'elle fût érigée en Académie), lors de la réforme de sa gaieté en une regle plus majestueuse et plus austere, on eut, en ma faveur, égard à cette maxime qu'il y a plus de honte à être rejetté d'une compagnie qu'à n'y être pas reçu. Je sens parfaitement bien qu'en vertu seulement de cette maxime, je dois à l'honneur dont je jouissois d'être presqu'à la tête des Juges des jeux floraux, celui d'avoir été conservé à leur réforme et à leur renaissance, et d'avoir été mis au rang de tant de personnes brillantes par mille rares talens, et parmi lesquelles il n'y en a pas une seule qui, après avoir été un digne ornement de l'Académie nouvelle, ne mérite de l'être quelque jour de l'ancienne galerie de nos personnages illustres... »

« Je porte encore plus loin ma reconnoissance pour les jeux floraux. En m'unissant à leur fille, l'Académie de Toulouse, ils m'ont allié à l'Académie Françoise. Me voilà relevé de la honte de ne m'être jamais senti assez de hardiesse ou de vanité pour avoir osé laisser paroître en public mes desirs téméraires pour cette illustre Acadé-

mie. Je payois cherement cette retenue par ce qui se passoit en secret dans mon cœur. Si on le pouvoit comprendre, on me trouveroit sans doute quelque sorte de mérite d'avoir pu m'en rendre le maître, sur-tout, du pays dont je suis, et en quelques occasions qui sembloient rendre mes desirs un peu moins téméraires... &c. »

Après la campagne de 1696, PALAPRAT resta, tout-à-fait, à Paris. Il fut long-tems logé au Temple dans un appartement que le grand Prieur lui avoit donné ; mais, vers la fin de sa vie, il se trouva obligé à changer de logement, et il alla au fauxbourg Saint-Germain, où il mourut, le 23 Octobre 1721. Il fut enterré à Saint-Sulpice.

PALAPRAT a composé un grand nombre de Pieces de vers, dans différens genres. Plusieurs qu'il composa à Paris, et qui sont adressées au Duc de Vendôme, ont été imprimées à la suite de ses Comédies. Les autres, qu'il désigne sous le titre de ses *Œuvres Provinciales*, sont restées manuscrites. Il a mis au-devant du Recueil de ses Œuvres une longue Préface, et au-devant de chacune de ses Comédies et de celles auxquelle

il a eu part avec Brueys, desquelles il a donné aussi une édition particuliere, des Discours fort étendus, où il s'est souvent très-longuement écarté des sujets qu'il sembloit d'abord vouloir traiter, ce qui l'a fait appeler *Le grand disgressionnaire de France;* mais sa maniere originale, et toujours très-gaie, le fait lire avec beaucoup de plaisir, quelque matiere qu'il traite et dans quelqu'écart où il s'engage. Nous nous sommes plus à rapporter un grand nombre de fragmens de ses Discours, qui le font parfaitement connoître ; et nous avons cru qu'il se peindroit mieux ainsi lui-même, que nous ne pourrions le peindre, de toute autre maniere. Nous n'avons éprouvé d'embarras dans le choix des morceaux que le seul regret de ne pouvoir rapporter les Discours entiers, tant ils sont entraînans, quoique leurs différentes parties ne semblent pas toujours avoir entr'elles une liaison bien marquée, ni bien naturelle. En général, ses dissertations prouvent beaucoup de savoir ; et quoiqu'il paroisse n'avoir aimé à s'occuper que de choses gaies, il n'en est pas moins vrai qu'il faisoit des lectures fort sérieuses, qu'entr'autres, celle des Ouvrages de Malbranche, étoit une de

ses plus familieres, et qu'il ne les quittoit pas, même pendant ses voyages à l'armée, avec les Princes de Vendôme.

Nous avons dit dans la Vie de l'Abbé de Brueys et dans le Catalogue de ses Pieces, tome onzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection, quels furent l'objet, l'origine, la durée et les fruits de la société dramatique qui se forma entre PALAPRAT et cet Abbé, son intime ami et son compatriote. Beaucoup de franchise, de part et d'autre, et un très-grand fonds d'attachement mutuel entretinrent cette association de travaux et cette liaison d'amitié.

« PALAPRAT étoit du plus sûr et du plus charmant commerce, à ce que nous apprend encore le Précis manuscrit sur sa Vie, que nous a communiqué M. de La Tome. Sa seule vue inspiroit la gaieté. Il avoit dans l'esprit une saillie et une plaisanterie que l'on ne sauroit rendre, et qu'il n'a jamais exercées aux dépens de son cœur. On peut dire que sa candeur étoit telle qu'elle pouvoit passer, dans certaines rencontres, pour une simplicité d'enfant. Il s'en piquoit même ; et c'est ce qu'il a prétendu exprimer par ces quatre

vers qu'il a faits pour son épitaphe, et qu'il récitoit à qui vouloit les entendre :

« J'ai vécu l'homme le moins fin
« Qui fût dans la machine ronde;
» Et je suis mort la dupe, enfin,
» De la dupe de tout le monde. »

Titon du Tillet a placé PALAPRAT dans son *Parnasse François*, en y insérant un Mémoire qui lui avoit été fourni par la veuve de cet Auteur, et dans lequel on trouve plusieurs des traits que nous avons puisés dans le Précis manuscrit cité plus haut ; et les freres Parfaict nous disent, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « PALAPRAT avoit la vue extrêmement foible, ce que nous avons déja eu occasion de remarquer, dans la Vie de l'Abbé de Brueys ; que sa taille étoit au-dessus de la médiocre ; qu'il avoit peu d'embonpoint, et une physionomie assez gracieuse. »

Cette derniere particularité se trouve parfaitement justifiée par le portrait que nous donnons ici de cet Auteur. Jamais ce portrait n'avoit été gravé. Après en avoir été assurés, par nos recherches dans les dépôts publics, et ne doutant

pas que PALAPRAT n'eût été peint à Toulouse pendant le tems qu'il fut revêtu des dignités municipales de cette Ville, nous nous sommes adressés à l'un de nos plus illustres Souscripteurs, que l'on sait se plaire à protéger les Lettres, les Sciences et les Arts, et qui les honore autant par ses rares talens que par ses vertus, et par le haut rang où il est placé pour le bonheur spirituel et temporel de l'un des premiers Dioceses de France. M. l'Archevêque de Toulouse n'étant point alors dans son Diocese, mais daignant favoriser notre demande, a bien voulu prier M. le Baron de Puymaurin, Syndic des États de la Province de Languedoc, de le seconder dans cette occasion. M. le Baron de Puymaurin, aussi zélé que le digne Prélat, pour tout ce qui peut intéresser les Lettres, les Sciences, les Arts et le bien public, a fait dessiner pour nous le portrait de PALAPRAT, d'après celui de ce Magistrat, qui est dans les Registres des annales de l'Hôtel de Ville de Toulouse. Le portrait en grand qui a été placé dans l'une des Salles de cet Hôtel de Ville, devant en disparoître, après quelque tems, l'Artiste au pinceau duquel

duquel on le devoit en avoit fait un dessin, et l'avoit consigné dans les Annales municipales de cette Ville; et c'est d'après la copie de ce dessin, dont nous sommes redevables à M. l'Archevêque de Toulouse et à M. le Baron de Puymaurin, que nous avons fait faire la gravure que nous offrons aujourd'hui à nos Souscripteurs.

CATALOGUE DES PIECES DE PALAPRAT.

* LE Ballet extravagant, Comédie en un acte, en prose; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 21 Juin 1690; imprimée, à Paris, en 1694, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, dans l'édition particuliere des Œuvres de l'Auteur, et dans celles de ses Œuvres réunies à celles de Brueys, avec un Discours préliminaire.

Arlequin Phaéton, Comédie en trois actes, en prose et en vers, mêlée d'Italien; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, sur leur ancien Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 4 Février 1692; imprimée dans le troisieme

volume du *Théatre de Ghérardi*, à Paris, en 1717, chez Pierre Wite, en six volumes, *in*-12.

Cette Piece est une Parodie, très-plaisante, de l'Opéra de *Phaéton*, de Quinault et Lully.

La Fille de bon sens, Comédie en trois actes, en prose et en vers, mêlée d'Italien; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, sur leur ancien Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 2 Novembre 1692; imprimée dans le quatrieme volume du *Théatre de Ghérardi*, &c.

Voici quel est le sujet de cette Piece.

Angélique, venue, depuis quelque tems de Rome à Paris, avec sa tante, Eularia, est logée dans la maison du Docteur Balouard, vieux Médecin, qui a entrepris de guérir la tante malade et d'épouser la niece, qui se porte bien et qui est très-riche; mais qui n'a aucun goût pour lui, parce qu'elle est aimée d'un jeune Financier, nommé Géronte, qu'elle aime. Deux Militaires, dont l'un s'appele Octave, qui est fat et poltron, et l'autre Cinthio, espece de Capitan brutal; mais fort peu brave, veulent aussi tous les deux épouser Angélique, à cause de sa fortune. Chacun de ces quatre rivaux fait agir son valet selon ses intérêts, et tâche à gagner Colombine, suivante d'Angélique, afin d'être secondé par elle; mais le seul Arlequin, valet de Géronte, a su plaire à Colombine, et elle protége

son maître, dont les vues sont aussi honnêtes que désintéressées. Pierrot, valet du Docteur, Mezzétin, valet d'Octave et Pasquariel, valet de Cinthio, échouent auprès de Colombine, et sont éconduits par Arlequin, d'abord travesti en soldat, et, ensuite, sous les propres habits du Docteur. Octave et Cinthio, se rencontrant dans leur poursuite, et, ne voulant pas se disputer en braves gens la riche proie qu'ils convoitent, font le marché que celui d'entr'eux qui épousera Angélique fera présent à l'autre de deux milles pistoles, pour le dédommager de sa perte, mais à condition qu'ils ne se nuiront point mutuellement dans leurs entreprises pour y réussir; et Mezzétin et Pasquariel jouent la main de Colombine à croix-pile. Colombine qui a entendu ce double arrangement des maîtres et des valets, veut le faire tourner au profit de Géronte. Elle donne de faux rendez-vous, pendant la nuit, au jardin, pour Angélique, à Octave et à Cinthio, et, dans la maison, pour elle, à Mezzétin et à Pasquariel. Elle se déguise, ensuite, en Officier de Dragons, et y fait aussi déguiser Arlequin. Ils se trouvent tous les deux, ainsi que Géronte, avec Angélique, lorsqu'Octave et Cinthio viennent au rendez-vous. Chacun de ces deux rivaux entendant quelqu'un auprès d'elle, croit que c'est l'autre, et, d'après leur convention, n'ose pas troubler le tête-à-tête. Cependant, des valets du Docteur découvrant Mezzétin et Pasquariel, cachés dans la maison, les poursuivent comme des voleurs, et appelent le guet et un Commissaire. Octave et Cinthio se sau-

vent; et Colombine et Arlequin, qui s'affublent de longues robes noires, menaçent Mezzétin et Pasquariel de les faire pendre. Mais ils les laissent fuir, comme leurs maîtres; et l'on apprend aussi-tôt qu'Eularia consent au mariage de Géronte avec Angélique, à laquelle le Docteur n'ose plus prétendre, et Colombine est aussi unie à Arlequin.

On voit que cette Piece, tout-à-fait, dans le genre des *imbroglio* Italiens, ne dût son succès qu'au comique des situations et aux travestissemens de Colombine et d'Arlequin, qui en font toute l'intrigue.

La Prude du tems, ou Les Saturnales, Comédie en cinq actes, en vers; représentée, au Théatre François, le 7 Janvier *1693*; imprimée, la même année, à Paris, *in-12*, et, depuis, dans l'édition particuliere des Œuvres de l'Auteur, et dans celles de ses Œuvres réunies à celles de Brueys, avec un Discours préliminaire.

« Cette Comédie eut un sort si malheureux qu'il y a une espece de courage à oser avouer qu'elle est toute de moi, dit Palaprat, dans son Discours préliminaire. Jamais il n'y eut de vengeance plus éclatante que celle que les sifflets tirerent dans cette occasion de la témérité que j'avois eue de les jouer dans mon Prologue du *Grondeur*. Je confesse, cependant, de bonne-foi, que si elle ne méritoit pas un déchaînement si tumultueux, j'avois,

tort d'espérer qu'un jugement posé et rassis lui eût été plus favorable.... Si l'on avoit daigné écouter cette Piece paisiblement, j'aurois eu la confusion de voir que les gens de bon goût m'auroient dit qu'elle manquoit d'action; que j'avois pris, en beaucoup d'endroits, pour action ce qui n'en est que la préparation; qu'elle est confuse et trop chargée de matiere; et voilà certainement ce qui l'auroit fait échouer. »

« Le premier acte fut reçu avec applaudissement. Je n'ai gueres vu sur le Théatre rien qui y ait fait plus de plaisir que la jeune Suson, tirant (dans la huitieme scene) les vers du nez de Javote, d'une vieille suivante, fine et rusée, et leur réconciliation, avec leurs embrassemens, finissoit cet acte au gré de tout le monde. »

« Le second qui est ouvert par la tremblante Henriette, devant la prude Éliane, sa mere, fut proscrit, dès le troisieme vers : on n'écouta plus qu'à bâton rompu, et il ne me souvient pas si la tempête cessa pendant l'entr'acte, et si les airs que les violons jouerent ne furent pas aussi sifflés. En un mot, tout n'alla plus qu'en dégringolant, s'il m'est permis d'employer cette expression basse dans une peinture aussi vile, et la Piece ne fut pas achevée.... »

« Cette Piece, d'ailleurs, n'est pas mal versifiée : elle est assez noblement écrite. Elle a des traits et des portraits, qui pouvant être appliqués à mille personnes ne courent risque d'en offenser aucune, en particulier; précaution que l'on ne peut assez observer en travaillant pour le Théatre.... »

« Il y a des scenes dans cette Comédie, et, sur-tout, les deux de Cléonte avec la Prude (la troisieme du quatrieme acte, et la onzieme du cinquieme), qui mériteroient d'être dans une Piece qui auroit réussi. C'est dommage qu'elles aient été enterrées. Il faut les plaindre du même malheur qui arrive quelquefois à de fort honnêtes gens, qui est de s'être trouvés en mauvaise compagnie..... &c. »

Voici le sujet de cette Comédie.

La veuve Éliane est retirée dans une de ses Terres, avec Henriette, sa fille, Argan, son frere, et Mariamne et Charlot, sa niece et son neveu. Henriette et Mariamne sont aimées par deux freres, Cléonte et Clitandre, qu'elles payent de retour. Cléonte s'est introduit dans ce Château, en se faisant passer pour un Précepteur qu'Argan a donné à son fils Charlot; et Argan voulant qu'on rende familiers à son fils les principaux traits de l'Histoire Romaine, il desire qu'on lui donne une idée des Saturnales, fêtes pendant lesquelles les esclaves jouissoient d'une liberté feinte et momentanée, et étoient servis par leurs propres maîtres. Il attend un de ses freres, nommé Damis, qui doit lui amener un gendre. Il attend aussi un de ses neveux, nommé Damon, qu'il n'a pas vu depuis très-long-tems, et qui doit venir le voir avant d'entreprendre un long voyage. On profite de ces circonstances pour faciliter l'entrée du Château à Clitandre et lui procurer les moyens d'entretenir Mariamne. On fait passer Babille, valet

de Clitandre, pour Damis, et Clitandre pour son valet. Cette fourberie, aidée de Suson, suivante d'Éliane, et de Javotte, suivante de Mariamne et amante de Babille, réussit pleinement. Mais la prude Éliane, blâmant la conduite de tout le monde, soupire, en secret, pour Cléonte, dont elle soupçonne la passion pour Henriette. Elle finit par se déclarer à Cléonte, qui, voulant lui faire prendre le change, feint de répondre à son amour, en lui persuadant que Charlot est amoureux d'Henriette. Le faux Damis engage Éliane à terminer leur mariage, en sa présence. Il fait venir un Notaire, avec deux contrats préparés, et où les noms des quatre amans sont placés. Au moment où Éliane et Argan signent, Damis arrive, pour s'excuser de ne point amener le gendre qu'il avoit proposé. Il reconnoît dans Clitandre et Cléonte les fils d'un de ses anciens amis, et sollicite en leur faveur. Éliane voit qu'elle est jouée. Les quatre amans sont unis, ainsi que Babille et Javotte.

Palaprat nous apprend dans son Discours préliminaire, que les rôles de Babille, de Charlot et de Javotte furent joués, le premier par Raisin, le cadet, le second par La Thorilliere, le pere, et le dernier par Mademoiselle Beauval. Mais les talens reconnus de ces Acteurs ne purent rien pour le succès de la Piece.

Hercule et Omphale, Comédie en cinq actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au

Théatre François, le 16 Mai 1694; non imprimée.

On ne connoît de cette Piece que ce qu'en dit Palaprat lui-même, dans son Discours sur *Le Grondeur.*

« Il arriva toutes sortes de contre-tems à cette Piece, qui est toute de moi, dit-il. Une jeune Actrice qui devoit y jouer un rôle des plus gracieux, tomba malade, de la petite vérole, l'après-dînée même, et deux heures, au plus, avant que la Piece fût jouée. Je n'allai que fort tard au Théatre. Je trouvai que son rôle avoit été donné, sans ma participation, à une autre Actrice, à laquelle il convenoit si peu que c'étoit comme si l'on avoit voulu faire jouer Brillon du *Grondeur*, ou Clistorel du *Légataire universel*, par le Géant de la Foire. »

« On prit pour prétexte qu'il ne falloit pas renvoyer la Piece à un autre jour, parce que Mgr. le Duc et le Prince de Conti l'honoroient de leur présence. Ces Princes, cependant, vouloient bien se contenter de toute autre Piece, et consentoient à ce que celle-ci fût remise. Rien ne put faire changer l'irrévocable arrêt. A sa cinquieme ou sixieme représentation, le pere de cette jeune Actrice malade, tomba malade lui-même, et il y avoit un rôle considérable. Enfin la maladie des Acteurs fut la mort de la Comédie, qui, après avoir agonisé quelques jours, expira d'abattement et de langueur, laissant, pour toute succession, quelqu'estime et peu de profit. »

Palaprat ne nous apprend point quel parti il avoit tiré de ce sujet, et il ne nous fait pas connoître davantage les Acteurs qui en remplirent les rôles.

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, disent qu'elle n'eut que quatre représentations, quoiqu'il en fasse monter le nombre à cinq, ou six, et ils prétendent que ce fut le 7 et non le 16 Mai qu'on la donna pour la premiere fois, et le 13 pour la derniere.

Le Faucon, Comédie, destinée d'abord à l'ancien Théatre Italien ; non représentée et non imprimée.

Nous avons rapporté, dans le Catalogue des Pieces de ce titre, (tome premier des Comédies du Théatre Italien de notre Collection) ce que Palaprat dit de sa Comédie du *Faucon*, dans son Discours sur *Le Grondeur*. C'est tout ce que l'on sait de cette Piece du *Faucon*. On ignore en combien d'actes il l'avoit divisée, et si elle étoit écrite en prose, ou en vers, avec ou sans Italien. On n'a pas plus de connoissance de cette Piece, qu'il dit encore, dans le même Discours, avoir été refondue par lui, pour le Théatre François, sous le titre de *L'Amant parfait*, et qui ne fut ni représentée, ni imprimée, non plus, sous ce nouveau titre et de cette nouvelle maniere.

Les Fourbes heureux, Comédie, non représentée et non imprimée.

« La destinée de cette Piece prouve bien mon indifférence, dit Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*. Les rôles en furent distribués, appris et récités, de suite, par les Acteurs ; ce qui se pratiquoit avant les répétitions. On craignit qu'une espece de gens d'affaires, qui est généralement comprise sous le nom odieux de *Traitans* ou de *Maltotiers*, n'y fût pas assez ménagée. Ce n'étoit pourtant pas trop ma maniere d'être lourd et pesant dans mes traits ; et j'ai vu depuis ces Messieurs-là bien rudement et bien lourdement frappés dans plusieurs Pieces, au prix des bottes légeres que je leur portois. Enfin, je m'aperçus d'un sage refroidissement dans l'esprit des Comédiens, quoiqu'ils eussent l'honnêteté de ne me le pas déclarer. J'ai toujours été l'homme du monde le moins propre à me donner les mouvemens que tant d'Auteurs se donnent pour les réchauffer. La Piece en demeura-là, et eut le sort des autres, pendant mon voyage d'Italie. »

Le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François*, dit que cette Piece « fut défendue la veille du jour qu'elle devoit être représentée ; et que la tradition apprend qu'un Magistrat, informé que l'Auteur l'avoit eu en vue, obtint qu'elle fût supprimée. »

Voilà tout ce que l'on sait de cette Piece, dont on ne connoît pas même le sujet. On ne sait pas en combien d'actes elle étoit, ni si elle étoit écrite en vers ou en prose.

Les Veuves du Lansquenet, Comédie, des-

tinée au Théatre Italien, non représentée et non imprimée.

« C'étoit une maniere de *Vaudeville*, à propos d'une très-rigoureuse défense du jeu, dit Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*. J'avois quelque raison de me flatter de pouvoir réussir à tourner en ridicule ce qui se passe dans les fameuses guerres qui s'allument qnelquefois entre les personnes qui donnent à jouer, dans leurs alliances et leurs traités de paix, parce que je m'étois trouvé moi-même fort souvent mêlé dans ces parties et dans leurs négociations. »

On n'en sait pas davantage sur cette Piece, ni combien d'actes elle avoit, ni si elle étoit en vers ou en prose.

Les Dervis, Comédie, destinée au Théatre Italien, non représentée et non imprimée.

Voici comment Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*, s'exprime à l'égard de la Comédie des *Dervis*. « Chef-d'œuvre de mon innocence, dit-il, pour ne pas dire de ma bêtise. On peut voir ce sujet dans les *Annales galantes* de Madame de Villedieu. Il me parut si plaisant que je le traitai, avec une franchise et une loyauté véritablement gauloises, et sans aucune réflexion. Dès qu'on m'en eut fait faire, je tombai d'accord que cette Piece ne devoit pas être jouée, par les mêmes raisons qui en auroient fait sûrement le succès. J'avois bonnement embrassé ce sujet, sans y entendre

finesse,

finesse, et avec cette simplicité que j'ai reçue en naissant, qui n'a gueres été diminuée par cinquante ans de fréquentation, toujours avec ce qu'il y a de plus délié, et très-souvent même avec ce qui a eu la réputation d'être malin; simplicité, en un mot, si grande que j'avoue que le grand Prieur a toujours eu raison quand il l'a appelée imbécillité. Ma fortune en pourroit servir de preuve démonstrative.

« Les gens d'esprit sont les dupes des sots, »

ai-je donné pour refrain à l'une de mes Ballades. Je dois soutenir cette proposition, pour mon honneur, n'osant me flatter de pouvoir être mis au rang des gens d'esprit que par cet endroit..... &c. »

C'est encore-là tout ce que l'on sait de cette Piece des *Dervis*. On ignore comment Palaprat avoit traité ce sujet, en combien d'actes, et si c'étoit en vers ou en prose.

Palaprat dit aussi, dans son Discours sur *Le Grondeur*, qu'il travailla au *Sot toujours Sot*, ou *Le Baron Paysan*, de Brueys, pour le mettre dans l'état où il fut joué, *avec beaucoup de succès, en Juillet 1693*, mais qu'il perdit ensuite le manuscrit de cette Piece, et ne put jamais le retrouver. Il dit, de plus, qu'il eut part aux *Embarras du derriere du Théatre*, et à *L'Annonce du Grondeur*, avec Brueys. Cette derniere étoit

une Critique de la Comédie du *Grondeur*, « que son succès surprenant nous fit faire, dit-il ; mais que sa mort subite, et arrivée, quand nous l'attendions le moins, nous fit supprimer. »

Le Duc de La Valliere, dans sa *Bibliothèque du Théatre François*, attribue encore cinq à six autres Pieces à Palaprat ; mais, outre qu'il est le seul Historien Dramatique de son avis, à cet égard, il y a beaucoup d'autres raisons pour croire qu'il s'est trompé dans cette circonstance. La plus forte, c'est que Palaprat n'a pas dit un mot d'aucune de ces Pieces, dans aucun de ses Discours, et qu'il a plusieurs fois et même souvent longuement parlé de toutes les autres, que nous avons fait connoître d'après lui. On sait que s'il y a un reproche à lui faire, ce n'est pas celui d'avoir négligé les détails des choses qui l'intéressoient. Une autre raison, c'est que la plupart des Pieces que le Duc de La Valliere lui donne, seul, sont désignées, par lui, sous les doubles titres de celles dont il est véritablement l'Auteur, et d'après des éditions de Hollande, où ces Pieces ont été apparemment imprimées sous l'un de leurs doubles titres seulement.

LE BALLET EXTRAVAGANT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

DE PALAPRAT.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire. rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

DISCOURS
SUR
LE BALLET EXTRAVAGANT.

Cette petite Piece est toute de moi. Jamais le nom de petite Piece n'a été plus justement donné à un Ouvrage de Théatre. Je voudrois un peu, par plaisir, que quelqu'un s'imaginât que ce que j'en dis là est par modestie ; il seroit bientôt détrompé ! Je ne crois pas lui pouvoir donner une plus grande louange que de l'appeler un rien. Jamais la simplicité n'a régné mieux qu'elle regne ici. Depuis la premiere scene de Chrisalte, avec son ancien ami, jusqu'au dénouement, qu'un rien a amené et qu'un rien consomme, la folie d'une femme entêtée de mettre un Opéra sur pied fait venir l'idée à La Riviere de se servir d'une répétition de Ballet pour enlever ses filles ; et sur quoi est fondé tout cela ? sur ces mots : *Jamais*

nos Romains ne pourront enlever ces Sabines. Voilà toute la Piece.

L'idée de cette Comédie ne fut point rêvée : elle me vint, tout-à-coup, comme un éternuement. Les excellentes Actrices de l'Opéra dont on avoit chargé, avec succès, dans *Le Concert ridicule*, un air qu'elles chantoient avec tant d'applaudissemens, dans *Les Fêtes de l'Amour et de Bacchus* (Voyez le Catalogue des Pieces de Brueys, dans le onzieme volume des Comédies Théâtre François de notre Collection), me dirent, en plaisantant, qu'il étoit juste que les Danseuses eussent leur tour. Le hasard fit que j'allai me souvenir en ce moment d'un ancien Ballet de l'enlévement des Sabines, qui avoit été dansé autrefois à Toulouse. Voilà mon parti pris. Je demandai à Champmêlé et à Roséli s'ils voudroient s'habiller en femmes. Ils y consentirent. On n'a pas oublié leur taille, et l'on se souvient encore, avec autant de douleur que de plaisir, quels Acteurs c'étoient. Mon imagination me représenta le plaisant de l'opposition des bedaines de ces deux Rois de Théatre entripaillés, à la maigreur de Raisin l'aîné et de Vil-

liers, les deux squelettes de la scene. Voilà tout le fondement de l'expédient de mon *primo zani*, de mon conducteur d'intrigue ; *jamais les Romains ne pourront enlever ces Sabines.*

Ma Piece fut expédiée en deux ou trois jours. La représentation suivit de près, et les applaudissemens accompagnerent la représentation. Cependant, comme nous n'avons jamais eu, du côté de l'intérêt, un entier bonheur ni mon associé, ni moi, dans aucun de nos Ouvrages, nos fortunes n'étant gueres moins semblables que nos inclinations, cette Piece fut donnée dans les grandes chaleurs de l'été et pendant le tems des bains. Cette occupation, autant de nécessité que de plaisir, attire tout le monde : le cours s'établit à la Porte Saint-Bernard ; ceux qui n'y vont pas pour se baigner, y vont pour se promener, et les Dames ne sont pas exemptes des railleries que la malignité des hommes leur fait, peut-être injustement, sur le choix de cette promenade. Les Spectacles sont désertés en ce tems-là. Tous ceux qui venoient au *Ballet extravagant* y rioient aux larmes ; mais le nombre des rieurs n'étoit pas grand. La Piece, suivant les

regles, ne fut jouée que neuf ou dix fois. Les Comédiens la reprirent, sur leur compte, après la Saint-Martin. Jamais je n'ai vu une fureur pareille à celle que Paris eut pour cette Piece; et je suis bien-aise de trouver cette occasion de rendre un témoignage public du procédé des Comédiens à mon égard. Dans le tems des étrennes, on apporta chez moi un diamant de quarante pistoles, avec un billet, très-galant et très-honnête, dont je ne connus point l'écriture, et je fus plus de deux ou trois mois à savoir que cette galanterie venoit de la part des Comédiens.

Je ne m'étonne pas du prodigieux succès de cette Piece. C'étoit une imagination folle, sans bassesse et sans extravagance, de la part de l'Auteur, car il y en avoit beaucoup dans l'esprit de Julie, et le Ballet n'est pas appelé *extravagant* sans sujet. La plus grande simplicité qui ait jamais été sur le Théatre régnoit dans cette Piece; et elle a été la source des badinages, qu'on a trouvés si bons qu'on les a vus depuis, avec plaisir, en plus de vingt Comédies. Je veux parler des plaisanteries intarissables sur l'Opéra, qu'on a répétées, toujours avec succès, non-seulement

sur le Théatre François, mais même sur le Théatre Italien, qui, de son vivant, fut toujours le singe et le copiste de ce qui avoit réussi sur la scene Françoise. Je ne dis pas que ceux qui ont si souvent et toujours si heureusement badiné sur ce riant sujet ne l'eussent fait également, quand jamais *Le Ballet extravagant* n'auroit paru. Je n'ai garde aussi de vouloir insinuer une chose dont je serois bientôt démenti par la lecture de cet Ouvrage, qui est qu'on ait rien imité de mes pensées, ni de mes traits; mais toujours me reste-t-il la satisfaction intérieure d'avoir ouvert un si agréable chemin; et, pour m'honorer ici d'une comparaison glorieuse (car nous sommes, nous, pour les grandes et magnifiques comparaisons), il me semble qu'on ne sauroit me refuser, en quelque façon, dans ce petit badinage, l'avantage incontestable qu'ont les anciens sur les modernes; je veux dire le bonheur de les avoir précédés.

SUJET
DU BALLET EXTRAVAGANT.

ORONTE, bourgeois de Paris, obligé à faire un long voyage, pendant lequel on l'a cru mort, revient, enfin, après deux ans d'absence, et, caché sous un habit d'Arménien, il se loge dans le même hôtel qu'occupe sa femme, Julie, dans un des fauxbourgs, avec ses deux filles, Angélique et Mariamne. Il veut savoir, avant de se faire connoître, comment sa famille se gouverne. Il apprend que sa femme, entêtée de la manie des Spectacles, veut former un Opéra ambulant et le conduire de Province en Province, sacrifiant sa fortune à cet emploi, plutôt que de marier ses filles, Angélique à Dorante et Mariamne à Clitandre, deux Officiers de Cavalerie qu'elles aiment, dont elles sont aimées, depuis long-tems, et que, dès avant son départ, il leur avoit destinés pour époux. Oronte se propose bien de

mettre ordre à cela, et il en confere avec un Commissaire, de ses amis, nommé Chrisalte ; mais il veut voir jusqu'où Julie portera sa folie à cet égard. Dorante et Clitandre, desirant obtenir leurs maîtresses, de quelque maniere que ce soit, font introduire La Riviere, valet de Dorante, et des Rondeaux, valet de Clitandre, chez Julie, afin de flatter sa manie, et de tâcher d'en profiter pour enlever ses filles. Toinette, suivante de Julie, est dans leurs intérêts. Elle aime La Riviere, et en est aimée ; et elle fait tous ses efforts pour engager ses jeunes maîtresses à suivre leurs amans. La Riviere imagine un moyen de faciliter cet enlévement, aux yeux même de la mere, et, qui plus est, de l'y faire participer. Il feint d'avoir composé un Ballet, dont le sujet est l'enlévement des Sabines ; et, pour le faire répéter, il fait habiller en Sabines deux Trompettes du Régiment, qui sont d'une taille monstrueuse. Dorante et Clitandre, habillés en Romains, veulent enlever ces prétendues Sabines ; mais ne peuvent y parvenir, à cause de leur poids énorme. Julie est désolée de ne pas voir la fin de ce Ballet. On lui dit que ses

filles en savent les pas ; et elle leur ordonne de le répéter, devant elle. A l'instant où cela va s'exécuter, Oronte paroît, avec le Commissaire, et s'oppose à la suite du prétendu Ballet et à l'enlévement de ses filles. Julie, qui se croyoit veuve et libre de se livrer à ses fantaisies, se trouve confondue en revoyant son époux. Dorante et Clitandre se font connoître à lui, et l'assurent de l'honnêteté de leurs intentions. Il leur pardonne leur stratagême et les unit à ses filles, et La Riviere à Toinette.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE BALLET EXTRAVAGANT.

PALAPRAT raconte lui-même tout l'historique de cette petite Comédie, dans le Discours préliminaire qu'il a placé au devant. Il y rappele l'Anecdote qui lui a fourni l'idée du dénouement du *Ballet extravagant*, et que nous avons rapportée dans sa Vie. De sorte qu'il ne nous laisse rien de plus à dire sur cette Piece, si ce n'est que les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, trouvent « qu'elle est comique et assez passablement conduite, et qu'elle mérite d'avoir été conservée au Théatre. »

C'est-là ce qui nous a engagés à la faire entrer dans notre Collection, où, d'ailleurs, il falloit bien que nous missions une Piece dont Palaprat fût seul l'Auteur, afin de faire connoître sa maniere particuliere.

Le Ballet extravagant, lors de sa nouveauté, s'étoit acquis une sorte de réputation à la Cour, selon ce que dit Palaprat, dans son Discours sur *Le Grondeur*, puisque « le Prince de Condé, voulant aller un jour à la Comédie et demandant que l'on ne lui donnât pas *Le Grondeur*, qui étoit en discrédit, dans ce tems-là, comme on lui représenta le tort qu'il feroit à la Piece en la refusant, il consentit à la voir, pourvu qu'on y ajoutât *Les Sabines*. C'étoit ainsi que l'on appeloit alors à la Cour *Le Ballet extravagant*. »

LE BALLET EXTRAVAGANT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE,

DE PALAPRAT;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 21 Juin 1690.

PERSONNAGES.

ORONTE.

JULIE, sa femme.

ANGELIQUE, } leurs filles.
MARIAMNE, }

TOINETTE, leur suivante.

DORANTE, amant de Mariamne.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

LA RIVIERE, valet de Dorante.

DES RONDEAUX, valet de Clitandre.

DEUX TROMPETTES.

CHRISALTE, Commissaire, ami d'Oronte.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans un des Fauxbourgs de Paris.

LE BALLET EXTRAVAGANT, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, *en habit d'Arménien;* CHRISALTE.

ORONTE.

EN un mot, mon cher Monsieur Chrisalte, depuis deux ans que vous n'avez reçu de mes nouvelles, et que je passe pour mort dans ma famille, l'entêtement que ma femme a toujours eu pour les spectacles a dégénéré en folie.

CHRISALTE.

Pourquoi donc la tant ménager? Pourquoi ce déguisement, et que ne faites-vous l'éclat qu'elle mérite?

ORONTE.

Un éclat feroit évader ces deux fripons, dont elle est la vache à lait depuis long-tems, et dont je veux me saisir aujourd'hui, si je puis.

CHRISALTE.

Et de quel droit vous en saisir?

ORONTE.

Comment! de quel droit? Il y a plus d'un mois qu'ils sont logés et nourris céans, comme de grands Seigneurs, pour leurs prétendues qualités, l'un de Maître à danser, l'autre de Musicien et de Poëte.

CHRISALTE.

Peut-être le sont-ils véritablement.

ORONTE.

Point du tout. Il y en a un au contraire que l'on soupçonne de n'être qu'un misérable valet de quelque malheureux Officier de Cavalerie, qui cherche peut-être des dupes pour faire sa Compagnie; et vous voulez que je souffre que cette folle ruine mes filles?

CHRISALTE.

Est-ce les ruiner que de les faire bien élever, que de leur donner des Maîtres?

ORONTE.

Mais ces Maîtres, supposés, lui ont mis dans la tête d'entreprendre un Opéra, pour l'aller promener dans les Provinces.

CHRISALTE.

Oh! certes.....

ORONTE, *l'interrompant.*

N'est-ce pas le grand chemin de dissiper, en moins d'une année, le peu de bien que mes travaux et mes voyages m'ont fait amasser, dans l'espérance de marier avantageusement mes filles? Hélas! vous connoissez la famille de Clitandre et de Dorante?

CHRISALTE.

Comme la vôtre. Pourquoi?

ORONTE.

Ils recherchoient mes filles : j'en étois ravi ; et, sans mon malheureux voyage...

CHRISALTE, *l'interrompant.*

Je vois bien..... Mais vous voilà de retour, à propos : vous y serez encore à tems.

ORONTE.

Je ne sais.

CHRISALTE.

Mais qui vous en a déja tant appris? et comment savez-vous que votre femme fait des dépenses & des dissipations ?

ORONTE.

Il y a deux où trois jours qu'à la faveur de mon déguisement, je loge dans cet Hôtel, avec elle. J'ai gagné un certain domestique de la maison, qui me rapporte, pour mon argent, tout ce qu'elle fait, et Toinette même, sa fille de chambre, qui ne m'avoit jamais vu, et qui est malicieuse, mocqueuse et plaisante, jugeant par la curiosité que j'ai de m'informer de ce qui se passe chez ses Maîtresses que je suis amoureux de quelqu'une d'elles, me dit, de son côté, pour se divertir de moi seulement, des choses qu'elle croit sans conséquence, et dont je ne laisse par d'en tirer de fortes.

CHRISALTE.

Toinette aime à rire, et ce valet vous trompe peut-être.

ORONTE.

Il est trop ingénu. Il m'a même averti que ces fripons ont quelques desseins d'enlever mes filles. C'est pourquoi ma résolution est prise, et je vous prie de me servir en ami.

CHRISALTE.

Quand la charge de Commissaire, que j'ai achetée depuis que nous ne nous sommes vus. ne m'auroit produit que cette occasion, je m'estimerois trop heureux.

ORONTE.

Je vous suis obligé. Voilà pourquoi j'ai souhaité que vous vinssiez ici, pour reconnoître les lieux.

CHRISALTE.

Cela est tout vu.

ORONTE.

Cette salle est commune à deux ou trois appartemens.

CHRISALTE.

Tant mieux.

ORONTE, *montrant un des appartemens.*

Voilà celui de ma femme et de mes filles.

CHRISALTE.

Fort bien.

ORONTE, *montrant un autre appartement.*

Voilà la chambre des deux fourbes en question. Ils ne sauroient nous échapper.

CHRISALTE.

Assurément ; et vous pouvez, mon cher Oronte, vous reposer entiérement sur mes soins.

ORONTE.

Adieu. Laissez-moi seul. Il me semble que j'entends Toinette : elle aura peut-être quelque nouveauté à m'apprendre. Retirez-vous ; c'est elle même. Si j'ai besoin de vous, je sais bien où vous retrouver.

CHRISALTE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE II.

TOINETTE, ORONTE.

TOINETTE.

AH ! ah ! je vous retrouve toujours. Vous ne bougez donc de céans ?

ORONTE.

Vous voyez.

TOINETTE.

Hé bien, ne cesserez-vous jamais d'être taciturne ? Il y a pourtant dequoi se divertir mieux dans notre seul Fauxbourg que dans toute votre Arménie.

ORONTE.

Je le crois.

TOINETTE.

Courage, Seigneur D. Japhet le ténébreux ! faites comme nous qui n'avons en tête que joie, alégresse, réjouissance, argent et bonne chere.

ORONTE.

Tout le monde est-il devenu fou chez vous?

TOINETTE.

Vous l'êtes bien davantage d'aller courir les mers pour quelque petit profit, très-incertain. Nous allons, nous, gagner de l'argent, sans danger, et en terre ferme.

ORONTE.

Comment!

TOINETTE.

En riant, chantant et dansant.

ORONTE.

Mais, Toinette....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Je vous trouve bien familier de m'appeler Toinette! Donnez-moi, s'il vous plaît, de la Demoiselle, gros comme le bras. J'aspire à devenir Danseuse de l'Opéra; et, si cela arrive, j'espere que nous ferons parler de nous, comme les autres.

ORONTE.

Vous vous mocquez?

TOINETTE.

Non, sérieusement. Madame Julie a fait société avec Messieurs de la Riviere et des Rondeaux. Ils vont, au premier jour, mettre un Opéra sur pied, et le voiturer de contrée en contrée. Dès ce soir, elle leur avance pour cela mille pistoles.

ORONTE.

Quoi! elle donnera mille pistoles?

TOINETTE.

Vraiment, c'est pour s'enrichir. La peste! qu'elle est fine! Que croyez-vous? elle ne fait si bien apprendre à chanter et à danser à ses filles que dans la vue de leur faire faire les premiers rôles dans son Opéra?

ORONTE.

Quelle extravagance!

TOINETTE.

C'est une adroite, vous dis-je: elle en sait bien plus long que notre pauvre défunt M. Oronte. On dit que c'étoit un bon homme; mais petit génie. Pour elle ah! ah! elle ne veut que des Danseurs et des Chanteurs pour gendres. Que cela sera joli de voir une Académie composée presque d'une seule famille!

ORONTE, *à part.*

Je l'en empêcherai bien!

TOINETTE.

Qu'avez-vous? êtes-vous jaloux de la fortune que nous allons faire? Vous y aurez votre part, si vous voulez. J'ai assez de crédit dans notre Académie pour vous y faire vendre du café.

ORONTE.

Je vous remercie.

TOINETTE.

J'y ferai joindre encore les livres et la bougie. Les arcboutans de notre Opéra ne me sauroient rien refuser.

ORONTE.

Vous pouvez donc toute chose sur l'esprit de Julie?

TOINETTE.

Qu'est-il besoin ? Quoi ! vous croyez que ce soit elle qui soit la Maîtresse ?

ORONTE.

Et qui donc ?

TOINETTE.

Qui ? MM. des Rondeaux et de la Riviere ? Enfin, Madame Julie sera la Maîtresse pour payer seulement; mais pour le reste, je crois, franchement, que nous le sommes tous.

ORONTE, *à part.*

Quoi aveuglement !... (*A Toinette.*) Et que fait Julie à l'heure qu'il est ?

TOINETTE.

Elle est avec M. des Rondeaux, qui lui parle de Philosophie, de Métamorphose, de vers.... Mais, je m'arrête trop, et je dois aller dans l'appartement de M. de la Riviere.... Adieu, M. de la Chocolatiere.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

ORONTE, *seul.*

JUSTE Ciel ! que dois-je faire ? Suivrai-je le transport qui m'agite ? Non; suspendons mon ressentiment, et, puisque je me suis contraint jusques ici, allons retrouver Chrisalte, et prenons avec lui les mesures nécessaires pour empêcher ce détestable projet.... Mais que veulent ces gens ?

SCENE IV.

DEUX TROMPETTES, ORONTE.

PREMIER TROMPETTE, *à Oronte.*

SERVITEUR, Seigneur Arménien. Etes-vous François ?

ORONTE.

Selon.

SECOND TROMPETTE.

C'est-à-dire, si vous entendez notre langue ?

ORONTE.

Quelquefois.

PREMIER TROMPETTE.

Connoissez-vous quelqu'un dans ce logis ?

ORONTE.

Peut-être.

SECOND TROMPETTE.

N'est-ce pas ici que demeure une femme qui n'est pas mal folle ?

ORONTE.

Je ne sais.

SECOND TROMPETTE.

Et qui a deux filles qui ne sont pas trop sages ?

ORONTE.

Pourquoi ?

SECOND TROMPETTE.

C'est qu'ils ont à leurs trousses deux Cavaliers qui les couchent en joue.

PREMIER TROMPETTE, *à Oronte.*

Et ce sont ces deux Cavaliers que nous cherchons.

ORONTE, *lui montrant la Riviere, qu'il voit paroître avec Toinette.*

Tenez, je crois que ce Monsieur vous en pourra dire des nouvelles.... (*A part.*) C'est assurément un de mes fourbes. Retirons-nous, et faisons observer autour du logis ce qui se passera.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA RIVIERE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES.

PREMIER TROMPETTE, *à la Riviere.*

Nous te trouvons, à la fin, mon Prince!

LA RIVIERE.

Pour vous servir, mes enfans.

SECOND TROMPETTE.

Il y a long-tems que nous te cherchons.

LA RIVIERE.

Il y a long-tems que je vous attends.

TOINETTE.

Qui sont ces gens là?

LA RIVIERE.

Ce sont nos deux Trompettes, que je fais venir ici, pour nous prêter main-forte, en cas de besoin.

Nous

Nous pouvons nous confier à eux : ils sont résolus et discrets.

TOINETTE.

Bon ! des Trompettes discrets ?

PREMIER TROMPETTE, *à la Riviere.*

Sont-ce-là tes amours ?

LA RIVIERE.

N'en vaut-elle pas bien la peine ? Que t'en semble ?

SECOND TROMPETTE, *au premier.*

Allons, camarade.

LA RIVIERE.

Que voulez-vous faire ?

PREMIER TROMPETTE.

Sonner une petite fanfare.

TOINETTE.

J'ai bien affaire d'être trompettée !

SECOND TROMPETTE.

Ce sera à la sourdine ; et la serénade ne lui coûtera que bouteille.

LA RIVIERE.

J'aime mieux vous en payer six, une autre fois, et que vous ne fassiez point de bruit présentement.... (*Montrant son appartement.*) Voilà ma chambre : allez-y tous deux. Vous y trouverez vos Capitaines ; vous saurez à quoi vous leur serez nécessaires. Dites-leur que nous allons travailler pour eux, Toinette et moi, et qu'ils ne s'impatientent pas.

SECOND TROMPETTE.

C'est assez.

(*Il sort avec le premier Trompette.*)

SCENE VI.

LA RIVIERE, TOINETTE.

TOINETTE.

Nos amoureux sont donc bien inquiets?

LA RIVIERE.

Ma foi! sans ma réthorique, je crois qu'ils se seroient jettés par les fenêtres.

TOINETTE.

Qu'ils s'en gardent bien! ils gâteroient leurs affaires.

LA RIVIERE.

Et encore plus leur taille. Mais, parlons sérieusement, que fait Madame Julie?

TOINETTE.

Faut-il le demander? Elle est avec M. des Rondeaux, qui l'enjeole, et qui gagne bien, je t'assure, l'argent que tu lui as promis.

LA RIVIERE.

N'est-il pas vrai que c'est un homme universel?

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connois: nous nous sommes vus en Languedoc.

LA RIVIERE.

Figures-toi donc ce que c'est qu'un Normand, nourriture de Gascogne!

TOINETTE.

Diantre!

LA RIVIERE.

Mais, que dirai-je à nos amans ? Ils sont diablement pressés !

TOINETTE.

Qu'ils se donnent patience. Ils ne peuvent voir mes jeunes Maîtresses que leur mere ne soit sortie.

LA RIVIERE.

C'est ce que j'ai tâché à leur faire entendre.

TOINETTE.

Les voilà bien malades de se contraindre un moment pour leur propre intérêt ! Nous nous contraignons bien, pour leur rendre service, depuis un mois !

LA RIVIERE.

Voilà, à-peu-près, les termes dont je me suis servi pour les persuader.

TOINETTE.

Les beaux esprits se rencontrent, comme tu vois !

LA RIVIERE.

Tu n'en manques pas ; mais tu n'en as pas tant que moi !

TOINETTE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais !

LA RIVIERE.

Peu de gens m'égalent en vivacité, et si, sans vanité, je n'en fais pas trophée !

TOINETTE.

En prenant la figure d'un Maître à danser, vous n'en avez pas pris tous les appanages, et l'on voit bien que la modestie est une de vos bonnes qualités !

LA RIVIERE.

Mais, vous ironisez, la belle!

TOINETTE.

Moi? point du tout. Je dis ce que je pense.

LA RIVIERE.

Malgré votre raillerie, trouvez encore dans Paris un valet, qui pour servir son Maître, s'introduise auprès de sa Maîtresse, en qualité de Maître à danser, et qui puisse soutenir, pendant un mois, ce noble caractere.

TOINETTE.

Oh! tant de présomption me fait perdre patience! Diroit-on pas, à t'entendre parler, que tu sais la magie noire? Je m'en vais parier, moi, que, si j'étois vêtue en homme, je ferois.... je ferois aussi bien que toi ton personnage.

LA RIVIERE.

Qui, toi? je voudrois bien t'y voir!

TOINETTE.

Et qu'y a-t-il en cela de difficile? Entrer familiérement, à toute heure, chez de jolies personnes, leur faire faire deux ou trois tours dans une chambre bien parquetée, leur prendre les bras, leur mettre la main tantôt sous le menton, et tantôt sur l'épaule, marmotter un air, se dandiner, friser un pied, faire un saut, une gambade, une pirouette, une profonde révérence, dire doucereusement deux ou trois sottises, et prendre, en s'en allant, négligemment, ses billets; car, franchement, tu n'es Maître à danser que pour les billets.

LA RIVIERE.

Que tu es peste! Mais, au fonds, crois-tu que je sois le seul de la profession qui me mêle de ce petit négoce?

TOINETTE.

Eh! que non; et que ces Messieurs seroient moins dorés qu'ils ne le sont, s'il ne leur étoit jamais passé par les mains d'autres billets que ceux qui servent de marques pour leurs leçons. Crois-moi, ne te vante pas tant: des Rondeaux fait encore plus que toi, et Julie jureroit qu'il est grand Musicien et grand Poëte.

LA RIVIERE.

Belle comparaison! Pour paroître Poëte, ou Musicien il n'y a qu'à être fou, et quand on veut paroître tous les deux ensemble, il faut un peu redoubler la dose; mais pour la danse, il faut payer de sa personne, il faut être bien fait, belles jambes, beaux bras, bel estomach, bon air; enfin il faut avoir mille belles qualités, qui se rencontrent en moi.

TOINETTE.

Eh! laissons ces bagatelles pour des choses plus importantes. Clitandre et Dorante sont arrivés d'hier au soir?

LA RIVIERE.

Oui, d'hier au soir, dans l'espérance d'enlever leurs Maîtresses, comme nous leur avons mandé.

TOINETTE.

Oui; mais je ne crois pas qu'elles soient d'aussi bonne volonté que nous. Le mot d'enlévement les

effarouche, et la pudeur leur fait faire des réflexions, qui ne sont pas à notre avantage.

LA RIVIERE.

Elles n'ont pourtant point de meilleur parti à prendre; et tu dois être la premiere à les y résoudre, si tu veux conserver quelque espérance de me posséder.

TOINETTE.

Un si haut prix me feroit entreprendre des choses encore plus périlleuses!

LA RIVIERE.

La présence de leurs amans pourra les déterminer.

TOINETTE.

Je n'attends pour cela que la sortie de leur mere.... (*Apercevant Julie et des Rondeaux.*) La voici heureusement, avec des Rondeaux. Amusez-la tous deux ici. Je vais, cependant, mener ton Maître et Clitandre chez mes Maîtresses, et me joindre à eux pour tâcher de les persuader. Faites milles contes à dormir de bout à Julie; étourdissez-la de vos balivernes.... Voyez en quel danger je serois, si elle venoit à rentrer!

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

JULIE, *à la Riviere.*

J'AVOIS impatience de vous revoir, M. de la Riviere. Je veux savoir de vous si vous pouvez avoir toutes choses prêtes pour partir dans trois jours?

LA RIVIERE.

Tout est prêt, Madame; et il ne nous manque plus rien, que de l'argent.

JULIE.

J'attends mon Procureur, pour aller recevoir mille pistoles, que je vous mettrai aussi-tôt entre les mains. Mais avez-vous tous vos danseurs, vos chanteurs et vos symphonistes?

LA RIVIERE.

J'ai mes principales voix. Vous avez paru satisfaite de toutes celles que je vous ai fait entendre. Quant aux chœurs, les Provinces ne nous fourniront que trop de sujets pour les remplir; et pour des violons, et autres instrumens, il se présente à moi tous les jours dequoi peupler cinq ou six orchestres.

JULIE.

Et les habits?

LA RIVIERE.

Je crois que nous aurons assez de ceux qui sont

déja dans ma chambre. On ne se pique pas aujourd'hui qu'ils soient entiérement neufs.

JULIE.

Nous venons présentement, M. des Rondeaux et moi, de dresser les articles de notre société : je vais vous les querir, afin que vous les examiniez.

LA RIVIERE.

Non, Madame, ne vous donnez point cette peine; je les signerai tantôt, aveuglément, après que je vous aurai donné un plat de mon métier, et que vous aurez vu le Ballet que vous souhaitez.

JULIE.

Quelque remplie que je sois des belles choses que Monsieur vient de lire, (*montrant des Rondeaux.*) je m'apprête encore à vous admirer.

LA RIVIERE.

Ah! Madame, pour Monsieur, vous ne pouvez m'en rien dire que je ne connoisse à fonds. C'est le premier homme du monde pour la composition, aussi bien que pour les paroles, et le plus beau morceau d'Opéra que j'aie jamais vu de ma vie, c'est, sans doute, son Dialogue de Pierre de Provence, avec la belle Maguelonne.

DES RONDEAUX.

Parlez de vous, M. de la Riviere, parlez de vous... (*A Julie.*) Oui, Madame, voilà le premier des génies, pour donner une cadence, des attitudes et des mouvemens à toutes choses. Il n'est pas jusques aux plus abstraites qu'il ne rende sensibles, quand il les expose sur le Théatre. Par exemple, y a-t-il rien de

plus surprenant que ce qu'il a été inventer pour mon Opéra de Clélie, dans toutes les ingénieuses entrées des habitans de Tendre, dont j'avois, tout-à-l'heure, l'honneur de vous entretenir? C'est bien autre chose vraiment que des sauts de lutins, que des tricotés de Dieux des eaux, ou des passacailles de Divinités champêtres! Grace à la sublimité de l'imagination de Monsieur, nouvelle amitié, jolis vers, billets doux, petits soins, respects, empressemens, soupirs et desirs téméraires; tout cela danse, Madame.

LA RIVIERE.

Quand il seroit vrai que j'aurois quelque talent pour cela, encore seroit-ce l'unique; mais vous Monsieur, vous joignez l'excellence de la Musique au cromatique de la Poésie.

DES RONDEAUX.

Je me mêle de trop de choses pour réussir à pas une.

LA RIVIERE.

Eh! fi, à quoi sert cette modestie? Il ne faudra, pour preuve de ce que je dis, que voir votre Opéra d'Alcmene ... (*A Julie.*) Figurez-vous, Madame, qu'il la fait accoucher sur le théatre. Jusques ici on n'a fait chanter que des amans, des furieux, des géans et des damnés, tout au plus; mais que dira-t-on, quand on entendra une femme, en travail d'enfant, exprimer, par son chant, ses douleurs et ses tranchées? Y a-t-il qu'un des Rondeaux au monde qui peut mettre en musique les cris d'une femme qui accouche?

DES RONDEAUX.

Ce n'est rien, au prix de ce que vous a fourni votre invention dans mon Divertissement des Sectes des Philosophes.... (*A Julie.*) Et vous en jugerez, Madame, quand vous verrez qu'il y fait danser les idées de Platon, et les nombres de Pytagore.

JULIE.

Eh! mon Dieu, je suis toute ravie de vous entendre. Vous mettez donc toutes choses en Opéra?

DES RONDEAUX.

Je le crois bien, Madame. Je ne veux pas qu'on sorte vuide de mes spectacles, et je prétends qu'on en rapporte autre chose que des chansons!

LA RIVIERE.

Il est vrai que rien n'affadit le cœur comme d'entendre un tas de jeunes évaporés et de femmes étourdies, qui ne font autre chose, en sortant d'un Opéra, que bourdonner: « Je vais partir, belle Hermione... » et quelque tronçon de chant qu'ils auront retenu.

DES RONDEAUX.

La Comédie se vantera d'instruire, et l'Opéra n'aura pas cet avantage? Je prétends former l'esprit et les mœurs dans les miens, et qu'on y apprenne Fable, Histoire, Science, Arts, Philosophie, Astrologie, Mathématiques et Morale.

JULIE.

Oh! que cela sera beau, et d'une grande utilité!

DES RONDEAUX.

Vous mocquez-vous? Par tout où nous établirons

notre Académie, on pourra, si l'on veut, supprimer les Colléges.

JULIE.

Est-il possible?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame, je vous soutiens qu'on n'apprend rien dans les Colléges qu'on n'apprenne plus agréablement dans notre Opéra.

JULIE.

Quel plaisir pour la Jeunesse!

DES RONDEAUX.

En un mot, Madame, j'ai raffiné sur tout ce qui a été fait, jusqu'à présent, dans ce genre, et pour l'intérêt et pour la gloire. Dans cette double vue, je n'ai point fait d'Opéra qui dure moins de six jours. J'ai remarqué qu'il y a plusieurs personnes assez ménageres pour se contenter de voir chaque Opéra une seule fois.

LA RIVIERE.

On sera obligé de venir aux nôtres six fois pour le moins, si l'on les veut voir tout entiers.

DES RONDEAUX.

Nous en donnerons le Prologue le Lundi, le Mardi le premier Acte, et ainsi du reste.

SCENE VIII.

TOINETTE, JULIE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à Julie.*

JASMIN est de retour, Madame, et votre Procureur est là bas dans le carrosse.

JULIE.

Je vais descendre, et lui épargner la peine de monter.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Je vous prie, Messieurs, que tout soit prêt à mon retour pour le Ballet. Je brûle d'envie de voir cet essai de votre capacité ; ensuite, je vous mettrai entre les mains les mille pistoles que je vais toucher.

(*Elle sort avec Toinette.*)

SCENE IX.

DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

DES RONDEAUX.

IL me semble que nous allons insensiblement nous engager dans une méchante affaire!

LA RIVIERE.

As-tu peur?

DES RONDEAUX,

DES RONDEAUX.

Moi ! non.

LA RIVIERE.

Mais tu trembles, n'est-ce pas? Cela n'est pas extraordinaire. Les Muses ne sont pas courageuses ; et qui en possede deux comme toi, doit avoir peur à proportion. Cependant, nous sommes trop avancés pour reculer.

DES RONDEAUX.

Je ne dis pas qu'il faille reculer ; mais, au moins, ne devrions nous rien entreprendre à la légere, et il seroit bon que nous fussions bien accompagnés.

LA RIVIERE.

Ah ! poltron ! je ne t'ai jamais reconnu si Poëte. Va, va, j'ai pourvu à tout !.... et nos deux Trompettes ?

SCENE X.

TOINETTE, DES RONDEAUX, LA RIVIERE.

TOINETTE, *à la Riviere, qu'elle a entendu.*

SA crainte et tes précautions sont inutiles.

LA RIVIERE.

Pourquoi ?

TOINETTE.

Ces innocentes ne veulent point, à quelque prix que ce soit, consentir à l'enlévement.... Mais, les voici tous ensemble.... Tâchons encore à les convertir.

SCENE XI.

ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

NON, Dorante, je n'y consentirai jamais.

DORANTE.

Belle Angélique !...

MARIAMNE, *à Clitandre.*

Vous n'obtiendrez jamais de moi cet aveu, Clitandre.

CLITANDRE.

Charmante Mariamne !....

DORANTE, *à Angélique.*

Vous m'allez désespérer !

ANGÉLIQUE.

Je vous imiterai !

CLITANDRE, *à Mariamne.*

Vous me ferez mourir!

MARIAMNE.

Je ne vous survivrai pas!

LA RIVIERE, *aux quatre amans.*

Voilà ce qui s'appelle une entrée parlante!

TOINETTE, *à Dorante et à Clitandre.*

Voilà ce qui s'appelle des sottises.... Eh! mort de ma vie, il sied bien à des Officiers de soupirer comme des bênets! Vous mériteriez d'être cassés. Allez, vous déshonorez les troupes!.... (*A des Rondeaux et à la Riviere.*) Et vous, pouvez-vous entendre tous deux tant de sottises, sans rien dire?

LA RIVIERE.

Que veux-tu que nous disions? Pour moi, les bras me tombent.

DES RONDEAUX.

Moi, je songeois que l'on feroit une belle Scene de ce désespoir amoureux!

TOINETTE.

Peste soit du Poëte, de l'indolent, et des amoureux transis! Je vois qu'il faut que je me mêle un peu de tout ceci.... Ç'a, dequoi s'agit-il?

LES QUATRE AMANS, *ensemble.*

Ne le sais-tu pas?

TOINETTE.

Quoi! tous ensemble?

DES RONDEAUX.

C'en seroit assez pour un chœur d'Opéra.

TOINETTE, *à Dorante.*

Parlons, l'un après l'autre. Dequoi vous plaignez-vous? Je vous choisis, vous, pour porter la parole.

DORANTE.

Du peu d'estime et de confiance qu'elles nous marquent, en ne voulant pas nous suivre.

TOINETTE.

Elles n'ont pas raison.... (*A Angélique.*) Et vous, quels sont vos griefs? Répondez, vous qui êtes l'aînée?

ANGELIQUE.

Ils ont l'indiscrétion de nous proposer un enlévement!

TOINETTE.

Ils ont tort!.... (*A Dorante.*) Est-ce qu'on propose des enlévemens aux personnes qui nous aiment? Cependant, laissez-moi faire: je tâcherai d'accommoder tout ceci! Venons au fait. N'aimez-vous point ces Demoiselles?

DORANTE.

En peux-tu douter?

TOINETTE.

Non, assurément! .. (*A Angélique.*) N'estimez-vous pas beaucoup ces Messieurs?

ANGÉLIQUE.

Juges-en par notre chagrin!

TOINETTE.

Cela se voit.... (*A Dorante.*) Ne feriez-vous pas tout votre bonheur de les posséder?

DORANTE.

C'est tout ce que nous souhaitons au monde!

TOINETTE.

Fort bien.... (*A Angélique.*) Et vous, ne seriez-vous pas bien-aise de les avoir pour époux?

ANGÉLIQUE.

Oui, par toute autre voie que celle de l'enlévement.

TOINETTE.

Oh ! il n'y faut plus songer.... Mais, si je vous propose quelqu'autre expédient honnête, me promettez-vous de faire ce que je vous dirai ?

ANGÉLIQUE.

De tout notre cœur !

TOINETTE.

Ah ! voilà qui va bien.... Il faut commencer par sortir d'ici.

ANGÉLIQUE.

Quoi !....

TOINETTE, *l'interrompant.*

Ne vous alarmez pas. Il faut sortir d'ici ; aller se promener aux Tuileries, et, de-là, nous irons où notre destinée nous conduira.

MARIAMNE.

Et quelle différence fais-tu de cette promenade à un enlévement ?

TOINETTE.

Et quelle ressemblance trouvez-vous d'un enlévement à une promenade ? Sortons d'ici, vous dis-je ; et tout-à-l'heure. Votre mere ne nous a donné que ce tems-ci pour songer à nos affaires. Profitons-en ; et quand nous nous serons promenés un jour ou deux, nous trouverons bien des expédiens pour avoir son consentement, de force, ou de gré.

ANGÉLIQUE.

Mais, où irons-nous?

TOINETTE.

N'avez-vous pas ici votre tante.... (*Montrant Dorante.*) Monsieur n'a-t-il pas sa mere?. . Au pis aller, le monde n'est-il pas plein de Couvens? Ne perdons point de tems en paroles inutiles.... (*A la Riviere.*) La Riviere, va chercher des carrosses.

LA RIVIERE.

J'y cours!

ANGÉLIQUE.

Attendez.

TOINETTE.

Si vous ne profitez de cette occasion, vous courez risque de vous voir quelque jour conjointe à quelque Diésis, et votre sœur à quelque Pirouette à six tours; et, d'ailleurs, ne suivez-vous pas les intentions de votre pere, qui étoit mille fois plus raisonnable que votre mere.

(*La Riviere sort.*)

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE, DES RONDEAUX, TOINETTE.

DES RONDEAUX.

POUR ne point perdre de tems, je vais faire ma malle.

TOINETTE.

Rien ne te presse: l'équipage d'un Poëte est bientôt fait!

(*Des Rondeaux sort.*)

SCENE XIII.

LA RIVIERE, ANGELIQUE, MARIAMNE, CLITANDRE, DORANTE.

LA RIVIERE, *à Angélique et à Mariamne.*

Nous ne saurions plus sortir; votre mere est là-bas: elle ne s'arrête qu'à donner, en passant, quelques ordres, pour le Ballet de ce soir.

CLITANDRE.

Quel revers!

TOINETTE, *à la Riviere.*

Que ferons-nous?

LA RIVIERE.

Je ne sais. Voilà ce que c'est que de perdre du tems en paroles!

TOINETTE.

N'en perdons point encore en réflexions.

ANGÉLIQUE, *à Dorante.*

Sortez, Dorante.

(*Elle s'en va, avec Mariamne.*)

SCENE XIV.

DORANTE, CLITANDRE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DORANTE, *à la Riviere.*

MON pauvre la Riviere !

CLITANDRE, *à la Riviere.*

Tire-nous de ce mauvais pas !

LA RIVIERE.

Attendez.... Si leur mere a tant d'envie de voir le Ballet, il faut le lui donner, tant bien que mal, et nous servir de cette occasion. C'est précisément ce que des Rondeaux me contoit l'autre jour. Les Romains.... la guerre des Sabins.... la figure et la taille de nos Trompettes.... Ils sont gros et pesans ; jamais vous n'en pourrez venir à bout.... Mais, allez vîte dans ma chambre : vous y trouverez tout ce qu'il faut, et, au signal que je vous donnerai, vous ferez... M'entendez-vous, au moins ? Allez promptement ; et, dès que vous serez prêts, envoyez-moi des Rondeaux.... Il amenera ces violons que vous savez, et nous avertira de tout ce que vous aurez concerté.... Partez.

(*Dorante et Clitandre sortent.*)

SCENE XV.

TOINETTE, LA RIVIERE.

TOINETTE.

Je t'admire !

LA RIVIERE.

Ah ! parbleu, mon enfant, je vais faire pour nos amans et pour nous un grand effort de mémoire et de bel esprit !... Vivat, Toinette ! tu vas voir un échantillon du savoir faire de ton futur époux... (*A part.*) C'est à vous, mon génie, à qui je m'abandonne. Retracez-moi fidélement tous les morceaux d'histoire, dont des Rondeaux et mon Virgile travesti m'ont si souvent embrouillé la cervelle, et venez m'aider à renverser, par un pompeux galimathias, celle de Madame Julie.

TOINETTE.

Prends garde à toi.... la voici.

LA RIVIERE.

Fais revenir tes Maîtresses.

(*Toinette sort.*)

SCENE XVI.

JULIE, LA RIVIERE.

JULIE.

JE reviens, plus tôt que je ne m'étois promis. Mo homme est à la Campagne, et je ne saurois touche de l'argent aujourd'hui. Ce qui me console, c'est qu je jouirai plus tôt du plaisir de votre Ballet.

LA RIVIERE.

J'avois fait appeler Mesdemoiselles vos filles pou en faire une répétition, avant votre venue; mais puisque vous voici, nous commencerons, tout d bon, dès que M. des Rondeaux nous amenera nou monde. Je vais, cependant, vous en dire le dessin.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, MARIAMNE, TOINETTE, JULIE LA RIVIERE.

JULIE, *à Angélique et à Mariamne.*

ALLONS, mes filles, préparons-nous à admirer.

LA RIVIERE.

Toute l'histoire Romaine est le sujet de l'Opér dont le Ballet que vous allez voir fait un Divertis sement.

JULIE.

Voilà ce qu'on appelle de grands sujets. C'est là qu'il y aura du merveilleux et du sublime!

LA RIVIERE.

Oh! oh!

JULIE.

Quoi! vous représenterez tout? combats, triomphes, sacrifices?

LA RIVIERE.

En doutez-vous? Il me tarde que vous entendiez le chœur des Oies qui sauverent le Capitole.

JULIE.

J'avoue que voilà qui est inoui!

LA RIVIERE.

Ah! ah! voyez donc, je vous prie, Madame, de quels spectacles, de quels divertissemens, de quelles machines et de quelles décorations surprenantes un pareil sujet est susceptible!

JULIE.

Vous m'enchantez!

TOINETTE, *à part.*

Quel Orviétan!

LA RIVIERE, *à Julie.*

L'histoire d'Enée en fera le Prologue. D'abord, le Théatre représentera la ville de Troie en flammes. Enée paroîtra, portant son pere sur ses épaules, tenant son fils Ascagne par la main, et perdant dans la confusion sa femme.

TOINETTE, *à part.*

Voilà le plus bel endroit de sa vie.

LA RIVIERE, *à Julie.*

Ensuite, il s'embarquera. Il y aura une tempête; mais une tempête à faire dresser les cheveux. Les vents, les éclairs, une nuit, un tonnerre.... bouroulou... bouroulou... La tempête finira par une entrée d'Alcions. C'est dequoi on n'a pas encore ouï parler sur le Théatre, et où, sans vanité, je me suis surpassé. Point de Tritons, point de Sirenes: cela est trivial; mais des monstres, les plus singuliers, parmi lesquels je ne laisserai pas de mêler une danse galante, de petits poissons, jusques aux marquereaux et aux solles,

« Afin qu'Enéas le pieux,
» Regardant tristement les Cieux,
» Lâche ces piteuses paroles:
» Je serai donc mangé des solles! »

Je ne vous parle point de la chasse des cerfs, des harpies, de sa descente aux Enfers; car un Opéra sans lutins, sans ombres, sans furies et sans Enfers, ne vaut pas le Diable.... Mais, sautons le reste du Prologue. Premier Acte. La fondation de Rome. Romulus l'a fait bâtir. Troupes de Maçons et de Charpentiers. Il établit le Sénat. On verra paroître, avec de longues barbes et de larges robes fourrées, cent hommes vénérables, à qui je fais danser des Rigaudons. Ce sera une danse grave et majestueuse celle-là! Mais la plus variée, à mon gré, et que j'ai choisie sur toutes, pour vous faire voir aujourd'hui, c'est celle qui représente l'enlévement des Sabines.

Vous

Vous y verrez un Romulus, dont j'ose me flatter que vous serez contente, et que vous avouerez que tout ce que l'art peut produire.... Mais M. des Rondeaux paroît; c'est à moi à me taire.

SCENE XVIII.

DES RONDEAUX, DORANTE, CLITANDRE, *habillés en Romains*, LES DEUX TROMPETTES, *en Sabines*; JULIE, ANGELIQUE, MARIAMNE, LA RIVIERE, TOINETTE.

DES RONDEAUX, *à Julie, en lui montrant Dorante, Clitandre, et les deux Trompettes.*

Vous voyez, Madame, des personnes qui vont faire tous leurs efforts pour vous plaire.

TOINETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu, quels Carême-prenans!

LA RIVIERE, *bas.*

Tais-toi! Veux-tu tout gâter?

JULIE.

Il est vrai que voilà des figures extraordinaires!

LA RIVIERE.

Vous jugez bien, Madame, que ce sont des hommes? Tous les Opéra du monde ont commencé ainsi.

TOINETTE.

Eh! bien, mâles ou femelles, pourquoi diantre êtes vous allez prendre de ces panses entripaillées.

LA RIVIERE.

Pour entrer dans l'esprit du Poëte, ma mie.... Mais j'ai tort de répondre à une ignorante.... (*Montrant des Rondeaux.*) C'est Monsieur qui me presse tous les jours d'imiter la nature.

DES RONDEAUX.

N'ai-je pas raison?

LA RIVIERE.

Pour une danse de Nymphes et de Bergeres, je choisis des personnes effilées, de belle taille, de modeste embonpoint, là, entre gras et maigre; mais pour exprimer la grossiéreté des Sabines, il falloit, pour le moins, des créatures de cette corpulence.... Mais, ne perdons point de tems, M. des Rondeaux, faites commencer.

DES RONDEAUX, *à l'orchestre.*

Messieurs les Violons, apprêtez-vous!... (*A Angélique et à Marianne.*) Vous serez peut-être surprises d'entendre des paroles Gasconnes?

JULIE.

Du Gascon dans un Opéra?

DES RONDEAUX.

Oui, Madame. Dans le dessein où nous sommes de courir toute la France, j'ai cru que je devois faire quelques Scènes dans le langage particulier de chaque Province; et il y aura dans mes Opéra du Gascon, du Normand, du bas-Breton et du Basque... (*A La Ri-*

viere.) Mais, avant que je chante, M. de la Riviere, ayez la bonté de disposer votre monde.

LA RIVIERE, *à Dorante et à Clitandre.*

Allons, Messieurs, gai! Plantez-vous bien les mains sur les rognons, un côté de perruque sur l'épaule.... Ferme là! Gourmandez le Théatre: point d'air embarrassé; beaucoup de noblesse, ou d'impudence... (*Après que Dorante et Clitandre ont fait ce qu'il leur a dit.*) Pas mal, pas mal.... (*Aux deux Trompettes.*) Et vous, Mesdemoiselles, à vous. Courage: rengorgez-vous! Souvenez-vous, du moins, de partir du bon pied; et, dès le premier coup d'archet, racourcissez-moi d'abord un bras et étendez l'autre, avec un petit tour de poignet, en dedans. Déhanchez-vous gracieusement, et que la tête penche langoureusement du côté du bras que vous étendrez. Ces airs tendres vous gagneront mille cœurs... (*Après que les deux Trompettes ont fait ce qu'il vient de leur dire*) Fort bien, fort bien.... (*A des Rondeaux.*) A vous le dez, M. des Rondeaux.

DES RONDEAUX, *à l'Orchestre.*

Jouez, Messieurs les Violons.

(*Il chante.*)

Quand l'amour fa tout per nous plaire,
Aurion tort d'y resista,
L'oucasion nou tourno gaire;
Coviten nou den proufita:
Ta ra, ra, ra, la la, la, ra la, la.

(*On danse.*)

DES RONDEAUX, *continuant à chanter.*

Fases m'un bralle de sourtido,
Cadun ambostre pastou,
E se bostro mero crido,
La Pasimaren sul tou :
Tou rou, lou lou lou, lou rou, lou lou.

(*On recommence à danser, et les Romains font des efforts pour enlever les prétendues Sabines.*)

LA RIVIERE.

Courage, mes enfans!... hep! Voulez-vous boire un coup, pour avoir plus de force encore.... Hep! En voilà assez, en voilà assez. Si vous alliez faire quelques efforts, vous ne vaudriez plus rien pour le métier où l'on vous destine.... (*A Julie et à des Rondeaux.*) Madame, M. des Rondeaux, voilà une chose que nous n'avons pas prévue: jamais nos Romains ne pourront enlever ces Sabines.

JULIE.

Quelles masses de chair êtes-vous aller prendre?

TOINETTE.

On leur a fait aussi des têtons qui les assomment.

LA RIVIERE.

Vous ne pensez donc pas aux grands hommes, dont ils représentent les nourrices! Pouvoit-on faire jamais trop grosses les mamelles qui doivent allaiter les maîtres de toute la terre? Vouliez-vous qu'on en prît le modele sur la maigre nourrice de *Cadmus*.... (*Montrant l'un des Trompettes.*) Tenez, voilà une

Sabine que j'ai choisie exprès pour porter les trois Horaces d'une ventrée.

JULIE.

Il faut pourtant, à quelque prix que ce soit, voir la fin de ce Ballet.

TOINETTE.

Faites enlever les Romains par les Sabines : la moindre d'elle les emporteroit tous deux.

DES RONDEAUX.

Comme vous y allez, la belle ! il ne faut pas faire de ces anacronismes dans l'histoire.

LA RIVIERE, *à Julie.*

Nous perdons le plus bel endroit.... (*Montrant Angélique et Mariamne.*) Demandez-le à ces Demoiselles, a qui j'en ai montré les pas ?

JULIE.

Mariamne et Angélique en savent les pas ?

LA RIVIERE.

Oui, Madame.

JULIE.

Il faut qu'elles les dansent.

MARIAMNE.

Nous, ma Mere ?

JULIE.

Oui, vous ; et tout-à-l'heure.

ANGÉLIQUE.

Nous n'oserions.

JULIE.

Il faut l'oser.

MARIAMNE.

Dispensez-nous en, je vous supplie!

JULIE.

Non pas, s'il vous plaît.

TOINETTE, *à Angélique et à Mariamne.*

Allez en repasser, deux ou trois fois, les pas dans la chambre prochaine, et dépêchez vous.

LA RIVIERE, *à Julie.*

Vous allez voir, vous allez voir une fin de Ballet, à laquelle vous ne vous attendez pas, et qui vous surprendra, assurément.

JULIE.

Je n'en doute point.

LA RIVIERE.

C'est mon chef-d'œuvre, au moins, que cette fin; et il y a plus d'un mois que j'y travaille.

SCENE XIX.

ORONTE, CHRISALTE, JULIE, ANGÉLIQUE, MARIAMNE, DORANTE, CLITANDRE, TOINETTE, LES DEUX TROMPETTES, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, UN LAQUAIS.

CHRISALTE, *laissant tomber sa robe de Commissaire, à Dorante et à Clitandre.*

ARRÊTEZ, Messieurs les Romains. Les armes doivent céder à la Robe. C'est une Sentence d'un de

vos Consuls. Votre enlévement n'ira pas, s'il vous plaît, plus loin.

TOINETTE, *à part.*

Que vient chercher ce diable d'homme ici?

CHRISALTE, *voyant que l'on veut faire résistance.*

Quoi ! vous vous défendez contre un Commissaire?... (*Au Laquais.*) Hola ! faites monter le Guet.

LE LAQUAIS.

Ferai-je aussi monter le Guet à cheval ?

DORANTE, *à Chrisalte.*

Eh ! bien, Monsieur, puisqu'il faut lever le masque, apprenez.....

(*Dorante et Clitandre se démasquent.*)

ORONTE, *l'interrompant.*

Que vois-je?

DORANTE, *montrant Julie.*

Que c'est l'injuste caprice de Madame, qui nous impose cette dure nécessité.

ORONTE, *à part.*

C'est Clitandre !... c'est Dorante !...

CLITANDRE.

Que nous ne faisons que suivre la volonté de leur pere, et que si Oronte étoit envie....

ORONTE, *l'interrompant.*

Le voici.

JULIE, *s'enfuyant.*

Hai ! mon mari !....

SCENE XX et derniere.

ORONTE, CHRISALTE, ANGÉLIQUE, MARIAMNE, DORANTE, CLITANDRE, TOINETTE, LA RIVIERE, DES RONDEAUX, LES DEUX TROMPETTES, LE LAQUAIS.

ORONTE, *à part.*

Le Ciel me rend, tout-à-propos, à ma famille.

CLITANDRE.

O Dieux ! Oronte !

MARIAMNE & ANGÉLIQUE,

Mon pere !

TOINETTE.

Notre maître!

LA RIVIERE.

Voici bien un autre branle!

DES RONDEAUX.

Il nous faudra changer de ton !

MARIAMNE & ANGÉLIQUE,

Mon pere, ce n'est qu'en nous jettant à vos genoux.....

(*Elles se jettent à genoux, avec Dorante et Clitandre.*)

DORANTE, *à Oronte.*

Monsieur, vous devez nous pardonner.

ORONTE, *à Dorante et à Clitandre.*

Levez-vous, Messieurs. Je suis informé de tout ce

qui se passe, et je vois que vous conservez pour mes filles des sentimens que j'approuve depuis trop-long-tems pour m'y opposer aujourd'hui. Allons chercher un endroit plus commode que cette salle, et travailler ensemble aux moyens de nous mettre tous en repos.

TOINETTE.

Monsieur, pour votre bien-venue, ordonnez, s'il vous plaît, à quelqu'un qu'il m'enleve, et je continuerai mes prieres pour vous.

LA RIVIERE.

Viens; je suis ton homme.

FIN.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC PROLOGUE,

Par BRUEYS et PALAPRAT,

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1693.

VOICI une Comédie dont le sort a été assez bizarre. Elle fut sifflée à la premiere représentation ; à la seconde les sifflets se turent : on commença à la goûter ; le succès alla en augmentant. Aujourd'hui la Cour et Paris la voyent avec plaisir. Lors même qu'une Piece avorte sur le Théatre, le Parterre demande ce même *Grondeur* qu'il rebuta autrefois, et il ne se trouve plus personne qui s'ose vanter de l'avoir sifflé.

Si l'on demande comment il se peut faire qu'une Comédie soit d'abord si mal accueillie du Public, et ensuite si bien reçue, je répondrai deux choses, qui me paroissent raisonnables. La premiere, qu'il est très-difficile de bien juger d'une Piece de Théatre le premier jour qu'on la donne au Public. Tout le monde en sait les raisons. Les Acteurs ne sont pas bien assurés dans

leurs rôles. Leur mémoire est chancelante et travaille encore. L'incertitude même du succès de ce qu'ils jouent les tient un peu gênés ; et toutes ces choses ensemble font qu'ils n'osent se donner carriere dans les jeux des scenes, et s'abandonner aux gestes et aux actions qui conviennent à leurs caracteres, en quoi consistent principalement les graces des Pieces comiques. La seconde, que le Public est composé de bien des têtes, et, par conséquent, de gens bien différens. Je ne saurois croire que ceux qui ont, je ne dirai pas du goût, mais seulement de l'honnêteté, s'amusent à siffler. Cela est au-dessous d'eux Ils sortent, quand une Piece ne les divertit pas, et n'y retournent plus : ils l'ecoutent, quand elle les divertit, et ils la vont revoir. Ainsi, soit qu'ils condamnent, soit qu'ils approuvent, leur jugement se passe sans bruit et sans éclat.

Il n'en est pas de même de certaines gens qui ne vont aux Spectacles que pour donner eux-mêmes la Comédie aux autres. La plupart seroient peut-être assez capables de juger si une Piece est bonne, ou si elle ne l'est point ; mais

comme ce n'est pas pour cela qu'ils y vont, ils ne se mettent gueres en peine de l'examiner, ni d'écouter les Acteurs. Les autres vont aux premieres représentations pour y trouver quelque chose qui leur plaise; ceux-là pour y trouver quelque chose qui ne leur plaise pas. Dans cette pensée, ils observent seulement les Spectateurs; et lorsqu'ils s'aperçoivent que l'attention vient tant soit peu à se relâcher, ils saisissent ce moment qu'ils attendoient avec impatience, et se font alors un plaisir d'interrompre les autres. Quelquefois on leur impose silence, quand la Piece est bonne; et quelquefois aussi on la leur abandonne entiérement, quand elle ne l'est pas.

De-là il n'est personne qui ne voie que les différens jugemens que le Public a fait du *Grondeur* viennent de ces différens juges qui le composent, dont les uns le condamnerent, à la premiere vue, avec un peu trop de précipitation, et les autres attendirent pour se déterminer que cette Piece leur eût été représentée avec toute la vivacité de l'action, et ramenerent enfin tout le monde dans leur sentiment. Cependant, il seroit à souhaiter que ce qui est arrivé à cette Co-

médie rendît les gens un peu plus retenus à condamner les Pieces de Théatre, à leur premiere raprésentation ; car, enfin, il est bien certain qu'il n'a pas tenu à ceux qui condamnerent celle-ci qu'elle ne tombât entiérement, et ils savent bien que s'ils en avoient été crus, le Public seroit aujourd'hui privé d'un divertissement qui a le bonheur de lui plaire.

Il n'est pas à propos de rien dire ici pour sa défense. Quand le Public a approuvé un Ouvrage, ce n'est plus l'affaire de l'Auteur. Sans cela on feroit remarquer que cette Comédie est dans toutes les regles de l'Art, qu'on y reprend un défaut, pour instruire ; qu'on en démontre le ridicule, pour divertir ; que le caractere principal est nouveau ; qu'il forme le nœud de l'action théatrale et qu'il la dénoue, que l'exposition du sujet est faite en action, et d'une maniere toute nouvelle ; que les mœurs en sont honnêtes, et qu'il n'y a rien d'indécent dans le dialogue ; mais ce sont aujourd'hui les raisons de ceux qui l'ont approuvée.

Au reste, on ne se seroit pas avisé de la faire imprimer, si beaucoup de gens ne la deman-

doient tous les jours, avec empressement. Cependant, on doit avertir le Lectenr que ceux qui ne l'ont jamais vue représenter ne doivent pas s'attendre d'être autant divertis en la lisant que ceux qui l'ont vue, parce que ceux-ci ne sauroient la lire sans rappeler dans leur esprit l'idée de l'action, qui les frappent toujours plus vivement que la simple lecture ne touchera les autres.

médie rendît les gens un peu plus retenus à condamner les Pieces de Théatre, à leur premiere raprésentation ; car, enfin, il est bien certain qu'il n'a pas tenu à ceux qui condamnerent celle-ci qu'elle ne tombât entiérement, et ils savent bien que s'ils en avoient été crus, le Public seroit aujourd'hui privé d'un divertissement qui a le bonheur de lui plaire.

Il n'est pas à propos de rien dire ici pour sa défense. Quand le Public a approuvé un Ouvrage, ce n'est plus l'affaire de l'Auteur. Sans cela on feroit remarquer que cette Comédie est dans toutes les regles de l'Art, qu'on y reprend un défaut, pour instruire ; qu'on en démontre le ridicule, pour divertir ; que le caractere principal est nouveau ; qu'il forme le nœud de l'action théatrale et qu'il la dénoue, que l'exposition du sujet est faite en action, et d'une maniere toute nouvelle ; que les mœurs en sont honnêtes, et qu'il n'y a rien d'indécent dans le dialogue ; mais ce sont aujourd'hui les raisons de ceux qui l'ont approuvée.

Au reste, on ne se seroit pas avisé de la faire imprimer, si beaucoup de gens ne la deman-

doient tous les jours, avec empressement. Cependant, on doit avertir le Lectenr que ceux qui ne l'ont jamais vue représenter ne doivent pas s'attendre d'être autant divertis en la lisant que ceux qui l'ont vue, parce que ceux-ci ne sauroient la lire sans rappeler dans leur esprit l'idée de l'action, qui les frappent toujours plus vivement que la simple lecture ne touchera les autres.

SUJET
DU GRONDEUR.

LE Prologue, qui se passe dans le foyer de la Comédie Françoise, est formé par un homme raisonnable, nommé Éraste, un jeune étourdi, nommé Damon, un Gascon, Licidas, Auteur, et Mademoiselle Beauval, Comédienne, et il roule sur les inconvéniens qui résultent de siffler les Pieces à leur premiere représentation, et sur la crainte où est, à cet égard, l'Auteur dn *Grondeur*, au moment où l'on va jouer sa Piece, pour la premiere fois.

M. Grichard, veuf et Médecin, de Paris, a promis de marier sa fille, Hortense, à Mondor, et son fils, aîné, Térignan, à Clarice, fille de M. de Saint-Alvar. Ces quatre amans s'aiment et n'aspirent qu'au moment d'être unis; mais, changeant, tout-à-coup, de résolution, M. Grichard veut épouser, lui-même, Clarice, et donner

Hortense à M. Fadel, espece d'imbécile ; et beau-frere de M. de Saint-Alvar. Ce contre-tems désole les quatre amans, et Ariste, frere de M. Grichard, et qui s'intéresse autant à eux qu'il seroit satisfait de l'empêcher de faire des sottises, lui représente que son nouveau projet d'alliance en est une bien caractérisée. M. Grichard, le plus bourru des hommes, se moque des remontrances d'Ariste, et querelle impitoyablement sa servante Catau, son valet Lolive et tous ceux qui l'approchent. Il bat même son jeune fils, Brillon, qui vient lui réciter un thème, que son Précepteur, M Mamurra, lui a dicté. Mais on profite des excès mêmes où le caractere fougueux de M. Grichard l'emporte, pour lui faire faire ce que l'on desire. Voulant le dégoûter d'épouser Clarice, on la lui fait connoître comme la plus gaie des femmes, cherchant toujours à se divertir ; et Lolive, qu'il a chassé de chez lui, se déguise en Maître à Danser, et vient lui proposer d'apprendre quelques danses, s'il veut plaire à Clarice. Il y renonce, et rompt tout engagement avec M. de Saint-Alvar. Mais on lui fait croire que Brillon, de dépit de ce qu'il l'a battu, s'est

allé engager, et qu'il doit partir le lendemain pour l'isle de Madagascar. On le menace même de l'y emmener aussi, ayant ordre de conduire des Médecins dans cette Colonie. On lui dit que l'Officier chargé de la recrue est un certain Marquis de Tissac, neveu de M. de Saint-Alvar; qu'il partage le ressentiment qu'a son oncle du refus de la main de Clarice, et que cet Officier, qui va être créé Gouverneur de la Colonie, ne peut se résoudre à rendre Brillon qu'à condition qu'on lui donnera Hortense, et que Térignan épousera Clarice. Hortense et Térignan feignent de s'en défendre. M. Grichard les y force, et, dès que les deux contrats sont signés, il apprend, avec désespoir, que le prétendu Gouverneur de Madagascar n'est autre que Mondor, et que tout a été imaginé et conduit pour le faire consentir à ces deux mariages convenables et convenus; mais que sa mauvaise humeur et sa bizarrerie avoient seules rompus, contre toute raison.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE GRONDEUR.

« LE caractere du héros ridicule de cette Comédie est du choix de mon associé, dit Palaprat, dans le Discours qu'il a placé au-devant. D'abord, sa premiere idée avoit été de faire *Le Chagrin.* Je lui représentai que ce titre étoit équivoque, et que le chagrin seroit pris pour ce qu'on entend par ces substantifs latins *mæror*, *ægritudo*, *sollicitudo*, *molestia ;* d'autant plus qu'en François chagrin est le plus souvent adjectif. Il ne s'agissoit pas de peindre un homme chagrin, fâché et affligé par quelqu'accident ; ce qui arrive aux plus honnêtes gens du monde, aux plus enjoués, et qui ne donne aucun ridicule, mais un homme qui n'a aucun sujet de se fâcher et qui est chagrin, hargneux, bourru et querelleur, par

tempéramment ; ce qui ne pouvoit être renfermé que dans le nom général de grondeur, sur lequel personne ne pourroit penser différemment. Nous nous déterminâmes à appeler notre Piece *Le Grondeur*. Ce titre effaroucha les Docteurs Dramatiques de ce tems-là ; et Champmêlé, qui n'étoit pas un de ceux qui avoit moins de goût, fut effrayé de ce caractere. *Quel plaisir*, nous dit-il, *espérez-vous que fasse un homme qui grondera toujours ?* Nous eûmes beau lui parler du plaisant qu'y jettoient les oppositions ; ce ne fut que par un excès de complaisance qu'il nous accorda le tems d'en entendre la lecture. Elle étoit en cinq actes. Le Grondeur ne paroissoit qu'à la fin du second, annoncé et préparé sur le grand modele de Tartuffe, qui ne vient qu'au troisieme. Je ne suis pas assez sot pour dire qu'il fut préparé avec le même art ; mais je suis assez sûr de mon fait pour avancer que nous le faisions attendre au Spectateur, avec impatience et avec plaisir, à la fois. »

« Hors l'arrivée de M. Grichard, il n'y a eu presque rien de changé au premier acte, qui est le meilleur de cette Piece, et beaucoup plus à mon

mon associé qu'à moi. Dès que le Grondeur paroissoit, on peut juger, par le plaisir avec lequel le Public le voit encore aujourd'hui, si l'on devoit être en peine du reste de la Piece. (Ceci a été écrit en 1712.) Malgré cela, Champmêlé décida souverainement, et avec presque la même hauteur d'une femme d'agioteur enrichi, il décida, dis-je, et tel fut son arrêt, que ce sujet ne pouvoit, tout-au-plus, fournir qu'une petite Piece, et que, peut-être, ce caractere seroit souffert dans une Comédie d'un acte. Quel arrêt pour deux Auteurs qui avoient travaillé, tout de leur mieux, pendant près d'un an ! Il fallut avoir recours à des médiateurs ; et, à force de négociations, tout ce que nous pûmes obtenir, par prieres, fut que si nous la réduisions à trois actes, on verroit l'effet qu'elle feroit. Mon associé y travailla, avec mes petits secours, en vint à bout, et fut obligé de faire un voyage dans sa Province. Me voilà seul maître de la Piece, et, par conséquent, les Comédiens tout-à-fait maîtres de moi, parce que je suis incomparablement plus facile, pour ne pas dire plus mou que mon camarade scénique, à qui sa fermeté à défendre ses

sentimens, par raison, a fait quelquefois donner injustement le nom d'opiniâtre. Pour moi, je suis un homme dont on a toujours bon marché; et il y a un secret sûr de me faire rendre, c'est celui de ne se rendre pas d'abord. En ce tems-là, qui est ce qu'on appelle, en langage de Spectacle, le meilleur de l'année, c'est-à-dire, dans le carnaval, le Théatre se trouva vuide et sans aucune nouveauté, au moins, comique, car on répétoit la belle Tragédie de *Tiridate*, de Campistron. Je lus *Le Grondeur*, en trois actes. Il fut accepté, plus par besoin que par choix; mais, parce que trois actes ne pouvoient pas faire un divertissement entier, (Il n'étoit pas encore d'usage de jouer une petite Piece, à la suite d'une grande, le jour de sa premiere représentation.) j'y ajoutai le Prologue des *Sifflets*, qui fut si bien reçu. Mais, en cela, je réveillai, comme l'on dit communément, le chat qui dort, s'il m'est permis de parler ainsi; et je dirai, en son lieu, comment les sifflets me firent sentir la rancune qu'ils me garderent. »

« Comme je suis facile, j'écoutois tous les avis qu'on me donnoit; et je me rendis si fort à

toutes les chicanes qu'on fit dans les répétitions qu'à force de supprimer et de retrancher, mon troisieme acte s'évanouit entre mes mains, et je me trouvai réduit à aller aux expédiens pour avoir des matériaux et de quoi en construire un, que je fis, presque tout comme on vouloit, dans la loge de cette Actrice charmante (Mademoiselle Raisin) qui jouoit le rôle de Clarice. Je fus obligé, plus par la nécessité de remplir mon acte que par la nécessité du sujet d'y mettre la scene du retour de M. Fadel avec Catau, qui lui rend ses monosyllabes. (La troisieme du troisieme acte.) Elle ne fait plus un fort grand effet aujourd'hui ; mais Guérin et Mademoiselle Beauval la jouoient d'une si grande perfection, et, pour parler ainsi, dans une harmonie si parfaite qu'elle divertissoit beaucoup, et ne duroit gueres moins que la premiere de M. Fadel avec M. Grichard, (La neuvieme du second acte.) laquelle, par les jeux, les tems et les silences des Acteurs, qui sont les grands coups de l'art, duroit trente-cinq et plus de minutes, dont j'ai eu plusieurs fois le plaisir de faire l'expérience à ma montre, quoique

cette scene ne contienne, au plus, que dix ou douze monosyllabes. J'y en ai ajouté une autre, malgré le sentiment d'un des grands maîtres du Théatres, qui paria contre moi un bon souper qu'elle ne réussiroit pas. Je laisse à penser si je gagnai ma gageure! C'est la scene où Mondor fait semblant de consulter M. Grichard, pour se tirer de l'embarras où il s'est jetté, et qui finit par ces mots : *Prenez, deux ou trois fois, seulement, aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi*, &c. (C'est la septieme scene du troisieme acte, où Mondor demande, par plaisanterie, à M. Grichard, un secret pour être moins aimé des femmes.) »

« Il arriva une chose assez bizarre à la premiere représentation de cette Piece : elle fut sifflée par le Théatre et protégée par le Parterre. (Le devant du Théatre étoit alors bordé de Spectateurs.) Si les orages de l'un ne sont pas, tout-à-fait, si violens que ceux de l'autre, il leur faut encore moins pour les exciter. Laissons à part la question auquel de ces deux endroits on juge plus sainement. Si j'étois encore Auteur,

j'aurois bientôt pris mon parti là-dessus. Disons seulement qu'en vérité, prix pour prix, il y a souvent autant de marchandise mêlée que dans le Parterre, et toujours plus de chefs de ces cabales, d'où sortent les réglemens pour la mode, de ces gens dont tout, jusqu'à des pauvretés, est une décision parmi leurs sectateurs, et que la jeunesse incertaine, qui entre toute neuve dans le monde, croit bonnement devoir prendre pour ses modeles. »

« Il plut à quelques-uns de ces modeles de venir à la premiere représentation du *Grondeur*, et de n'y pas venir de sang froid. Il n'y eut sortes de singeries qu'ils ne fissent contre la Piece, sans malice et sans dessein, peut-être, mais par la seule gaieté qui les animoit. Tous les yeux se tournerent de leur côté. Grichard eut beau se démener; on le laissa crier tout son saoul, et l'on n'eut plus d'attention pour l'ennuyeux spectacle d'un furieux, d'un enragé : c'est ainsi qu'on l'appeloit. Le Théatre gronda, à son tour, de l'avoir payé demi-pistole, et se livra volontiers aux plaisanteries de jeunes gens enjoués,

qui vouloient l'en dédommager, et se donner *gratis* eux-mêmes en spectacle. »

« La Piece finit décriée, enfin, à un point, dans l'esprit des gens du monde, qu'à quelques jours de-là, M. Le Prince, voulant aller à la Comédie, demanda qu'on ne lui donnât pas, au moins, *Le Grondeur*, tant il en avoit ouï dire de mal. On lui représenta le tort qu'il feroit à cette Piece, et il voulut bien courir le risque de s'y ennuyer, pourvu que, par accommodement, on y ajoutât *Les Sabines*. C'est ainsi que la Cour avoit appelé *Le Ballet extravagant*. S. A. S. honora *Le Grondeur* de sa présence, à cette condition. Elle en fut très-satisfaite, et en dit tant de bien à la Cour qu'on reçut l'ordre de l'y aller jouer. Elle y réussit infinimemt; et ce même Théatre, qui l'avoit vilipendée, par l'habitude outrée du François de passer d'un excès à l'autre, commença à la porter beaucoup plus haut qu'elle ne méritoit. La voilà, tout-à-fait rétablie, du côté de la gloire : elle reçut, du côté de l'intérêt un coup mortel, dont elle ne se releva plus, &c.... »

Voici quel fut le coup mortel dont Palaprat veut parler.

Le deux Freres Raisin & de Villiers, qui jouoient les principaux rôles de cette Comédie eurent ordre d'aller avec quelques Danseurs, passer le Carnaval de cette année, à Anet, où le Duc de Vendôme donnoit des Fêtes. Palaprat fut chargé de compofer les Pieces et les Divertissemens qui y furent exécutés, et il nous apprend, dans ce Discours, qu'il étoit aidé pour ce travail par les conseils de l'Abbé de Chaulieu, du Marquis de La Fare, du Marquis de Dangeau, du Comte de Brionne, de Campistron, du Prince de Conti, du grand Prieur, de quelques autres personnes de la Cour, des Princes de Vendôme, des deux Freres Raisin, de Villiers et du Célebre joueur de flûte Philibert. Ces Fêtes furent très-agréables et firent beaucoup d'honneur à Palaprat, jusques dans l'esprit de Louis XIV, qui s'en fit rendre compte, et à qui on le nomma comme en étant l'Auteur et l'Ordonnateur.

« Mais l'absence des trois principaux Acteurs du *Grondeur* fit perdre à cette Piece, dans la fureur où tout Paris étoit pour elle, les cinq meilleures représentations de toute l'année ; celles des jours gras, continue Palaprat dans son Discours. On la reprit le jour des cendres, jour où le Spectacle est peu fréquenté, parce que les femmes sont fatiguées des jours précédens. De plus, elle eut affaire à un *Arlequin Esope*, des Italiens, monstre comique, composé, comme une autre chimere, de plusieurs monstres ridicules et de tous les plus bas grotesques. (Cet *Arlequin Esope*, en cinq actes et en vers libres, étoit de Le Noble, et il fut représenté au Théatre Italien, dans le même mois de Février 1691.) Cette concurrence n'est gueres plus honorable pour *Le Grondeur* que ne le fut autrefois celle de la *Phèdre* de Pradon pour la *Phèdre* de Racine. Ce malheureux *Esope* ne laissa pas d'achever de couler à fond notre pauvre Comédie. De sorte qu'on peut dire d'elle, par rapport aux louanges qu'on lui a données, et qu'on lui donne

encore tous les jours, qu'elle ressemble à *L'Hécyre* de Térence, puisqu'à sa premiere répresentation et à sa reprise elle a eu l'affront de se voir abandonnée pour des Pantomimes et des Danseurs de Corde. »

« Le plus grand succès du *Grondeur*, à le prendre dans le sens utile où le prennent les Poëtes, n'a donc jamais été dans sa nouveauté, et au profit de ses Auteurs. Mais on diroit que c'est depuis, à force de gloire, que le Public a voulu nous dédommager de l'intérêt. Il n'y a gueres eu de Piece qui ait fait une si grande et constante fortune. Je ne compte pas pour beaucoup de l'avoir vu jouer dans les Provinces, et que l'on y rioit, malgré la stupidité et la barbarie des Comédiens, qui la défiguroient ; mais d'avoir vu un tems, très-considérable, à Paris, où toutes les fois qu'une Piece nouvelle tomboit, ce qui arrivoit souvent, *Le Grondeur* étoit demandé à grands cris, et il falloit le donner, comme s'il avoit été fait pour calmer les tempêtes et réconcilier le Théatre avec le Parterre, quand une Piece

nouvelle l'avoit mis de mauvaise humeur. Semblable à ce météore brillant dont on voit toujours avec plaisir les vives couleurs, après un noir orage. »

« Il me seroit bien aisé de faire ici des remarques sur cette Piece, et de les faire même avantageuses, sans blesser la modestie, en jettant les plus beaux endroits sur mon associé; mais tout le monde la sait aujourd'hui par cœur, et, si l'on en excepte les Ouvrages divins de Moliere, il n'y a pas eu de Piece depuis *Patelin premier*, je veux dire ce fameux *Patelin*, du tems de Charles VIII, qui ait donné naissance à plus de Proverbes; preuve toujours certaine de la bonté d'un Ouvrage. Ce seroit donc aujourd'hui autant d'inutilités que de parler de son caractere, de la maniere théatrale, comique et toute neuve dont il est exposé, et de la maniere vive et plaisante dont il est soutenu, par-tout, jusqu'à la fin; des mœurs qui y régnent, du vice, insupportable à la Société civile, que l'on y corrige, de la vérité qui y est enseignée, des fréquens

sujets de rire qu'il y a, sans que la plus délicate pudeur puisse s'en alarmer ; des traits nouveaux dont elle est semée, même sur les Médecins, matiere qui sembloit avoir été épuisée par Moliere. »

» Mais j'avoue que je suis bien fâché de ne pouvoir faire Juge le Public du sentiment, ou, peut-être, de l'erreur où j'ai toujours été que cette Piece étoit infiniment meilleure en cinq actes. Je l'aurois fait imprimer de cette façon, si une Personne, qui m'est chere, ne m'avoit rendu, pendant que j'étois en Italie, le même bon office que la niece de D. Quichote lui rendit, en jettant au feu tous ses Livres de Chevalerie. La Personne dont je parle, craignant, peut-être, que la passion de corriger les mœurs ne me menât aussi loin que celle de réparer les torts avoit mené ce pauvre Chevalier, fit, en mon absence, un abattis entier et une déconfiture générale de tous les papiers où elle trouvoit les mots d'Actes et de Scenes ; et, par là, je me trouvai hors de portée, à mon retour, quand j'en aurois eu

quelque démangeaison, de travailler sur mes vieilles folies...... Je crois bien qu'en cela, il m'a été rendu un bon service, &c.... »

Les Freres Parfaict rapportent, dans leur *Histoire du Théatre François* que l'Abbé de Brueys avoit une prédilection marquée pour *Le Grondeur*, et qu'étant un jour avec Palaprat, dans une Compagnie où quelqu'un vint à parler de cette Comédie et à en faire l'éloge, Brueys répondit, vivement : *Lé Grondur, c'est uné vonné Piécé ! Lé prémier até est écélent : il est tout dé moi ! Lé sécond, coussi coussi ; Palaprat y a trabaillé. Pour lé troisiémé, il né baut pas lé diavlé. Jé l'abois avandonné à cé varvouillur....* *Lé couquis !* reprit Palapart, *il mé pouillé tout lé jour dé cétté façon, et mon chien dé tendré pour lui m'empêché dé mé fâcher !* Les Freres Parfaict ajoutent que « ce jugement de Brueys, à la tournure Gasconne près, est très-judicieux ; que le premier acte du *Grondeur* est admirable ; que le second lui est inférieur, et même qu'il s'y trouve des scenes un peu traînantes, et qu'à l'égard du troisieme, il est aisé

aisé de s'appercevoir qu'il a été fait morceau à morceau ; mais que, cependant, le tout ensemble compose une bonne Piece, faite pour les mœurs, où elles se trouvent respectées, tant par le fonds que par les expressions, et que c'est une des meilleures Comédies qui aient paru au Théatre, depuis celles de Moliere. »

Le Chevalier de Mouhy nous apprend, dans son *Abrégé de l'Histoire du même Théatre*, que « ce fut Raisin, l'aîné, qui joua d'original le rôle de M. Grichard ; que, lorsqu'il l'eût quitté, Guérin, qui avoit joué d'abord celui de M. Fadel, prit celui du Grondeur, qui fut rempli, ensuite, par Du Chemin, et qui l'est actuellement par M. Des Essarts ; » et il ajoute que « ce principal rôle a toujours été parfaitement rendu par ces différens Acteurs. »

Fagan a donné au Théatre François, en 1734, une Comédie, en un acte, en prose, intitulée *La Grondeuse* ; mais dont le sujet n'a rien de commun avec celui du *Grondeur*, de

c

Brueys et Palaprat. Le caractere du principal personnage de ces deux Pieces est même fort différent dans les deux, et cette différence n'est point du tout à l'avantage de la Piece de Fagan.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

AVEC PROLOGUE,

Par BRUEYS et PALAPRAT;

Représentée, pour la première fois, au Théatre François, le 3 Février 1691.

PERSONNAGES

DU PROLOGUE.

ÉRASTE, homme du monde, et sérieux.

DAMON, jeune homme de condition, et enjoué.

LICIDAS, Auteur.

MADEMOISELLE BEAUVAL, célebre Actrice.

UN GASCON.

La Scene se passe dans le foyer de la Comédie Françoise.

LES SIFFLETS,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LICIDAS.

DAMON.

Vous vous défendez mal, avouez-le entre nous ?

LICIDAS.

J'ai quitté le métier.

DAMON.

La défaire est mauvaise ;
Je sais que le Grondeur est encore de vous.

LICIDAS.

De moi, Monsieur ? à Dieu ne plaise !

SCENE II.

ÉRASTE, DAMON, LICIDAS.

ÉRASTE, *à Damon.*

Toujours aux nouveautés on vous voit le premier;
N'avez-vous rien appris de celle qu'on nous donne?

DAMON.

J'ai vu des gens qui sortoient du Cormier,
Et qui disoient entr'eux qu'elle étoit assez bonne.

LICIDAS.

Partisans de l'Auteur, qu'il venoit d'engager
Par un repas....

DAMON, *l'interrompant.*

Rayez cela de vos tablettes,
Monsieur l'Auteur vous-même: est-ce que les Poëtes
Donnerent jamais à manger?
Sur cet article seul on les voit toujours sages.

ÉRASTE.

Mais le desir de faire approuver ses Ouvrages....

DAMON, *l'interrompant.*

Ce n'en est gueres le chemin:
Il ne faut point chercher des flateurs dans le vin;
La Comédie en fait l'expérience,
Et l'on n'a pas connu ses intérêts
En la plaçant entre deux cabarets.
Il revient du Cormier, il sort de l'Alliance
Fort peu d'approbateurs, et beaucoup de sifflets.

LICIDAS.

C'est là que les ligues formées
Ayant élu pour chef quelque siffleur bannal,
N'attendent que le signal
Des chandelles allumées,
Pour donner au Théatre un assaut général.

ÉRASTE.

Eh! Monsieur Licidas, parlons sans passion,
Souvent toute autre chose excite la tempête!

LICIDAS.

Les Dimanches sur-tout.

ÉRASTE.

Ah! pour les Jours de fête
Je n'en serois pas caution.
Mais ordinairement comptez que cette guerre
Naît d'un légitime courroux;
Dans ce formidable Parterre,
D'où partent les plus rudes coups;
On trouve toute la justesse,
Tout le bon sens, tout le bon goût,
Tout l'esprit, toute la finesse
Et toute la délicatesse
Qu'on demande aujourd'hui pour bien juger de tout:
Enfin presque toujours la raison, la justice
Au murmure public ont la meilleure part.

LICIDAS.

Et quelquefois aussi l'envie et le caprice.
Échouer par chagrin, réussir par hasard,
Est le destin commun aujourd'hui des Spectacles:
On en verra bien peu désormais résister

Et sur-tout si le tiers en étoit applicable
Aux Auteurs disgraciés !
Vos plaintes là-dessus sont de pures chimeres ;
Rien ne tient mieux les gens dans leur devoir.
Écoutez-moi, vous allez voir
Si les sifflets sont nécessaires.
Chez un marchand moins riche en bijoux qu'en caquet,
L'un près de l'autre un jour se rencontrerent
La Trompette et le Sifflet,
Qui sur le pas d'abord se querellerent.
Leur procédé fut violent,
L'un est traître et moqueur, l'autre fiere et bruyante.
Sans la présence du Marchand
Leur querelle eût été sanglante.
La Trompette, bravant d'un ennemi si vain
Le ridicule orgueil et l'impuissante rage,
Crut avoir tout l'avantage
D'une géante contre un nain.
« Oses-tu, disoit-elle, au plus beau de mon regne
» De ton mérite au mien faire comparaison ?
» Es-tu jusqu'à ce point dépourvu de raison,
» Vil instrument que l'on dédaigne,
» Qui serois ignoré de tous,
» Sans les criminels rendez-vous
» Où tu servois jadis dans l'horreur des ténebres ?
» Aujourd'hui le Pont-Neuf jouit d'un plein repos.
» Trop de catastrophes célebres
» Ont servi de pompes funebres
» Aux prouesses de tes héros.
» Si tu prends désormais ces manieres mutines,

» Vois en moi qui te châtîra.
» Es-tu si glorieux parce qu'à l'Opéra
» Tu fais mouvoir des façons de machines ?
» Je vois bien ce qui t'a gâté,
» Ce sont les airs d'autorité
» Qu'on te souffre à la Comédie.
» Les tours que tu fais là te paroissent galans ;
» Mais regarde de quelles gens
» Ton insolence est applaudie.
» Moi, je fais mon devoir toujours près des guerriers,
» Je leur fais moissonner des forêts de lauriers,
» Je ramene, j'excite un languissant courage,
» On me doit des hauts faits qu'on ne peut oublier.... »
« N'as-tu, pour tout avantage,
» Autre chose à publier, »
Répartit le Sifflet, d'un air assez tranquille ?
« Avec un mot, je veux t'humilier.
» Dans le camp des François, instrument inutile,
» De leur haute valeur tu n'es que le témoin ;
» D'exciter leur courage a-t-on quelque besoin ?
» Crois-moi, rabaisse un peu de ce ton de tonnerre,
» Tu n'auras pas long-tems matiere à tes discours :
» Eh ! fanfaronne ! la guerre
» Ne durera pas toujours.
» Nos victoires sont trop complettes
» Pour ne voir pas, dans peu, tout calme, ou tout soumis.
» A quoi servirez-vous alors, pauvres trompettes ?
» La France au premier jour sera sans ennemis,
» Et jamais sans mauvais Poëtes. »
Pendant ce plaisant démêlé

Le Marchand, par plaisir, ayant dissimulé,
A la fin éclata de rire.
Pour mettre toutefois la paix dans sa maison :
« Je suis fâché, dit-il, Trompette, de vous dire
» Que le Sifflet a raison :
» Vous nous contez des sornettes,
» Quand vous faites sonner si haut vos grands emplois.
» Depuis un certain tems je débite en un mois
» Beaucoup plus de Sifflets qu'en deux ans de Trompettes.
» Il vous dit vrai, bientôt vous serez au filet ;
« La paix vous rendra muette :
» On ne conservera que la douce Musette,
» Le Hautbois et le Flageolet,
» Pour chanter les amours sur les bords de la Seine ;
» Et le redoutable Sifflet,
» Pour corriger les abus de la scene.... »
(*A Eraste.*)
Ces vers vous plaisent-ils ?

LICIDAS.

Si....

DAMON, *l'interrompant.*

Mon intention
Est de savoir comment Éraste les regarde.
Pour vous, Monsieur, je n'ai garde
De vous faire jamais pareille question...
Mais on va commencer. Voici l'instant fatal ;
Et je vois dans cette coulisse....

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Qui ?

DAMON.

Mademoiselle Beauval.

ÉRASTE, *apercevant Mademoiselle Beauval.*

En écharpe une telle Actrice !
Ne joûroit-elle point ?

DAMON.

J'en augurerois mal !

ÉRASTE.

Il faut que sur ce point elle nous éclaircisse.

SCENE III.

Mademoiselle BEAUVAL, DAMON, ÉRASTE, LICIDAS.

Mademoiselle BEAUVAL, *à part.*

CREVE plutôt l'Auteur de la frayeur qu'il a !
Renvoyer ce beau monde-là ?
Vraiment nous aurions bonne grace !
Rendre un double ? encor moins !... Qu'il compte sur cela!

ÉRASTE.

De quelle bonne humeur aujourd'hui vous voilà !

Mademoiselle BEAUVAL.

Vous ririez trop, Messieurs, de voir ce qui se passe.
L'Auteur de cette Piece, orgueilleux, confiant,
(Comme ils sont tous) gardant pour lui seul son estime,
S'applaudissant toujours, et toujours décriant
Tout ce qui ne vient point de son esprit sublime,
Idolâtre éternel de ses productions,

Traitant tous les Auteurs près de lui d'Allobroges ;
Au Grondeur chaque jour ajoutoit des éloges.
Il le falloit entendre aux répétitions,
Prôner sa Comédie, élever ce chef-d'œuvre ;
Il nous alloit tous enrichir.
De ce matin, plus humble, et cherchant à gauchir,
Le Parterre lui semble aspic, serpent, couleuvre ;
Dans son premier courroux difficile à fléchir,
L'affronter est, dit-il, une terrible chose.
Combattu, mais trop tard, par ces réflexions,
Je viens de le laisser dans les convulsions.
On doit aux violons cette métamorphose,
Qui, du premier coup d'archet,
L'ont rendu sourd et muet.
D'abord, il regardoit allumer les chandelles,
Sans trop paroître se troubler ;
Mais la toile levée, on l'a vu chanceler,
Rougir, pâlir, céder à ses frayeurs mortelles :
La peur entiérement a troublé son esprit,
Il extravague et ne sait ce qu'il dit.
Quoi qu'on lui représente, il raisonne pantoufle ;
Sa Comédie en poche, il tremble et n'entend rien.
Nous ne la savons pas, cependant, assez bien
Pour la jouer sans qu'on nous soufle :
Nous sommes bien embarrassez.
Je n'ai vu de mes jours une chose pareille....
(*A Licidas, qui rit.*)
Ne riez point, autant vous en pend à l'oreille ;
Depuis assez long-tems vous nous en menacez.

LICIDAS.

LICIDAS.

Peut-on vous écouter sans un plaisir extrême?
Votre récit a tant d'appas
Que je veux aller voir moi-même l'embarras
D'un homme jusqu'ici trop rempli de lui-même.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

DAMON, ÉRASTE, Mademoiselle BEAUVAL.

DAMON.

JE confesse, pour moi, que j'en ris de bon cœur!

ÉRASTE.

Pour moi, sans connoître l'Auteur,
J'ai pitié de sa confiance,
Et j'estime beaucoup sa peur.
L'une de l'amour-propre est une douce erreur,
L'autre un effet de la prudence.
Cette peur le rendra plus sage à l'avenir.

SCENE V.

LE GASCON, Mademoiselle BEAUVAL, DAMON, ÉRASTE.

Mademoiselle BEAUVAL, *au Gascon.*

VOUS ne pouviez, Monsieur, plus à propos venir.
Qui peut mieux qu'un Gascon, en fait de hardiesse,
Mener les gens tambour battant?

LE GASCON.

(*A Damon.*) (*A Eraste.*)

Parlez... Ah ! té boilà ? Serbitur... Hé vien, qu'est-ce ?
S'agit-il donc ici d'un exploit important ?

Mademoiselle BEAUVAL.

D'encourager l'Auteur.

LE GASCON.

Qu'est-cé donc qu'il craint tant ?
Qué l'on n'accompagné sa Piécé
Dé quelqué concert éclatant ?

Mademoiselle BEAUVAL.

Vous voilà dans le fait, sans que je vous l'explique.

LE GASCON.

J'entends les gens à démi mot.
Eh ! donc dé s'en fâcher l'Auteur est-il si sot ?
« Cet homme assurément n'aimé pas la musique. »
Vagatellé ! cela doit-il bous ralentir ?
Nous sommés quelqués vonnés lames
Qui férons un orchestre à bous vien dibertir !

Mademoiselle BEAUVAL.

Quoi ?

LE GASCON.

Céla bous déplaît ?

Mademoiselle BEAUVAL.

Oui, beaucoup, sans mentir !

LE GASCON.

Ah ! jé n'ai su jamais rien réfuser aux Dames ;
Et si bous m'en priez, jé puis bous garantir....

DAMON, *l'interrompant.*

Tu connois les auteurs de ces nobles aubades ?

LE GASCON.

Si jé les connois ! Ils sont tous
Mes amis et mes camarades.
C'est uné gloiré parmi nous
D'inventer sur cé point quelqué modé noubélle ;
L'un fait vien lé hautvois, l'autré lé chaudronnier.

DAMON.

En cet art, Dieu merci ! tu n'es pas le dernier?

LE GASCON.

Ah ! c'est en quoi, sans banité, j'esselle ;
Jé fais faire un sifflet, tout nuf, sur cé modéle.
(Montrant un monstrueux sifflet.)

Mademoiselle BEAUVAL.

Celui-là suffisoit ; on n'en sauroit trouver
De meilleur pour jouer long-tems le premier rôle.

LE GASCON.

Jé crois pourtant l'user dans cet hiver,
Si la Troupé nous tient parole.

ÉRASTE.

Comment ?

LE GASCON.

Né nous promet-on pas
Dés noubeautés dé touté sorte ?
Comiqué, sériux, tout franchira lé pas !

ÉRASTE.

Mais si ces nouveautés étoient bonnes ?

LE GASCON.

N'importe !

ÉRASTE.

Quelle façon de décider !

De bonne foi, je m'étonne
Que l'on trouve plus personne
Qui veuille se hasarder.
Pour s'exposer sur la scene
Il faut être avéré fou;
C'est s'aller rompre le cou :
La chûte est toujours certaine.
Cependant, vous rebutés
Tel, à force de vous craindre,
Qui pourroit un jour atteindre,
Peut-être, aux grandes beautés.
Vous sifflez d'une maniere
A désespérer les gens.
Ou ressuscitez Moliere,
Ou soyez plus indulgens.

DAMON, *au Gascon.*

Contre cette raison tu ne peux te défendre !

Mademoiselle BEAUVAL, *au Gascon.*

Ferons nous pour vous vaincre un effort superflu?
Daignez tranquillement aujourd'hui nous entendre.

LE GASCON.

Joûrez-bous ?

Mademoiselle BEAUVAL.

Oui, Monsieur.

LE GASCON.

C'est un point résolu....
Cetté Piécé d'avord sur son nom m'a déplu.

Mademoiselle BEAUVAL.

Quoi! vous ne voulez pas vous rendre?

LE GASCON.

Écoutez ; sur cé nom jé suis botre balet :
A plus qué dés récits d'un modesté sifflet,
Et bous et botre Auteur bous débiez bous attendre ;
On en préparoit un chœur
Au seul titré dé Grondeur.
Il né promet rien d'agréable,
Rien qué dé tintamarre un ennuyeux tissu :
Jé lé conçois ainsi. Mardi ! jé suis un diavle,
Jé né démords jamais dé cé qué j'ai conçu ;
Dans tout notre Armagnac on connoît ma constance,
Sur lés bords dé Garonne, à Foix, à Tarascon,
Ma fermété passe touté croyance.
Cépendant jé mé rends à bous, par complaisance.

Mademoiselle BEAUVAL.

Je vous suis obligée.

LE GASCON.

Au moins, point dé Gascon :
En cé cas, sans quartier la guerré récommence,
Non par aucun chagrin. Pourquoi sé gendarmer,
Boyant qué nous faisons lé bif des Comédies ?
Qué Gascons, brais ou faux, ont lé don dé charmer.
Pardi ! l'on doit vien nous aimer,
Puisque l'on aimé tant nos maubaisés copies !
Mais la bariété fut toujours dé mon goût,
Et dépuis certain tems jé né bois autré chose
Qué Gascons là, Gascons ici, Gascons par-tout.
Eh ! bertublu ! cela mé.... pousse à vout !
Qué la Gascogne, au moins, pour un tems sé répose ;
J'en suis las.

Mademoiselle BEAUVAL.

On n'en fait aucune mention,
Je vous jure, Monsieur, dans la Piece nouvelle.

LE GASCON.

A cetté condition,
Ba, jé prends lé Grondeur sous ma protéssion.

Mademoiselle BEAUVAL.

Je vais dire à l'Auteur cette bonne nouvelle.

(Elle sort.)

SCENE V.

ÉRASTE, DAMON, LE GASCON.

DAMON, *au Gascon.*

J'ADMIRE ta présomption;
Crains que le protecteur ne soit sifflé lui-même.

LE GASCON.

Qué jé rirois dé ton erreur extrême!...
Mais tu mé fais compassion.
Palasandis! jé sais qu'à ma débotion
J'aurois, en un moment, plus dé trois cents flamverges:
J'ai du crédit dans lés auverges.

DAMON.

On le sait bien; tu dois par-tout ta pension.

LE GASCON.

Qué dis-tu?

DAMON.

Que je crains pour ta commission.

LE GASCON.

Né crains rien ; dé cé pas j'y bole.
Jé l'ai promis, puis-jé m'en dispenser ?
On peut fairé commencer.
Cépendant, sur ma parole,
J'en réponds.

ÉRASTE.

La caution
Me paroît un peu véreuse ;
Et sur un tel garant je tiens l'attention
Du Public chose douteuse.

DAMON.

Sans vouloir me préoccuper,
J'attends peu d'un Auteur dont la peur est extrême ;
Mais pour l'amour de lui, du Public, de nous-même,
Je souhaite de me tromper.

Fin du Prologue.

PERSONNAGES

DE LA COMÉDIE.

M. GRICHARD, Médecin.

TÉRIGNAN, fils de M. Grichard, amant de Clarice.

HORTENSE, fille de M. Grichard.

ARISTE, Avocat, et frere de M. Grichard.

MONDOR, amant d'Hortense.

CLARICE, amante de Térignan.

M. FADEL, parent de Clarice.

BRILLON, second fils de M. Grichard.

M. MAMURRA, précepteur de Brillon.

CATAU, suivante d'Hortense.

ROSINE, suivante de Clarice.

LOLIVE, valet de M. Grichard.

JASMIN, laquais de M. Grichard.

Un autre laquais.

Un Prévôt de Maître à danser.

M. RIGAUT, Notaire.

La Scene est à Paris, chez M. Grichard.

LE GRONDEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

Mais, ma sœur, pourquoi ce retardement?

HORTENSE.

Nous le saurons, quand mon pere reviendra de la ville.

TÉRIGNAN.

Il faudroit le savoir plus tôt.

HORTENSE.

Vous avez envoyé Lolive chez mon oncle, et moi Catau chez Clarice, pour s'en informer ; ils seront bientôt ici.

TÉRIGNAN.

Qu'ils tardent à venir ! et que je souffre dans l'incertitude où je suis !

HORTENSE.

Voici déja Catau.

SCENE II.

CATAU, TÉRIGNAN, HORTENSE.

TÉRIGNAN.

HÉ bien! qu'as tu appris chez Clarice?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son pere étoit sorti, et Clarice n'étoit pas encore levée; mais....

HORTENSE.

Quoi! mais?

CATAU.

Ne connoissez-vous pas à mon air que je vous apporte de bonnes nouvelles?

HORTENSE.

Et quelles?

CATAU.

Vous serez mariés, ce soir, l'un et l'autre. La maison de Monsieur de Saint-Alvar est toujours remplie de préparatifs qu'on y fait pour vos nôces.

HORTENSE, *à Térignan.*

Je vous le disois bien, mon frere.

TÉRIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sache la raison du retardement d'hier au soir, de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE, *à Catau.*

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon ! revenu. Eh ! ne l'entendrions-nous pas, s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier, de gronder, de tempêter, tant qu'il y est ? et les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre, ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins, seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse, nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? Ma foi ! il faudroit être bien fin. Avouez que c'est un terrible mortel que Monsieur votre pere ?

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets et les servantes qui entrent céans n'y demeurent, tout au plus, que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier, ni même dans la ville ; il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point entendu parler de Monsieur Grichard, le médecin. Le petit Brillon, votre frere, qu'il aime à la rage, a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci, parce qu'il ne le châtioit pas à sa fantaisie. Moi-même, je serois déja bien loin, si l'affection que j'ai pour vous.... Mais, voici Lolive.

SCENE III.

LOLIVE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Hé bien, que t'a dit mon oncle?

LOLIVE.

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votre pere, à qui il m'a donné, étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui, et que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible....

TÉRIGNAN, *l'interrompant.*

Eh! laisse tout cela, et me dis seulement s'il n'a point su pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé?

HORTENSE, *à Lolive.*

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien ave Mondor.

LOLIVE.

C'est à quoi je voulois venir.

CATAU.

Eh! viens-y donc.

LOLIVE, *à Tarignan et à Hortense.*

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice est entré, et il n'a pas eu le tems de me parler.

TÉRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit !

LOLIVE.

Oui, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus ?

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart ; ils m'ont fait signe de m'éloigner, ils ont parlé tout bas, et je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit !

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TÉRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monsieur de Saint-Alvar a été sorti ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Mademoiselle.

CATAU.

Eh ! comment diantre le sais-tu donc ?

LOLIVE.

Oh! donne-toi patience.... (*A Térignan et à Hortense.*) Vous ne connoissez pas encore tous mes talens! On se cache des valets, quand on a quelque secret à dire; et moi, depuis que je sers, je me suis fait une étude de deviner les gens.

CATAU.

Peste de l'imbécille!

LOLIVE, *à Térignan et à Hortense.*

Oui; et j'y ai si bien réussi que lorsque deux personnes, dont je sais les affaires, discourent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, et je gagerois, à leurs gestes, et à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Il est devenu fou!

TÉRIGNAN, *à Lolive.*

Mais, enfin, que soupçonnes-tu?

LOLIVE.

Que vos affaires ont changé de face.

HORTENSE.

A quoi l'as-tu reconnu?

LOLIVE.

Premiérement, à ce que Monsieur de Saint-Alvar n'a rien voulu dire devant moi à Monsieur Ariste.

TÉRIGNAN, *à Clarice.*

Ah! ma sœur, il n'y a que trop d'apparence!

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Sais-tu quelque chose de plus ?

LOLIVE.

Oh! qu'oui. A peine le pere de Clarice a ouvert la bouche que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci... (*Il fait les gestes d'un homme surpris et en colere.*)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela est pourtant plus clair que le jour ; (*Montrant Térignan.*) et Monsieur m'entend bien, assurément ?

TÉRIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE, *à Hortense.*

Et Mademoiselle aussi ?

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi, (*Il refait les mêmes gestes.*) vous jugez bien qu'il étoit surpris, étonné et en colere de ce que Monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez, voyez si, avec ces gestes là, il pouvoit lui dire autre chose que ceci : « Quoi ! vous » avez changé de sentiment ! que me dites-vous-là? est- » il possible ? »

TÉRIGNAN.

Que disoit à cela Monsieur de Saint-Alvar ?

LOLIVE.

Voici ce qu'il lui répliquoit. (*Il fait les gestes d'un homme qui fait des excuses.*)

CATAU.

Et que veulent dire ces actions-là ?

LOLIVE.

Pour celles-là qui sont équivoques....

CATAU, *l'interrompant.*

Point : je les trouve aussi claires que les autres.

LOLIVE.

Explique-les donc pour voir ?

CATAU.

Eh ! explique-les, toi-même, puisque tu as commencé.

LOLIVE.

Cela peut signifier qu'il lui faisoit des excuses d'avoir été obligé de changer de sentiment. Voyez.. « J'en suis bien fâché ! je n'ai pu faire autrement ; » Monsieur Grichard l'a voulu.... » Ou bien cela pourroit encore signifier que l'absence de Mondor a été cause qu'on a différé vos mariages.

CATAU.

Quoi ! tu trouves tout cela dans ces gestes ?

LOLIVE.

Je gagerois qu'il ne s'en faut pas une syllabe !

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

C'est un fou, vous dis-je ; cela ne peut être. Clarice est fille unique de Monsieur de Saint-Alvar, qui est un riche Gentilhomme, ami de votre pere ; Mondor est un homme de qualité, dont le bien et le mérite répon-

dent à la naissance. Vos mariages sont arrêtés, depuis hier; la parole est donnée, les contrats sont dressés; il n'y a qu'à signer. Il ne sait ce qu'il dit.

LOLIVE.

Je ne crois pourtant pas m'être trompé.

CATAU.

Cependant, tu n'as rien ouï.

LOLIVE.

Non, mais j'ai vu; et les actions des hommes sont moins trompeuses que leurs paroles.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Je tremble qu'il ne dise vrai!

CATAU.

Vous vous arrêtez à des visions; et moi, je viens de voir des préparatifs de noces.

LOLIVE.

Ce sont peut-être ces préparatifs qui ont rebuté Monsieur Grichard. Tu sais qu'il a une parfaite aversion pour tout ce qui s'appelle festin, bal, assemblée, divertissement, et enfin pour tout ce qui peut inspirer la joie.

HORTENSE.

Quoi qu'il en soit, va faire exactement ce que mon pere t'a commandé, quand il est sorti, afin qu'à son retour il ne trouve ici aucun sujet de se mettre en colere.

CATAU, *à Lolive.*

Adieu, truchement de malheur! Va faire des commentaires sur les grimaces de notre singe.

(*Lolive sort.*)

SCENE IV.

TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Hortense.*

Ce que Lolive vient de nous dire redouble mes alarmes.

CATAU.

Auriez-vous fait connoître à votre pere que vous êtes amoureux de Clarice ?

TÉRIGNAN.

Moi ? non, assurément ! Il me soupçonne, au contraire, d'aimer Nérine, la fille d'un médecin qui n'est pas trop de ses amis; et, pour le laisser dans son erreur, lorsqu'il me proposa hier la belle Clarice, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien !

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour Mondor, et croit même que je ne l'ai jamais vu, non plus que lui, à cause qu'il est presque toujours à l'armée.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Tant mieux ! Gardez-vous bien de lui faire connoître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours, comme le sien, ne veulent jamais ce qu'on veut, et veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe, et même rudement. Vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera, sans doute, votre pere.... Non, Dieu merci! c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE, TÉRIGNAN, HORTENSE, CATAU.

TÉRIGNAN, *à Ariste.*

HÉ bien, mon oncle, comment vont nos affaires?

ARISTE.

Fort mal!

TÉRIGNAN.

Ah! Ciel!

HORTENSE, *à Ariste.*

Quoi! mon oncle?

ARISTE.

Votre pere me suit; retirez-vous : laissez-moi lui parler; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TÉRIGNAN.

Seroit-il possible?

ARISTE.

Retirez-vous, vous dis-je, et m'attendez dans votre appartement; j'irai vous rendre compte de tout.... Eh! vîte; il vient.

CATAU, *à Térignan et à Hortense.*

Eh ! tôt, retirons-nous : voici l'orage, la tempête, la grêle, le tonnerre, et quelque chose de pis !.... Sauve qui peut !

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCENE VI.

M. GRICHARD, LOLIVE, ARISTE.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

BOURREAU ! me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur, je travaillois au jardin : au premier coup de marteau j'ai couru si vîte que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ! Que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez ; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

ARISTE.

Mon frere, voulez-vous bien....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! donnez vous patience ... (*A Lolive.*) Comment faire? coquin!

ARISTE.

Eh! mon frere, laissez-là ce valet, et souffrez que je vous parle de....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur mon frere, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE, *à part.*

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD, *à Lolive.*

Comment faire? infâme!

LOLIVE.

Oh! ça, Monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut-il, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore! tu raisonneras, ivrogne?

ARISTE.

Il me semble, après tout, mon frere, qu'il ne

raisonne pas mal; et l'on doit être bien-aise d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi, Monsieur mon frere, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien-aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE, *à part.*

Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te tairas-tu?

LOLIVE.

Monsieur, je me ferois hacher: il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée: choisissez; comment la voulez-vous?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois, coquin! Je la veux.... je la.... Mais voyez ce maraut-là. Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends, traître! je te montrerai bien comment je la veux.... (*A Ariste.*) Vous riez, je pense, Monsieur le Jurisconsulte?

ARISTE.

Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD, *montrant Lolive.*

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois... Sachez, Monsieur le rieur, que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Eh ! laissons cela, mon frere, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Non ; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir... (*A Lolive.*) As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela je veux perdre mes gages !

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! Monsieur, demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oui, Monsieur ; Guillaume y étoit présent.

M. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur, et j'ai rapporté les vuides.

M. GRICHARD.

Et mes lettres les as-tu portées à la poste ? Heim?...

LOLIVE.

Peste! Monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer!

M. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce matin! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces?

M. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Elles sont logées, Monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. GRICHARD, *à part.*

Oh! il faut que je chasse ce coquin-là!.... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui ci. Il me feroit mourir de chagrin.... (*A Lolive.*) Hors d'ici.

LOLIVE,

LOLIVE, *à Ariste.*

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE, *avec douceur.*

Retire-toi.

(*Lolive sort.*)

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité, mon frere, vous êtes d'une étrange humeur ! A ce que je vois, vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder ?

M. GRICHARD.

Ah ! vous voilà d'humeur à jaser ?

ARISTE.

Quoi ! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez, et au-delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder; ou, pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher ?

M. GRICHARD.

Courage, Monsieur l'Avocat, contrôlez bien mes actions !

ARISTE.

Eh ! mon frere, je n'étois pas venu ici pour cela ;

mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde d'être content, vous êtes toujours en colere.

M. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh! je le vois bien. Tout vous rit; vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nés, vous êtes veuf, vos affaires ne sauroient mieux aller : cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joie dans toute sa maison; vous vous tourmentez, sans cesse, et vous tourmentez, par conséquent, tous ceux qui sont obligés de vivre avec vous.

M. GRICHARD.

Ah! ceci n'est pas mauvais! Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

M. GRICHARD.

A-t-on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non, sans doute.

M. GRICHARD.

Je ne suis, je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous; et....

ARISTE, *l'interrompant.*

Il est vrai, vous n'avez aucun de ces vices qu'on a joués jusqu'à présent sur le Théatre, et qui frappent les yeux de tout le monde; mais vous en avez un

qui empoisonne toute la douceur de la vie, et qui, peut-être, est plus incommode dans la société que tous les autres, car enfin on peut, au moins, vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare et un menteur; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere, et qui se font un triste plaisir de gronder et de criailler sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliser? Je commence à m'échauffer beaucoup!

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit! on dit! De quoi se mêle-t-on? Je voudrois bien savoir qui sont ces gens-là?

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire, moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt, qui, dans le fond, ne se soucient non plus de nous que de Jean de Vert!

ARISTE.

Oh! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais, pour votre bien, on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

Vous étiez hier dans le dessein de marier avantageusement vos enfans ?

M. GRICHARD.

Cela se pourroit.

ARISTE.

Ils consentoient l'un et l'autre à votre volonté ?

M. GRICHARD.

J'aurois bien voulu voir le contraire ?

ARISTE.

Tout le monde louoit votre choix ?

M. GRICHARD.

C'est de quoi je ne me souciois gueres !

ARISTE.

Aujourd'hui, sans que l'on sache pourquoi, vous avez tout d'un coup changé de dessein.

M. GRICHARD.

Pourquoi non ?

ARISTE.

Après avoir promis votre fille à Mondor, vous voulez la donner aujourd'hui à Monsieur Fadel, qui n'a pour tout mérite que d'être beau-frere de Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Que vous importe ?

ARISTE.

Et vous voulez épouser cette même Clarice, que vous avez promise à votre fils ?

M. GRICHARD.

Bon ! promise.... Qu'il compte là-dessus !

ARISTE.

En conscience, mon frere, croyez-vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite !.... Et croyez-vous en conscience, Monsieur mon frere, que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! cependant !.... cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît; et je suis le maître de moi et de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître, mon frere, il y a bien des choses que la bienséance ne permet pas de faire; car si....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh ! si, car, mais.... Je n'ai que faire de vos conseils. Je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous vouliez pourtant y faire un peu de réflexion....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Encore !.... Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarisse ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Térignan ?

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos, non plus, que je donne Hortense à Monsieur Fadel ?

ARISTE.

C'est un imbécile. J'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse ! en effet, comme vous dites.... Ainsi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein ?

ARISTE.

Très-assurément !

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé, pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien !.... C'est donc là votre avis ?

ARISTE.

Oui, mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux ! j'aurai le plaisir de rompre deux mariages, et d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, tout-à-l'heure, chez M. Rigaut, mon notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi ! vous allez....

M. GRICHARD, *voulant sortir, sans l'écouter.*

Serviteur.

SCENE VIII.

BRILLON, CATAU, M. GRICHARD, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême sans faute; tenez, voyez. (*Il lui donne un papier.*)

M. GRICHARD, *prenant le papier et le lui jettant au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez-le à cette heure ; je vous en prie !

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

M. GRICHARD, *à part.*

Eh ! voilà le plus pressant petit drôle qui soit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plus tôt fait de le contenter.

BRILLON, *à M. Grichard.*

Je vais vous le lire en françois, et puis je vous lirai le latin.... (*Lisant.*) « Les hommes.... » Au moins ce n'est pas du latin obscur, comme le thême d'hier ; vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

M. GRICHARD, *à part.*

Le pendart !

BRILLON, *lisant.*

« Les hommes, qui ne rient jamais, et qui grondent toujours, sont semblables à ces bêtes féroces qui.... »

M. GRICHARD, *lui donnant un soufflet.*

Tiens ! va dire à ton sot de précepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

CATAU, *à part.*

Le pauvre enfant !

ARISTE, *à part.*

Belle éducation !

BRILLON, *pleurant, à M. Grichard.*

Oui ! oui ! vous me frappez, quand je fais bien, et, moi, je ne veux plus étudier !

M. GRICHARD.

Si je te prends !....

BRILLON.

Peste soit des livres et du latin !

M. GRICHARD.

Attends, petit enragé ! attends !

BRILLON.

Oui ! oui ! attends.... Qu'on m'y ratrape !.... Tenez, voilà pour votre soufflet. (*Il déchire son thême.*)

M. GRICHARD.

Le fouet, maraut ! le fouet !

BRILLON.

Oui-dà ! le fouet.... J'en vais faire autant, tout-à-l'heure, de ma grammaire et de mon Despautere !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD.

Tu le paieras !.... (*A part,*) Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui !

CATAU, *à part.*

Voilà déja un petit Grichard tout craché !

M. GRICHARD.

Que marmotes-tu là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien fâché !

M. GRICHARD.

Sont-ce-là tes affaires, impertinente ?

ARISTE, *à Catau.*

Mon frere a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira.... Oh ! ça, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Ri--aut, mon notaire ? Serviteur.... Mais que me veut en-core cet animal !

SCENE X.

MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

MAMURRA, *à M. Grichard.*

MONSIEUR....

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur? Vous prenez très-mal votre tems, M. Mamurra; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit!

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé?

MAMURRA.

Oui, Monsieur, *effugit!*

M. GRICHARD, *à part.*

Ces animaux-là ne sauroient s'empêcher de cracher du latin.... Parle françois, ou tais-toi, pédant fieffé!

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore! Eh! de par tous les diables! parle françois, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collège!

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hé bien, bourreau ! dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ! ça, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle françois, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple, fort mal à propos. Il a lacéré, incendié tous ses livres, et s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo ;* mais il n'est rien de plus dangéreux que de châtier quelqu'un sans sujet : on révolte l'esprit, au lieu de le redresser ; et la sévérité paternelle et magistrale, dit Arriaga....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Toujours Arriaga, tête incurable ! Sors d'ici, tout-à-l'heure, et ton maudit Arriaga ; et n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramenes Brillon !

MAMURRA.

Monsieur ...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Hors d'ici, te dis-je ! et va le chercher tout-à-l'heure !

(*Mamurra sort.*)

SCENE IX.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous ne voulez donc rien écouter?

M. GRICHARD.

Serviteur!.... (*Appelant.*) Hé! Lolive! qu'on selle ma mule.... Je reviens, dans un moment, pour aller voir un malade qui m'attend.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme!

CATAU.

A qui le dites-vous?

ARISTE.

Si tu savois quel dessein bizarre il a formé!

CATAU.

J'en sais plus que vous. Rosine, la fille de chambre de Clarice, vient de m'informer de tout. Devineriez-

vous pourquoi, depuis hier, votre frere s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

ARISTE.

Peut être la beauté ?...

CATAU, *l'interrompant.*

Tarare ! la beauté ! c'est bien la beauté, vraiement, qui prend un homme comme lui !

ARISTE.

Qu'est-ce donc ?

CATAU.

Vous savez, Monsieur, que nous avions tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévere et rude aux domestiques, en présence de M. Grichard, afin de gagner ses bonnes graces, et de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle ?

ARISTE.

Je le sais.

CATAU.

Eh ! bien, hier au soir votre frere étoit dans la chambre de M. de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la sienne, qui y répond : Rosine vint y faire quelque bagatelle ; Clarice prit de-là occasion de gronder. M. Grichard, entendant quereller cette fille, quitta brusquement M. de Saint-Alvar, et alla se mettre de la partie. La pauvre créature fut relancée comme il faut ! Sa maîtresse fit semblant de la chasser ; et, depuis ce moment, notre grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable, et qui va jusqu'à la vouloir épouser.

ARISTE.

Est-il possible ?

CATAU.

D'abord, il le proposa à Monsieur de Saint-Alvar. Comme il est facile, il y consentit ; à condition que M. Grichard donneroit Hortense à M. Fadel, son beau-frere, qui est un homme qui lui est à charge.

ARISTE.

Clarice le sait-elle ?

CATAU.

Elle en est au désespoir. Je viens de lui parler : elle a déja fait des plaintes à son pere qui commence à se repentir.

ARISTE.

A quelque prix que ce soit, il faut rompre ce dessein.

CATAU.

Nous avons déja concerté avec Clarice et Rosine ce qu'il y a à fairè pour cela ; et la fuite de Brillon me fait songer à un stratagême dont il faut que je me serve.

ARISTE.

Que prétends-tu faire ?

CATAU.

Je vous le dirai plus à loisir.

ARISTE.

Allons donc avertir Térignan et Hortense, et prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

CATAU.

Allons : notre grondeur sera bien fin, s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, *seul.*

LA maudite bête qu'une mule quinteuse ! Le vilain homme qu'un médecin hargneux ! Qu'un pauvre garçon est à plaindre d'avoir à servir ces deux animaux-là ! et que le Ciel les a bien faits l'un pour l'autre !... Ouf ! me voilà tout hors d'haleine ; mais, Dieu merci ! c'est pour la derniere fois.

SCENE II.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

AH ! te voilà ; je te cherchois. D'où viens-tu ?

LOLIVE.

Je viens de planter notre chagrin de médecin sur sa chagrine de mule : ils ont enfin détalé d'ici, après avoir fait l'un et l'autre le diable à quatre ! Pour récompense ils m'ont donné mon congé.

CATAU.

Ton congé !

LOLIVE.

Oui ; le médecin portoit la parole. Ce n'est pas un grand malheur !

CATAU.

J'en suis persuadée ; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, et tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là-dessus.... Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue ; et quand tu verras venir de loin notre grondeur, viens vîte m'avertir.... Voici ma maîtresse.

(Lolive sort.)

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MON oncle et mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien, Vous, si votre pere vous propose de

vous marier avec Monsieur Fadel, faites semblant d'être soumise à sa volonté, et ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE.

Mais si une fois j'ai dit oui?

CATAU.

Eh! bien, vous direz non.

HORTENSE.

Ne te fâche point, ma pauvre Catau!

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends ne réussit point?

CATAU.

Oh! faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompte! Je crains de me voir mariée au plus imbécille et au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes, comme vous, qui ont pour époux de petits magots d'hommes; mais aussi, en revanche, je connois de beaux et grands jeunes hommes qui ont pour épouses de petites guenuches de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde; et l'avarice fait tous les jours de ces assortimens bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une foible consolation!

CATAU.

Oh ! çà, puisque vous voulez tant raisonner, que prétendriez-vous faire, si, malgré ce que j'entreprends, votre pere s'opiniâtroit à vous donner à Monsieur Fadel ?

HORTENSE.

Je ne sais.... mourir.

CATAU.

Mourir !

HORTENSE.

Oui, te dis-je, mourir.

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir ?

HORTENSE.

Oui, Catau, obéir. Une fille, qui a de la vertu n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas, moi, tout-à-fait de cet avis-là. Il est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser contre la volonté de ses parens un homme qui lui plaît ; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à leur volonté, quand ils veulent lui donner pour époux un homme qui ne lui plaît point.

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres ; et si j'ai une fois consenti, te dis-je....

CATAU, *l'interrompant.*

Bon! consenti. Allez, Mademoiselle, en fait de mariage, une fille a son dit et son dédit... Mais nous n'en viendrons pas là. Laissez seulement agir Clarice, et faites ce que je vous dis.

SCENE IV.

LOLIVE, HORTENSE, CATAU.

LOLIVE.

GARRE! garre! Monsieur Grichard. Garre! garre!

CATAU.

Est-il entré?

LOLIVE.

Non; Guillaume ramene sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident?

LOLIVE.

Il passoit, avec sa mule, devant la porte d'un de nos voisins. Un barbet, à qui sa figure a déplu, s'est mis, tout d'un coup, à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, et Monsieur Grichard un demi tour à gauche, sur le pavé.

HORTENSE.

S'est-il blessé ?

LOLIVE.

Non. Il gronde à cette heure le barbet : vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'appréhende sa mauvaise humeur.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCENE V.

CATAU, LOLIVE.

CATAU.

IL a été bientôt de retour !

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite, à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé querir un autre médecin ?

LOLIVE.

Non ; mais le malade s'est impatienté, et voyant que Monsieur Grichard tardoit trop à venir, il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours.... Mais, je l'entends... Retire-toi, qu'il ne te voie point. Va dire à Clarice de venir promptement; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté.... Écoute. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

LOLIVE.

C'est assez.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD.

OH! parbleu! canaille! je vous apprendrai à tenir à l'attache votre chien de chien!

CATAU.

Mais aussi voyez ce maraut de voisin! on le lui a dit mille fois.... Ce coquin! cet insolent!... Mort de ma vie!.... Monsieur, laissez-moi faire, je lui laverai la tête!

M. GRICHARD, *à part.*

Cette fille a quelque chose de bon.... (*A Catau.*) Brillon n'est-il point revenu?

CATAU.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin !... Et son animal de précepteur?

CATAU.

Il l'est allé chercher, et ne reviendra pas sans vous le ramener.

M. GRICHARD.

Il fera bien !

SCENE VII.

UN LAQUAIS, M. GRICHARD, CATAU.

LE LAQUAIS, *à M. Grichard.*

MONSIEUR Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre.

(Le laquais sort.)

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

IL faut que je fasse un peu causer ce jeune homme, pour voir s'il est aussi nigaud qu'on dit.

SCENE IX.

SCENE IX.

M. FADEL, M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à M. Fadel.*

APPROCHEZ, mon gendre prétendu.... (*M. Fadel approche lentement et avec timidité.*) Eh ! approchez, vous dis-je.

CATAU, *à M. Fadel.*

Eh ! mettez-vous encore plus près ; vous devez savoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh ! çà, on me veut faire croire que je marie ma fille à un sot ?

M. FADEL.

Ouais !

M. GRICHARD.

Je n'en crois rien, puisque je vous la donne ?

M. FADEL.

Ah !

M. GRICHARD.

Et avec une grosse dot !

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD.

Je l'avois promise à un certain Mondor, qui est absent.

M. FADEL.

Voyez !

M. GRICHARD.

Mais je vous préfere à lui.

M. FADEL.

Oui ?

M. GRICHARD.

Il sera attrapé, quand il viendra !

M. FADEL.

Ah ! ah !

M. GRICHARD.

Pour moi, j'épouse votre parente Clarice.

M. FADEL.

Oui-dà !

M. GRICHARD.

Ouais ! oh ! oh ! ah ! ah ! oui ? voyez ! oui-dà ! N'avez-vous que cela à me dire ?

CATAU.

Il vous répond fort juste !

M. FADEL.

Oh ! oh !

M. GRICHARD, *à Catau.*

Oui ; mais son style est bien laconique !

M. FADEL.

La, la.

CATAU, *à M. Grichard.*

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sais, Monsieur, plus de quatre, qui, sans: oh! oh! oui? et ah! ah! n'auroient souvent rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortense : peut-être parlera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh! oh!

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU, *à M. Fadel.*

Allez voir votre maîtresse, Monsieur oh! oh!....

(M. Grichard et M. Fadel entrent chez Hortense.)

SCENE X.

CATAU, *seule.*

A QUEL imbécile veut-on donner une fille comme elle? Je l'empêcherai bien.

SCENE XI.

TÉRIGNAN, ARISTE, LOLIVE, *dans le fond*; CATAU.

ARISTE, *à Catau.*

Ou est mon frere?

CATAU.

Il vient d'entrer dans la chambre d'Hortense avec Monsieur Fadel. Ils n'auront pas longue conversation ensemble.

LOLIVE, *dans le fond.*

Puis-je entrer?

CATAU.

Oui; mais dépêche-toi.

LOLIVE, *approchant.*

Clarice sera ici dans un moment.

CATAU.

Tant mieux.

LOLIVE, *à Catau, en regardant si M. Grichard ne vient point.*

J'ai trouvé Brillon.

CATAU.

Hé bien?

LOLIVE, *montrant Ariste.*

Je l'ai mené chez Monsieur.

CATAU.

Tu as bien fait.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monsieur Grichard connoisse trop ton visage ?

LOLIVE.

Lui ? depuis deux jours que je le sers, il ne m'a jamais regardé en face : il ne connoît personne.

CATAU.

Va vîte, qu'il ne te rencontre ici.

(*Lolive sort.*)

SCÈNE XII.

HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau.*

AH ! je respire ! Monsieur Fadel est sorti, et mon pere est entré dans son cabinet, fort triste de la fuite de Brillon.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes !

TÉRIGNAN.

Comment ?

CATAU.

Vous le saurez quand il sera tems.

SCENE XIII.

M. GRICHARD, *dans le fond;* HORTENSE, TÉRIGNAN, ARISTE, CATAU.

HORTENSE, *à Catau, apercevant M. Grichard.*

AH ! voilà mon pere : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire ?

CATAU.

Lui ? eh ! ne savez-vous pas que lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé,

il ne voit, ni n'entend personne ? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyions ici !

ARISTE, *à Térignan.*

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le, mon neveu. (*Chacun, à mesure qu'il parle, s'éloigne de M. Grichard, qui est toujours au fond du Théatre.*)

TÉRIGNAN.

Je n'oserois !

ARISTE, *à Hortense.*

Vous, Hortense ?

HORTENSE.

Je tremble !

ARISTE, *à Catau.*

Toi donc, Catau ?

CATAU.

La peste !

ARISTE.

Mais, d'où lui peut venir cette sombre mélancolie ?

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne !

M. GRICHARD, *à part, se promenant, en colere.*

C'est une chose étrange ! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colere ! Je suis bon pere, mes enfans me désesperent ; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner ; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi ; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enrager !

ARISTE, *à part.*

Il faut que je l'aborde.... (*A M. Grichard.*) Mon frere, je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'où vient que vous êtes triste ?

M. GRICHARD.

Je ne sais.

HORTENSE.

Mais, qu'avez-vous, mon pere ?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal, Monsieur ?

M. GRICHARD.

Non.

TÉRIGNAN.

Ne peut-on savoir....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous, Monsieur....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira, Monsieur. Je viens de voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice !... Qu'on se retire, et vîte.... (*A Hortense.*) Allons, vous aussi. Vous m'échauffez la bile avec vos airs posés !

(*Térignan, Hortense et Catau sortent.*)

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE.

M. GRICHARD.

Pour vous, si vous prétendez me venir donner les sots conseils de tantôt, vous ferez mieux d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non, mon frere ; puisque vous voulez absolument vous marier, et que Clarice vous plaît, à la bonne heure !

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle !

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire, moi seul, à tenir en crainte une famille, et à pourvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute!

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai, moi, ceux du logis dans le devoir, elle ira à la ville gronder le marchand, le boucher, le cordonnier, l'épicier; et malheur à qui nous fera quelque frasque!.... Mais, la voici : vous allez voir.

SCENE XV.

CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie que je ne puis vous l'exprimer!

M. GRICHARD.

Comment donc! d'où vous vient cette joie si déréglée?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé.

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRIGHARD.

Mais encore ?

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nôces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour....

CLARICE, *l'interrompant.*

Comment, Monsieur, quels apprêts ? les habits, le festin, les violons, les hauts-bois, les mascarades, les concerts et le bal, sur-tout, que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE, *lui montrant sa robe.*

Vous voyez cet habit ? c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi ?

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits, qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi ?

CLARICE.

Oui, Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains !

M. GRICHARD, *à part.*

Elle est folle!

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre, et prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un médecin?

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble, il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier médecin qui porterez un habit de cavalier?

M. GRICHARD, *à part.*

Elle extravague!

CLARICE.

Pour le festin, nous avons deux tables de trente couverts. Je viens d'ordonner moi-même en quel endroit de la salle je veux qu'on place les violons et les hautbois.

M. GRICHARD.

Mais songez-vous....

CLARICE, *l'interrompant.*

J'ai préparé une mascarade charmante!

M. GRICHARD.

A la fin....

CLARICE, *l'interrompant.*

Quand nous aurons dansé une bonne heure, nous sortirons tous deux du bal, sans rien dire, et nous nous déguiserons, moi en Vénus, et vous en Adonis.

M. GRICHARD,

M. GRICHARD, *à part.*

Je perds patience !

CLARICE.

Que nous allons danser ! C'est ma folie que la danse.... Au moins, j'ai déja retenu quatre laquais qui jouent parfaitement bien du violon !

M. GRICHARD.

Quatre laquais !

CLARICE.

Oui, Monsieur, deux pour vous, et deux pour moi. Quand nous serons mariés, je veux que vous ayiez le bal chez nous tous les jours de la vie, et que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCENE XVI.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD, ARISTE.

ROSINE, *à Clarice.*

MADAME, tous vos habits de masque sont au logis ; venez les voir, au plus vîte : ils sont les plus jolis du monde !

M. GRICHARD, *à Clarice.*

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassâtes hier ?

CLARICE.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise ?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer : elle est de la meilleure humeur du monde ; elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Eh ! Madame, qu'on est mal servi des personnes de ce caractere !

CLARICE.

Je le crois ; mais j'aime mieux être plus mal servie, et avoir des domestiques toujours gais. Je tiens que les gens qui sont auprès de nous nous communiquent, malgré que nous en ayions, leur joie ou leur tristesse ; et je n'aime point le chagrin.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah ! quelqu'un l'a ensorcelée depuis hier !

ROSINE, *à Clarice.*

Venez donc, Madame ; on vous attend avec impatience.

CLARICE, *à M. Grichard.*

Adieu, Monsieur.... Je meurs d'envie de voir vos habits et les miens, et j'ai laissé au logis M. Canary qui m'attend.

(*Elle sort.*)

SCENE XVII.

M. GRICHARD, ARISTE, ROSINE.

M. GRICHARD, *à Rosine.*

Qui est-ce ce M. Canary ?

ROSINE.

Son maître à chanter. Ma foi ! Monsieur, vous allez avoir la perle des femmes ! La plupart aiment à gronder les domestiques, et à chagriner leurs maris : pour celle-là, oh ! je vous réponds qu'il fera bon avec elle ; que tout aille de travers dans un ménage, elle ne s'émeut de rien : c'est la meilleure des femmes ! Tenez, Monsieur, depuis cinq ans que je la sers, je ne l'ai vue qu'hier en colere.

M. GRICHARD.

Mais, dis-moi, son pere ne seroit il pas cause ?....

ROSINE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous demande pardon : il faut que j'essaie aussi mon habit de masque.

(*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE.

(*Ils sont quelque tems à se regarder, sans se parler.*)

ARISTE.

Mon frere, hé bien ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je tombe des nues !

ARISTE.

Voilà cette femme que vous me vantiez tant ?

M. GRICHARD, *à part.*

Il y a ici quelque mystere.

ARISTE, *à part.*

Se douteroit-il qu'on le joue ?

M. GRICHARD, *à part.*

Je soupçonne d'où vient ceci.

ARISTE.

Vous croyez peut-être que la joie qu'elle a de se marier....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, Monsieur mon frere, que vous avez le don de raisonner toujours de travers ?

ARISTE.

Moi ?

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est M. de Saint-Alvar qui fait

faire à Clarice toutes ces folies. Ces Gentilshommeaux de Province aiment les fêtes ; et il me souvient d'avoir oui-dire à ce vieux roquentin qu'il vouloit danser aux nôces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ! vous croyez....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Et je vais, de ce pas, laver la tête, comme il faut, à ce vieux fou !

(*Il sort.*)

SCENE XIX.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

OU va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'est allé mettre dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne venoit point d'elle.

CATAU.

Laissez-le aller. M. de Saint-Alvar nous tient la main.

ARISTE.

Nous aurons de la peine à le faire renoncer à Clarice ?

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc! il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre grondeur sera bientôt de retour; il ne trouvera personne où il est allé : il n'a que la rue à traverser. Cachez-vous dans le coin de cette chambre : écoutez ce qui se passera ici; et, quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin, venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense et Térignan, et votre frere a chassé aujourd'hui tous ses domestiques.... Mais le voici déjà; allez vîte vous cacher.

(*Ariste se cache.*)

SCENE XX.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

Hé bien, Monsieur, vous venez de chez M. de Saint-Alvar?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il y aura grand bal ce soir.

M. GRICHARD.

Je sais qu'on a promis douze pistoles aux violons; porte-leur-en vingt-quatre, et qu'ils n'aillent point ce soir....

CATAU, *l'interrompant.*

Eh ! Monsieur, cela sera inutile : si Clarice a envie de les avoir, elle leur en donnera cinquante, et cent, s'il les faut. Je connois les femmes du monde : elles n'épargnent rien pour se satisfaire ; et la facilité avec laquelle la plupart jettent l'argent fait soupçonner, malgré qu'on en ait, qu'il ne leur coûte pas beaucoup !

M. GRICHARD.

Mais je sais, coquine ! que ce n'est point Clarice....

SCENE XXI.

JASMIN, M. GRICHARD, CATAU.

JASMIN, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, un Monsieur vous demande.

CATAU, *à part.*

Bon ! voici mon homme.

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Qui est-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle M Ri.... Ri.... Attendez, Monsieur, je vais encore le lui demander.

M. GRICHARD, *le prenant par les oreilles.*

Viens-çà, fripon !

JASMIN, *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi !

CATAU, *à M. Grichard.*

Eh ! Monsieur, vous lui avez arraché les cheveux ; vous êtes cause qu'il a pris la perruque : vous lui arracherez les oreilles ; et on n'en a pas pour de l'argent !

M. GRICHARD, *à Jasmin.*

Je te l'apprendrai.... C'est, sans doute, M. Rigaut, mon notaire ; je sais ce que c'est : fais-le entrer.

(*Jasmin sort.*)

SCENE XXII.

M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

NE pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peste soit des importuns !

SCENE XXIII.

LOLIVE, *en maître à danser,* LE PRÉVOT *de danse,* M. GRICHARD, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

OUAIS! ce n'est point là mon homme.... (*A Lolive, qui lui fait plusieurs révérences.*) Qui êtes vous, avec vos révérences?

LOLIVE.

Monsieur, on m'appelle Rigodon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau.*

N'ai-je point vu ce visage quelque part?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Hé bien, M. Rigodon, que voulez-vous?

LOLIVE, *lui donnant une lettre, pliée en poulet.*

Vous donner cette lettre, de la part de Mademoiselle Clarice.

M. GRICHARD, *prènant la lettre.*

Donnez... Je voudrois bien savoir qui a appris à Clarice à plier ainsi une lettre? Voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet!.... Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *à part.*

Jamais peut-être amant ne s'est plaint de pareille chose!

M. GRICHARD, *lisant.*

« Tout le monde dit que je me marie avec le plus » bourru de tous les hommes : je veux désabuser les » gens ; et, pour cet effet, il faut que ce soir vous et » moi nous commencions le bal. » (*Interrompant sa lecture.*) Elle est folle !

LOLIVE.

Continuez, Monsieur, je vous prie.

M. GRICHARD, *lisant.*

« Vous m'avez dit que vous ne saviez pas danser ; » mais je vous envoie le premier homme du monde.... »

LOLIVE, *à M. Grichard qui le regarde depuis les pieds jusqu'à la tête.*

Ah ! Monsieur !

M. GRICHARD, *lisant.*

« Qui vous en montrera, en moins d'une heure, au- » tant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire.. . » (*Interrompant encore sa lecture.*) Que j'apprenne à danser !

LOLIVE.

Achevez, s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *achevant de lire.*

« Et, si vous m'aimez, vous apprendrez de lui la » bourrée. » CLARICE (*A part, après avoir lu.*) La bourrée !.... moi, la bourrée !.... (*A Lolive, avec colere.*) Monsieur le premier homme du monde, savez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons, Monsieur : dans un quart-d'heure vous la danserez à miracle !

M. GRICHARD, *redoublant sa colere.*

M. Rigodon ! je vous ferai jeter par les fenêtres, si j'appelle mes domestiques !

CATAU, *bas, à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE, *à M. Grichard, en faisant signe au Prévôt de jouer du violon.*

Allons, gai ! Ce petit prélude vous mettra en humeur.... Faut-il vous tenir par la main, ou si vous avez quelques principes ?

M. GRICHARD, *portant sa colere à l'extrémité, et montrant le violon.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon, je vous arracherai les yeux !

LOLIVE.

Parbleu ! Monsieur, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous danserez, tout-à-l'heure !

M. GRICHARD.

Je danserai, traître ?

LOLIVE.

Oui, morbleu ! vous danserez ! J'ai ordre de Clarice de vous faire danser : elle m'a payé pour cela ; et, ventrebleu ! vous danserez !.... (*Au Prévôt.*) Empêche, toi, qu'il ne sorte. (*Il tire son épée, qu'il met sous son bras.*)

M. GRICHARD, *à part.*

Ah ! je suis mort.... Quel enragé d'homme m'a envoyé cette folle !

CATAU, *plaçant M. Grichard à un coin du Théatre.*

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Tenez-vous-

là, Monsieur.... Laissez-moi lui parler.... (*A Lolive.*) Monsieur, faites-nous la grace d'aller dire à M. de Saint-Alvar....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici.... (*Montrant M. Grichard.*) Je veux qu'il danse!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! le bourreau! le bourreau!

CATAU, *à Lolive.*

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave!

LOLIVE.

Je veux qu'il danse!

CATAU.

Un fameux médecin!

LOLIVE.

Je veux qu'il danse!

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, et en avoir besoin!

M. GRICHARD, *tirant Catau à lui.*

Oui: dis-lui que, quand il voudra, sans qu'il lui en coûte rien, je le ferai saigner et purger, tout son saoul!

(*Catau va auprès de Lolive.*)

LOLIVE.

Je n'en ai que faire.... Je veux qu'il danse, ou, morbleu!....

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau!

CATAU, *à M. Grichard, revenant auprès de lui.*

Monsieur, il n'y a rien à faire: cet enragé n'entend

point

point raison. Il arrivera ici quelque malheur ; nous sommes seuls au logis !

M. GRICHARD.

Il est vrai !

CATAU, *lui montrant Lolive.*

Regardez un peu ce drôle-là ; il a méchante physionomie !

M. GRICHARD, *le regardant de côté, en tremblant.*

Oui ; il a les yeux hagards !

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au secours ! voisins, au secours !

CATAU.

Bon ! au secours ! Eh ! ne savez-vous pas que tous vos voisins vous verroient voler et égorger avec plaisir ? Croyez-moi, Monsieur, deux pas de bourrée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sait, je passerai pour fou !

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies ; et j'ai oui-dire à M. Mamurra que lorsqu'Hercule étoit amoureux, il fila pour la Reine Omphale.

M. GRICHARD.

Oui, Hercule fila ; mais Hercule ne dansa pas la bourrée, et de toutes les danses, c'est celle que je hais le plus.

CATAU.

Eh ! bien, il faut le dire; Monsieur vous en montrera une autre.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui-dà ! Monsieur. Voulez-vous les menuets ?

M. GRICHARD.

Les menuets ?.... Non.

LOLIVE.

La gavotte ?

M. GRICHARD.

La gavotte ?.... Non.

LOLIVE.

Le passepied ?

M. GRICHARD.

Le passepied ?.... Non.

LOLIVE.

Eh ! quoi donc ? tracanas, tricottez, rigodons ? En voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non : je ne vois rien là qui m'accommode.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave et sérieuse ?

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est.... mais bien sérieuse !

LOLIVE.

Eh ! bien, la courante, la bocane, la sarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh ! que diantre voulez-vous donc ? Demandez vous-même ; mais hâtez-vous, ou, par la mort !....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la.... la....

LOLIVE.

Quoi ! de la.... la ?....

M. GRICHARD.

Je ne sais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur ! vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut ; ou, tout-à-l'heure, ventrebleu !....

SCENE XXIV.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

M. GRICHARD.

OUF !

ARISTE.

Qu'est ceci ?

M. GRICHARD.

C'est que....

ARISTE, *l'interrompant.*

Que vois-je ?

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Mon frere apprendre à danser !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut....

ARISTE, *l'interrompant.*

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit....

ARISTE, *l'interrompant.*

On se moqueroit de vous !

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre !

ARISTE.

Je ne le souffrirai point !

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables, écoutez-moi donc, jaseur éternel, piailleur infatigable ! Je vous dis que c'est ce coquin qui me veut faire danser, par force !

ARISTE.

Par force ?

M. GRICHARD, *avec chagrin.*

Eh ! oui, par force !

CATAU, *à Ariste.*

Oui, Monsieur ; la bourrée !

ARISTE, *à Lolive.*

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir céans ?

LOLIVE.

Monsieur.... Monsieur.... j'y viens de bonne part, et je m'en vais dire à Mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

(*Il sort avec le Prévôt.*)

SCENE XXV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

M. GRICHARD, *à part.*

OH ! je n'y puis plus tenir ! Il faut que j'aille chercher ce vieux fou de M. de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son pere et à tous ceux que je trouverai chez lui.

(*Il sort.*)

SCENE XXVI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti !.... Que dites-vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon !.... Oh ! pour le coup, je crois mon frere désabusé de Clarice !

CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein; et c'est à quoi nous devons aller travailler, sans perdre un instant.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici ? Pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage ? Si M. Grichard revenoit....

LOLIVE, *l'interrompant.*

Il lui reste encore Clarice et Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre et te reconnoître.

LOLIVE.

Bon ! reconnoître : tu ne saurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, et porter un habit doré ; j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire ?

LOLIVE.

Bien des choses, sur ce que tu veux que je fasse.

CATAU.

Dis-les donc vîte.

LOLIVE.

Puisque Mondor est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAU.

Il n'a amené avec lui que ce valet-de-chambre dont nous avons deja fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Grichard. Il n'y a que toi qui puisse achever ce que tu as commencé.

LOLIVE.

Je ne saurois.

CATAU.

Poltron!

LOLIVE.

Considere tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillon sert a tes desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais tenir enfermé; tu me fais faire une peur terrible à un fort honnête médecin, qui est pour en avoir la fievre!

CATAU.

Qu'il se la guérisse!

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus chaude alarme?

CATAU.

Te voilà bien malade! N'as-tu pas été bien payé de ta leçon de danse?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAU.

Ne le seras-tu pas, au double, de cette seconde expédition ?

LOLIVE.

Je le crois.

CATAU.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors, sans sujet ?

LOLIVE.

Non, ma réputation m'est chere.

CATAU.

Oh ! garde-la : on ne prétend pas te l'ôter ; mais compte que, si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor, tu dois être assuré de mille coups de bâton.

LOLIVE.

Mais si je le fais, et que M. Grichard me découvre, crois-tu qu'il m'épargne ?

CATAU.

En ce cas, tu risquerois peut-être quelques bagatelles ; mais de ce côté là les coups sont incertains, et très-sûrs du côté de Mondor, aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il t'a promises, si tu le sers.

LOLIVE.

Ceci mérite un peu de réflexion ... Oui, je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu, peut-être, du côté de M. Grichard, rossé, à coup sûr, du côté de Mondor ; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis, criminel à le faire,

« Des *bâtons* aujourd'hui je n'ai plus que le choix. »

CATAU.

Tu es dans le fait.

LOLIVE.

Eh ! bien, il n'y a plus à hésiter : coups de bâton pour coups de bâton, il faut se déterminer en faveur de ceux qui seront accompagnés d'un lénitif de cinquante pistoles.... Mais qui m'en sera caution ?

CATAU.

Qui ? Mondor, qui donneroit toutes choses pour ne pas perdre ce qu'il aime ; Térignan, Hortense, Clarice, Ariste. Es-tu content ?

LOLIVE.

Non.

CATAU.

Encore !

LOLIVE.

Non, te dis-je ; donne-moi une caution que je puisse prendre au corps.

CATAU.

Eh ! bien, moi.

LOLIVE.

Toi ?

CATAU.

Moi.

LOLIVE.

Je le veux.

CATAU.

Va donc te préparer.

(*Lolive sort.*)

SCENE II.

CATAU, *seule.*

ENFIN voilà notre affaire en bon train; et si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation.... (*Apercevant M. Fadel.*) Mais, que vois-je? ce sot de Fadel viendroit-il mettre quelque obstacle à nos desseins? Il ne m'incommodera pas long-tems, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses!

SCENE III.

M. FADEL, CATAU.

M. FADEL.

JE cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y a pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui !

CATAU.

Oui ?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais !

M. FADEL.

Et moi, je viens lui dire que je ne m'en soucie guceres !

CATAU.

Voyez !

M. FADEL.

Je ferai une meilleure alliance.

CATAU.

Oui-dà !

M. FADEL.

J'attends bien après sa fille !

CATAU.

Bon !

M. FADEL.

Croit-il avoir affaire à un sot ?

CATAU.

Oh ! oh !

M. FADEL.

Je lui ferai bien voir que je ne le suis pas !

CATAU.

Ah ! ah !

M. FADEL.

M. FADEL.

Ne manquez pas de le lui dire, au moins!

CATAU.

Non.

M. FADEL.

Je me moque de lui !

CATAU.

Oui.

M. FADEL.

Et il s'en repentira !

CATAU.

Ah ! ah !

(*M. Fadel sort.*)

SCENE IV.

CATAU, *seule.*

ME voilà délivrée de cet importun, Dieu merci !.... Allons avertir ma maîtresse de l'arrivée de Mondor.... (*L'appercevant.*) Mais le voici lui-même.

SCENE V.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

O CIEL ! quel imprudence ! Ne pouviez-vous pas attendre Hortense chez Clarice ? Que venez-vous faire ici ?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir à mon arrivée ? Je ne vois ni ta maîtresse, ni toi, ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice, à l'heure que je vous parle, et Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir ; retournez-vous-en vîte l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu ?

CATAU.

Eh ! allez, vous dis-je !

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh ! hâtez-vous vous-même.

MONDOR.

Si tu savois que les momens me durent !

CATAU.

Si vous saviez que vous me pesez !

MONDOR.

Viens, au moins, bientôt.

CATAU.

Eh ! commencez par vous en aller. Mort de ma vie ! que les gens sont sots, quand ils sont amoureux ! Cela seroit capable de refroidir l'inclination que j'ai de leur rendre service. Hors d'ici, vous dis-je !.... (*Apercevant M. Grichard.*) Mais, peste soit de vous ! Voici M. Grichard. Il nous a vus ensemble ; nous ne pouvons

l'éviter. Que ferons-nous ?.... Attendez : par bonheur il ne vous connoît point ; consultez-le sur la premiere chose qui vous viendra en tête. Il vous expédiera bientôt, et vous viendrez me retrouver. En tout cas, je vous enverrai Ariste pour vous dégager.

MONDOR.

Laisse-moi faire, je vais lui tenir des discours qui me feront bientôt chasser.

SCENE VI.

M. GRICHARD, MONDOR, CATAU.

M. GRICHARD, *à Catau, en lui montrant Mondor.*

Qui est cet homme-là ? encore un maître à danser ?

CATAU.

Que dites-vous-là ? Prenez garde qu'il ne vous entende. Diable ! c'est un homme de la premiere condition, qui, sur quelque maladie extraordinaire, veut avoir vos ordonnances.

M. GRICHARD.

Qu'il se dépêche.

(*Catau sort.*)

SCENE VII.

M. GRICHARD, MONDOR.

M. GRICHARD.

Que demandez-vous ? de quel mal vous plaignez-vous ? vous avez un visage de santé !

MONDOR.

Aussi, Monsieur, ne suis je pas malade.

M. GRICHARD.

Que voulez-vous donc ? le devenir ?

MONDOR.

Non, Monsieur.

M. GRICHARD.

Dites-moi donc, au plutôt, ce que vous voulez ?

MONDOR.

Je sais, Monsieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panégyrique !

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des secrets....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

J'ignore celui de me délivrer des importuns... Hé bien ? aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre ?

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh! en voilà plus de cent!

MONDOR.

J'ai oui-dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-savant et très-honnête homme!

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Eh! non, Monsieur; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommodent, à force d'être entêtées de moi: j'aime ailleurs, à la rage! Il y a des secrets pour se faire aimer; apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

A ces femmes qui vous aiment à la folie?

MONDOR.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

MONDOR, *l'interrompant.*

Fort bien !

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois, seulement....

MONDOR, *l'interrompant.*

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi; elles vous haïront plus que tous les diables ! Adieu.

MONDOR.

Bon !

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

M. GRICHARD, *seul.*

IL m'avoit bien trouvé en état d'écouter ses balivernes ! Je suis au désespoir de la fuite de Brillon.

SCENE IX.

ARISTE, M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

HE bien ? m'apportez-vous des nouvelles de ce petit pendard ?

ARISTE.

Catau l'est allé chercher. Mais vous ne partirez pas demain ?

M. GRICHARD.

A la pointe du jour !

ARISTE.

Ce sera donc après avoir donné ordre à l'affaire de M. de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

L'ordre est tout donné.

ARISTE.

Comment donc !

M. GRICHARD.

Je n'en veux plus entendre parler.

ARISTE.

Je vous admire, mon frere. Hier vous vouliez donner Térignan à Clarice, et Hortense à Mondor ; ce matin vous vouliez épouser Clarice, et donner votre fille à M. Fadel, et ce soir vous ne voulez faire ni l'un, ni l'autre ?

M. GRICHARD.

Non, non, non, de par tous les diables! non!

ARISTE.

Voilà, cependant, trois fois, de bon compte, que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente, s'il me plaît; et, afin qu'on ne m'en vienne plus rompre la tête, je suis, bien-aise de m'être engagé, en votre présence, à partir demain matin, pour aller voir à la campagne ce Seigneur malade, qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son Aumônier.

ARISTE.

Mais, au moins, avant que de partir, vous devriez prendre quelque ajustement avec M. de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis!

M. GRICHARD.

Je m'en mocque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de vous dire, à vous-même, qu'il savoit le moyen de vous la faire tenir.

M. GRICHARD.

Je l'en défie!

ARISTE.

Il s'est mis en frais pour ces mariages.

M. GRICHARD.

Pourquoi s'y mettoit-il ?

SCENE X.

CATAU, *écoutant, dans le fond*; M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Vous serez condamné à de grands dommages et intérêts.

M. GRICHARD.

Oh! vous ne les payerez pas pour moi.

ARISTE.

Non; mais....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Après ce que j'ai vu de Clarice, quand il m'en devroit coûter tout mon bien, et que toute la terre s'en mêleroit, j'aimerois mieux être pendu, roué, grillé, que d'épouser cette créature!

CATAU, *s'approchant.*

Ah! Monsieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce ?

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé ?

CATAU.

Oui, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre !

M. GRICHARD.

A la guerre ?

ARISTE, *à Catau.*

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au Sergent et au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon !

ARISTE.

Quel malheur !

CATAU.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine est un enragé ; il se fera casser, d'enrôler des garçons de quinze ans : on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandres, en Piémont, ou en Allemagne ; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler de jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons ? le traître !

CATAU.

Oui, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les mener si loin, si loin qu'avant qu'ils y soient arrivés, ils auront tous de la barbe.

M. GRICHARD.

Comment diantre! et où les mene-t-il ?

CATAU, *lui donnant une carte.*

Tenez, Monsieur, de peur de l'oublier, je me le suis fait écrire sur cette carte; voyez.

M. GRICHARD, *lisant.*

A.... à Madagascar.... Brillon à Madagascar!

CATAU.

Ils disent, Monsieur, que ce n'est pas loin de l'autre monde.

ARISTE, *à M. Grichard.*

C'est, sans doute, mon frere, pour cette colonie dont vous avez oui parler? Voilà un garçon perdu!

CATAU, *à M. Grichard.*

Hélas! Monsieur, je viens de voir ce pauvre enfant; on l'a déja habillé de vert, avec un bonnet à la dragonne; (*En riant.*) et.... et on lui a fait apprendre à jouer du tambour... Tenez, Monsieur, cela fait rire et pleurer.

M. GRICHARD.

Et où loge ce maudit Capitaine, que je lui aille laver la tête ?

CATAU.

Il ne loge point, il campe toujours.

M. GRICHARD.

Viens, mene-moi où tu l'as vu, il faut que j'aille trouver ce Turc, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Gardez-vous-en bien !

M. GRICHARD.

Comment ? coquine !

CATAU.

Eh! bien, Monsieur, vous pouvez y aller; mais je vous avertis, au moins, de faire votre testament, et de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

CATAU.

C'est-à-dire, Monsieur, que ce Capitaine cherche par-tout des médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Des médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux !... C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose !

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déja comme deux gouttes d'eau !

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent, et que....

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, ils m'enrôleront : le Sergent me vouloit prendre, moi, si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Tubleu ! voilà de terribles enrôleurs !

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monsieur Mamurra a voulu y aller pour chercher Brillon : à son langage on l'a pri pour un médecin ; (vous savez qu'il parle comme un fou ?) d'abord il a été coffré. Je ne l'ai pas vu ; mais je l'ai entendu heurler dans une chambre, où il jure en latin comme un possédé. Cependant, ils partent demain matin.

ARISTE.

Il faut y envoyer quelqu'un en diligence.

M. GRICHARD.

Mais qui diantre pourrons-nous trouver qui soit à l'abri d'enrôlement ?

CATAU, *bas, montrant Ariste.*

Eh ! priez Monsieur que voilà.

M. GRICHARD.

Qui, lui ?

CATAU, *bas.*

Eh ! vraiement oui, lui ; il ne risque rien : on n'a que faire d'avocats en ce pays-là.

M. GRICHARD.

On s'en passeroit bien en celui ci.... (*A Ariste.*) Allez-y donc ; et, à quelque prix que ce soit....

ARISTE, *l'interrompant.*

Je n'épargnerai rien, assurément, et je vous ramenerai Brillon, ou j'y perdrai mon latin.

M. GRICHARD.

Vous ne perdriez pas grand'chose.

CATAU, *à Ariste.*

Monsieur, vous pourriez encore trouver ce Capitaine chez son oncle.

ARISTE.

Son oncle?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi! ce Capitaine est donc ce neveu, dont il nous a si souvent parlé?

CATAU.

Oui, Monsieur; et il devoit aller prendre congé de lui: je crois qu'il y est à présent.

ARISTE, *à M. Grichard.*

J'y cours, pour ne le pas manquer; il n'y a qu'un pas d'ici: dans un moment je vous rends réponse.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien, Monsieur, qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils!

M. GRICHARD.

Pourquoi non, coquine?

CATAU.

Ce Capitaine fait litiere d'argent: c'est un Marquis

de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de Prince, et ses gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD, *à part.*

Il faut que tous les diables soient déchaînés aujourd'hui contre moi !

CATAU, *à part.*

Pas tous encore.... (*A M. Grichard.*) Que je plains ce pauvre enfant !

M. GRICHARD.

Morbleu ! si ce Seigneur malade que je dois aller voir demain, étoit à Paris, je ferois bien voir à ce Capitaine.... (*Voyant entrer Lolive.*) Mais que cherche ici ce soldat ?

SCENE XII.

LOLIVE, *en soldat, avec une halebarde;* M. GRICHARD, CATAU.

CATAU, *à M. Grichard.*

AH ! Monsieur, c'est le Sergent de ce Capitaine.

M. GRICHARD.

Peut-être il me vient rendre Brillon ?

LOLIVE.

Brillon ? non.

M. GRICHARD, *à part, en tremblant.*

Oh ! oh ! c'est ce coquin de maître à danser.

CATAU, *après s'être approchée de Lolive, et revenant à M. Grichard.*

Monsieur, c'est lui-même; je ne l'avois pas d'abord reconnu.

LOLIVE, *à M. Grichard.*

Oui, Monsieur... Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, on m'a offert une halebarde. Je ne suis plus Rigodon; je suis à présent M. de la Motte, à vous servir.

M. GRICHARD, *à part.*

La peste te crêve!

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monsieur, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de tantôt.

M. GRICHARD, *à part.*

Le diable t'emporte!

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant....

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Monsieur Rigodon, ou Monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vîte d'ici, et laissez-moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, Monsieur, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, Monsieur, que vous soyiez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui, moi ?

LOLIVE.

Vous-même, Monsieur.

CATAU, *le contrefaisant.*

Vous le prenez pour un autre, Monsieur!

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas M. Grichard ?.... (*A M. Grichard.*) Vous irez, Monsieur, d'ici à Brest dans le carrosse de mon Capitaine, et là vous vous embarquerez, en bonne compagnie.

M. GRICHARD.

Quel galimathias me faites-vous là ?

LOLIVE.

Galimathias, Monsieur ? N'avez-vous pas promis de partir demain matin à l'homme que mon Capitaine a envoyé ici tout-à-l'heure ?

CATAU.

Vous équivoquez, Monsieur; Monsieur n'a promis de partir demain matin qu'à un Aumônier.

LOLIVE.

Justement, voilà l'affaire; c'est l'Aumônier de notre Régiment.

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! je suis perdu!

CATAU, *à Lolive.*

Mais c'est pour aller voir un Seigneur malade à la campagne, que Monsieur a promis de partir.

LOLIVE.

Eh! bien, voilà ce que c'est aussi. Cette campagne, c'est Madagascar, bon pays! et ce Seigneur malade, c'est le Vice-Roi de l'isle, brave homme!

M. GRICHARD, *à part.*

Ah! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

LOLIVE.

Vous serez, morbleu! son premier médecin, je vous en donne ma parole!

CATAU, *à M. Grichard.*

Quoi! Monsieur, vous irez aussi à Madagascar?

M. GRICHARD, *à part.*

J'enrage!

LOLIVE.

Assurément, Monsieur ira! il en a donné sa parole par écrit, et mon Capitaine le fera bien marcher!

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh! je n'en puis plus. Va-t-en dire, scélérat! à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Vice-Roi et à tous les Madagascariens qu'ils ne se jouent pas à la colere d'un médecin!

LOLIVE.

Monsieur, Monsieur, vous êtes homme d'honneur; et, puisque vous vous y êtes engagé, vous irez!

M. GRICHARD.

Oui, traître! j'irai tout-à-l'heure faire assembler la Faculté!

LOLIVE.

Et moi le Régiment ; nous verrons qui l'emportera !

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confreres !

LOLIVE.

Eh! Monsieur, si vous pouviez en emmener quelques-uns avec vous, le beau coup ! il n'en resteroit encore que trop pour Paris !

SCENE XIII.

ARISTE, M. GRICHARD, LOLIVE, CATAU.

ARISTE, *à M. Grichard.*

On ne veut point absolument vous rendre votre fils.

CATAU.

Il y a bien d'autres affaires !

ARISTE.

Comment ?

CATAU, *montrant M. Grichard.*

Voilà Monsieur qui va aussi à Madagascar !

ARISTE.

Mon frere ?

CATAU.

Il s'y est engagé : on l'a surpris ; vous y étiez présent. Cet Aumonier...

ARISTE, *l'interrompant.*

Ah ! je vois ce que c'est... Quelle trahison !

LOLIVE.

Vous moquez-vous, Monsieur ? il fera fortune en ce Pays-là : on n'y est pas encore désabusé des médecins.

M. GRICHARD, *à part.*

Le bourreau !

LOLIVE.

C'est le plus beau séjour du monde pour les gens de sa profession !

M. GRICHARD, *à part.*

Le traître ?

LOLIVE.

C'est de-là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD, *à part.*

L'infame !

LOLIVE.

Quel plaisir pour un médecin de se voir à la source de la casse, du sené et de la rhubarbe !

M. GRICHARD, *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat !

LOLIVE, *lui présentant la hallebarde.*

Alte là !... Adieu, Monsieur. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici, à cinq, trente soldats logés à discrétion. Serviteur, jusqu'au revoir.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE, CATAU.

CATAU.

JE soupçonne, Monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

ARISTE, M. GRICHARD.

ARISTE.

VOILA, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, et a donné lieu à la piece qu'on vous a faite; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! courage! Il est qnestion de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene pas, Brillon et moi, à Madagascar, et la démangeaison de moraliser vous prend!

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quels expédiens employer où l'argent est inutile : aux maux sans remede, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Ah! quel homme! Savez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam et au Monomotapa que d'entendre moraliser si hors de saison? Voilà-t-il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience? Vous jasâtes une heure sur les anciens Babyloniens, et il étoit question au procès d'une chevre volée!.... J'enrage quand je vois...

SCENE XVI.

TERIGNAN, M. GRICHARD, ARISTE.

TERIGNAN, *à M. Grichard.*

Mon pere, je sais le tour qu'on vous a joué; j'ai découvert d'où cela vient, et je viens vous dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à Madagascar, et de ravoir mon frere, sans qu'il vous en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment?

TERIGNAN.

M. de Sains-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

M. de Saint-Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur, il est proche parent de ce Capitaine...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Je sais qu'il est son oncle : acheve.

TERIGNAN.

Eh ! bien, il s'est allé plaindre à son neveu que vous lui avez manqué de parole, et que c'est le plus sensible affront que l'on puisse faire à un Gentilhomme.

M. GRICHARD.

Le maudit vieillard !

ARISTE.

Il avoit bien dit qu'il savoit le moyen de se venger !

TERIGNAN.

Ce Capitaine a juré qu'il vous emmeneroit, vous et mon frere, si vous n'épousiez Clarice.

M. GRICHARD.

Moi, que j'épouse cette baladine ? J'aimerois autant épouser l'Opera !

TERIGNAN.

Je vais donc lui dire qu'il n'y a rien à faire ?

ARISTE.

Attendez, mon neveu. Prenons ici un expédient pour contenter tout le monde. Il doit leur être indifférent qui de vous deux épouse Clarice ?

TERIGNAN.

Ah! mon oncle, je vous entends; n'en dites pas davantage. Vous savez bien que je suis engagé à Nérine?

M. GRICHARD.

Nérine, pendart! la fille d'un médecin qui n'est jamais de mon avis?

TERIGNAN, *à Ariste.*

Mon oncle, je vous supplie... (*A M. Grichard.*) Mon pere, je vous conjure...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, maraut! Dusses-tu enrager, tu épouseras Clarice, s'il ne faut que cela pour nous tirer d'affaires!

TERIGNAN.

Oh! j'aime mieux aller aussi à Madagascar!

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar, & tu l'épouseras!

SCENE XVII.

CATAU, M. GRICHARD, TERIGNAN, ARISTE.

CATAU, *à M. Grichard.*

MONSIEUR, je vous prie de me donner mon congé!

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait ?

CATAU, *montrant Ariste.*

Est-ce que Monsieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma niece ma prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux, & qui nous mettroit tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monsieur, ce neveu de M. de Saint-Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagascar a chargé (*Montrant Ariste.*) Monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE, *à M. Grichard.*

Il est vrai, mon frere; mais elle a quelque secrete aversion pour lui.

CATAU, *à M. Grichard.*

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui est fait à peindre ! Vous l'avez vu, Monsieur.

M. GRICHARD.

Qui, moi ? et quand ?

CATAU.

Tout-à-l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter.

M. GRICHARD.

Qui, ce grand flandrin? Il est encore plus sot que Fadel; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme, après tout, que nous ne connoissons pas bien, et je trouve que ma niece a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre niece est une sotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sais bien d'où vient son aversion ; elle est affollée de son Mondor, qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine!... Je vois ce que c'est : ils sont tous d'intelligence contre moi et Brillon. Ils voudroient déja nous savoir bien loin... Ah ! parbleu ! je ne serai pas leur dupe!... Allons, allons, Catau.

CATAU.

Que vous plaît il, Monsieur?

M. GRICHARD.

Fais venir Hortense, et va dire à M. de Saint-Alvar, à Clarice et à ce Marquis de se rendre ici, tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours : vous les aurez dans un moment.

(*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN.

M. GRICHARD, *à Terignan, qui fait semblant de vouloir fuir.*

OH ! ne songe pas toi, à nous échapper. Demeure là, entre ton oncle et moi, que je te voie ; et songe que si tu ne fais les choses de bonne grace, je te... Oh ! oh !

TERIGNAN.

Mon pere...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Attends-toi que je te donne à ta Nérine !

TERIGNAN.

Vous avez beau faire, vous ne me ferez jamais épouser Clarice par force !

M. GRICHARD.

De force ou de gré, tu l'épouseras !

SCENE XIX.

HORTENSE, CATAU, M. RIGAUT, M. GRICHARD, ARISTE, TÉRIGNAN.

CATAU, *à M. Grichard.*

M. de Saint-Alvar consent à tout; vous aurez ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD, *sans voir M. Rigaut.*

Ah! tu as fait venir M. Rigaut?

CATAU, *le lui montrant.*

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD, *à M. Rigaut.*

Allons, Monsieur le notaire, deux contrats: je marie Térignan avec Clarice.

M. RIGAUT.

Monsieur, ledit contrat est dressé, depuis hier: il n'y aura qu'à signer; quand les parties contractantes seront ici.

TÉRIGNAN, *à M. Grichard.*

Mais, mon pere, épousez Clarice, je vous en conjure!

HORTENSE, *à M. Grichard.*

Oui, mon pere, épousez-la, je vous en supplie, et ne me donnez point à ce Marquis!

M. GRICHARD.

Ah! parbleu! voici qui est drôle! je veux marier mes enfans, et mes enfans me veulent marier, moi!

M. RIGAUT.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiement! ce style est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à M. le Marquis de ... de ...

CATAU, *l'interrompant.*

Attendez, Monsieur, je sais son nom et ses qualités; je vais les lui dicter.... (*Bas.*) Ne vous rendez pas au moins. (*Dictant à M. Rigaut.*) Marquis de Tissac....

M. RIGAUT, *écrivant.*

Sac....

CATAU.

Gouverneur, pour le Roi, de l'Isle de Madagascar.

M. RIGAUT, *écrivant.*

Car....

M. GRICHARD, *à Hortense.*

Entends-tu, impertinente? Vois ce que tu refuses!

HORTENSE.

Quoi! mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du monde?

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux!.... Mais les contrats sont dressés, et voici nos gens qui arrivent, tout à propos.

SCENE XX et derniere.

CLARICE, MONDOR, BRILLON, HORTENSE, MAMURRA, M. GRICHARD, ARISTE, TERIGNAN, CATAU, M. RIGAUT.

MONDOR, *à M. Grichard, lui présensant Brillon.*

Monsieur, sur la parole qui m'a été donnée, de votre part, voilà votre fils, que je vous ramene avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant traité... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour... Et mor écrit?

MONDOR.

Je vous le rendrai, quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Oh! va-t-en à Madagascar, toi!

BRILLON.

Mon pere, laissez-moi aller, je vous prie, avec rquis!

M. GRICHARD.

Paix, fripon!... Ne perdons point de tems; il est tard. (*A M. Rigaut.*) Donnez, que je signe. (*Il signe.*)

TERIGNAN.

Mon pere, je vous déclare, au moins ..

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Signe seulement.

(*Térignan signe.*

HORTENSE.

Je ne veux pas aller ...

M. GRICHARD, *l'interrompant.*

Dépêche-toi!... Ah! ah, je vous ferai bien voir que je suis le maître!

(*Hortense signe, et Clarice aussi.*)

M. RIGAUT, *présentant la plume à Mondor.*

Il ne reste à signer que M. Mòndor.

MONDOR, *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor! qu'est-ce à dire?

CATAU.

Oui, Monsieur; voilà Mondor. C'est lui qui, par mon ordre, vous avoit enrôlés, vous et Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis et Gouverneur de Madagascar. Il renonce, à cette heure, au Marquisat et au gouvernement; il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah! peste maudite! je t'étranglerai!... (*A Hortense.*) Et toi, scélérate! c'est donc ainsi...

CATAU, *l'interrompant.*

Monsieur, elle n'a fait que suivre votre volonté! Vous la voulûtes hier donner à Mondor, vous la lui donnez aujourd'hui : de quoi vous plaignez-vous?

MONDOR, *à M. Grichard.*

Monsieur, l'honneur de votre alliance, l'amour...

M. GRICHARD, *l'interrrompant.*

Tatare! l'honneur, l'amour... (*A part.*) Ah! j'enrage! je creve! Me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné, de tous côtés... (*A M. Rigaut.*) Mais tu seras pendu, faussaire exécrable!

M. RIGAUT.

Ma foi! Monsieur, vous ne ferez pendre personne: ces deux contrats sont dans mon registre, par votre ordre, depuis hier; vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, *riant, à M. Grichard.*

Mon frere, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, *s'en allant.*

Morbleu! il en coûtera la vie à plus de quatre!

CATAU.

De ses malades, peut-être... Mais, allons nous réjouir, et que le Grondeur se pende, s'il veut!

FIN.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BOINDIN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

MÉMOIRES
SUR
LA VIE ET LES OUVRAGES
DE BOINDIN,

Écrits par lui-même, et publiés par Parfaict, l'aîné, Editeur des Œuvres de Boindin.

« NICOLAS BOINDIN, Procureur du Roi au Bureau des Finances, fils aîné de Nicolas Boindin, à qui il succéda dans cette Charge, naquit à Paris le 29 Mai 1676, avec tous les signes d'une mort prochaine : aussi les Médecins avoient-ils jugé d'avance qu'il ne vivroit pas, et peu s'en fallut que la prédiction ne s'accomplît ; car à peine fut-il né, qu'il fut mis entre leurs mains, et pour ainsi dire, voué aux remedes. Cependant, malgré le pronostic et les remedes

dont on l'accabla, la nature prit heureusement le dessus. Ce ne fut pas, à la vérité, sans faire de grands efforts, et le jeune éleve en demeura tellement affoibli, que tous les exercices du corps lui furent interdits pendant son enfance ; mais il s'en dédommagea du côté de l'esprit, car, faute de pouvoir sauter et courir comme les autres enfans, pour se dissiper, il s'amusa à penser et à réfléchir, et commença ainsi à devenir Philosophe, avant l'âge de raison. »

« Curieux d'apprendre les raisons de tout ce qu'il voyoit, et peu satisfait de la plupart de celles qu'on lui donnoit, il commença dès-lors à se défier des lumieres et de la bonne-foi des hommes, et cette défiance ne fit qu'augmenter dans la suite, lorsqu'on voulut lui apprendre à connoître ses lettres ; la contradiction qu'il trouvoit entre la maniere dont on les prononce séparément et la prononciation qui résulte de leur assemblage dans les mots qui en sont composés, lui paroissoit la chose du monde la plus absurde, et le révoltoit à tout moment contre son maître. »

« Il étoit aisé de juger qu'avec de telles dispositions les études de Collége ne seroient pas de

son goût : aussi n'y donna-t-il que la moitié du tems qu'on a coutume d'y employer ; encore ne s'occupa-t-il pendant tout ce tems-là, qu'à lire et étudier les Auteurs Dramatiques, et sur-tout les Comiques, comme Plaute, Térence, Aristophane, par préférence aux Tragiques, tels qu'Eschyle, Sophocle, Euripide ; car pour Cicéron, Virgile, Homere, et les autres grands modeles de l'Antiquité, il n'en fut que foiblement touché, et leur préféroit sans façon, Lucien, Tacite, Horace et les autres Anciens qui pensent à la moderne. »

« Parvenu enfin en Philosophie, on crut qu'il s'y trouveroit dans son élément ; mais étant malheureusement tombé sous un Professeur entêté des principes de l'école, il fut si indigné de n'y trouver que des mots et des termes barbares, au lieu de choses et des idées claires, auxquelles il s'attendoit, qu'il le quitta brusquement, pour faire, avec la même rapidité, son cours de Droit, qui n'étoit gueres de son goût, mais qui lui étoit nécessaire pour être en état de remplir un jour la Charge de son pere. »

« Cependant, avant de se déterminer sur le choix

d'un état, il voulut essayer du métier des armes, et fit une campagne, en 1696, dans les Mousquetaires; mais la fatigue du cheval, jointe à la foiblesse du tempérament, ne lui permit qu'à peine de l'achever; et elle ne fut pas plutôt finie qu'il quitta le service, pour venir goûter l'ombre et le repos du cabinet. »

« Là, rendu à lui-même, et maître de se choisir des occupations selon son goût, il se partagea entre les Belles-Lettres et la Philosophie; et après s'être nourri de ce que nous avons de meilleur en l'un et l'autte genre, et s'être bien rempli de la lecture de Descartes, Bayle et Fontenelle, dont il fit toujours ses délices, il osa paroître, en 1698, dans la fameuse assemblée qui se tenoit alors chez la veuve Laurent. »

« C'étoit, en ce tems-là, le rendez-vous de tous les jeunes gens qui avoient du talent pour la Poésie, l'Éloquence, les Sciences exactes, ou les Arts; en un mot, la pépiniere de toutes les Académies, et BOINDIN n'y fut pas long-tems sans donner des marques de la justesse de son discernement, en distinguant entre tous ceux qui y brilloient, deux espiits différens, tous deux ex-

cellens dans leur genre, quoique d'un goût et d'un caractere fort opposés. »

« L'un d'eux, gracieux, doux, enjoué, et n'ayant d'autre défaut que d'être quelquefois un peu trop fin et trop délicat, étoit le célebre de la Motte, dont le talent pour la Poésie Lyrique venoit de se déclarer par son Ballet de *L'Europe Galante.* L'autre, sérieux, austere, et même un peu dur; mais d'une netteté, d'une force et d'une étendue admirable, étoit le fameux Saurin, si connu depuis par sa dispute avec M. Rôle, et plus encore par son procès contre Rousseau. »

« Comme l'un avoit tout ce qui pouvoit servir à orner l'imagination, et l'autre tout ce qui peut contribuer à former le jugement, BOINDIN se proposa de tirer un double avantage de leur commerce; mais un plus grand rapport d'âge, joint à un égal penchant pour le Théatre, le lia plus étroitement avec la Motte, et le premier fruit de leur liaison fut une petite Comédie qu'ils firent ensemble, en 1701, intitulée : *Les trois Gascons.* »

« La question qui s'éleva entre leurs amis, sur le

plus ou le moins de part que l'un ou l'autre y pouvoit avoir, les engagea d'en faire chacun une séparément, dont le succès fut fort différent. Celle de la Motte, quoique beaucoup plus délicate, et infiniment mieux écrite, ne réussit que médiocrement, parce que le sujet en étoit triste et lugubre. C'étoit *La Matrone d'Ephese*, en 1702. Celle de BOINDIN, au contraire, quoique beaucoup plus foible, et infiniment moins délicate, eut un plein succès, parce que le sujet en étoit plus riant, et l'intrigue plus piquante. C'étoit *Le Bal d'Auteuil*. Cependant cette Piece eut le malheur de déplaire à la Cour, par l'endroit même qui l'avoit fait réussir à Paris, et fut défendue à cause d'une scene de deux jeunes filles travesties en hommes, qui, trompées toutes deux par leur déguisement, et se croyant mutuellement d'un sexe différent, se faisoient des avances rêciproques et des agaceries, qui, quoiqu'innocentes dans le fonds, parurent suspectes, ou du moins équivoques, à une grande Princesse, Madame, mere du Régent, qui avoit le goût très-fin, mais qui n'entendoit point raillerie sur l'article. »

« Après s'être ainsi essayés séparément dans ces deux Pieces, nos jeunes Auteurs se réunirent pour en achever une quatrieme, *Le Port de Mer*, en 1703, que BOINDIN avoit déja lue aux Comédiens ; mais qui reçut encore de nouvelles graces, en passant par les mains de la Motte. »

« Ces quatre Pieces, quoiqu'imprimées d'abord séparément, et avec les premieres lettres du nom de leurs Auteurs, ayant paru depuis dans un même Recueil, sous le titre de *Théatre de M. B* , BOINDIN se fit un devoir d'avertir le Public dans des Lettres qu'il écrivit *sur les Spectacles*, que c'étoit non-seulement sans son aveu, mais encore à son insu, que la chose s'étoit faite ; et comme la discrétion qu'eut depuis la Motte, malgré la division qui survint entr'eux, de n'insérer dans ses Ouvrages de Théatre que la seule Piece de ce Recueil à laquelle BOINDIN n'avoit point de part, *La Matrone d'Ephese*, pouvoit faire croire que les trois autres appartenoient en propre à BOINDIN. Il eut encore le soin de déclarer dans les mêmes *Lettres sur les Spectacles*, que de ces trois Pieces, il n'y en avoit qu'une

(*Le Bal d'Auteuil*) qui fût entiérement de lui, que les deux autres étoient de lui et de la Motte, en commun, et que bien loin de vouloir s'attribuer la part que la Motte y pouvoit avoir, il seroit ravi, au contraire, que la part qu'il y avoit lui-même pût être attribuée à la Motte. »

« Ces Ouvrages, au reste, ayant fait connoître les talens de BOINDIN, il eut l'honneur, en 170 , d'être reçu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et peu de tems après, d'être nommé par le Chancelier Pontchartrain, pour faire les fonctions de Censeur-Royal. Il songea aussi-tôt à remplir le devoir de ces deux places; mais ce fut toujours en suivant son goût, c'est-à-dire, en s'occupant des matieres du Théatre. »

« La premiere Dissertation qu'il lut à l'Académie, en 1707, fut un *Discours Préliminaire*, où après avoir parlé de la passion que les Anciens avoient pour ce genre de Spectacle et de la magnificence où ils en avoient porté les représentations, il remonta à l'origine du Théatre, en suivit les progrès chez les Grecs et les Romains, et

rendit compte de tous les changemens qu'ils éprouverent, jusqu'à ce qu'on en eût bâti de stables et de permanens. »

« Il parla ensuite, en 1708, dans une seconde Dissertation, qu'il lut dans une assemblée publique, de la forme et de la construction des Théatres, dans leur état de perfection, et rendit compte non-seulement de la situation, des proportions et de l'usage de toutes leurs parties, mais encore du jeu et du mouvement de leurs décorations et de leurs machines; et, pour en rendre la démonstration plus sensible, il accompagna sa Dissertation d'un modele en relief, qui faisoit toucher les choses au doigt et à l'œil, et qui eut l'honneur d'être envoyé à la Cour, pour satisfaire la curiosité du Duc de Bourgogne, et d'en revenir avec une Lettre du Ministre, remplie de marques d'estime et pour l'Ouvrage et pour l'Auteur. »

« Ayant ensuite, en 1709, entrepris d'expliquer quelques difficultés où l'on pouvoit tomber sur les differens noms des Romains, par rapport aux différentes désignations qu'ils avoient coutume

d'ajouter, pour une plus parfaite détermination de leur branche et de leur personne, il en prit occasion de parler des Tribus Romaines, et d'en donner une histoire complette, dans trois Dissertations, en 1710, où il examina, suivant l'ordre de leur établissement, leur situation, leur étendue, leur forme politique et leurs différens usages, sous les Rois, sous les Consuls, et sous les Empereurs. »

« Après cette histoire des Tribus, BOINDIN donna une Dissertation sur les habits de Théatre des Anciens, en 1711, et sur les différens masques de leurs Acteurs; et il se disposoit à en donner la suite, lorsqu'un accident domestique l'obligea d'interrompre ses fonctions Académiques, pour prendre soin des affaires de sa famille et se faire recevoir dans la Charge de son pere. »

« Ne pouvant plus alors être assidu aux assemblées comme auparavant, il ne voulut point garder une place dont il ne pouvoit plus remplir les devoirs, et demanda lui-même la vétérance, en 1712; mais il ne cessa point pour cela d'aimer les

les Lettres et de leur donner tout le tems dont les affaires publiques lui permettoient de disposer. Il étoit même toujours prêt d'écouter les jeunes Auteurs qui venoient le consulter ; et non content de leur donner de bons avis, il leur aidoit souvent à mettre leurs Ouvrages en état. D'ailleurs ils étoient sûrs du secret, et qui plus est, dispensés de la reconnoissance ; liberté dont ils ne manquoient pas de profiter. »

« Au reste, s'il se montroit un peu difficile sur les Ouvrages des autres, il l'étoit encore plus sur les siens ; et il en avoit composé un grand nombre sur des matieres du ressort de l'Académie Françoise, qu'il se contentoit de montrer à quelques amis, et qu'il ne voulut point faire imprimer, de peur de paroître reprocher à cette illustre Compagnie de négliger des choses dont elle devroit faire son principal objet. »

« Tels sont des Mémoires sur les sons de la langue, sur quelques voyelles et quelques consonnes échappées à l'Abbé Dangeau ; sur la nature des grandes et des petites voyelles, et sur la conversion qui s'en fait dans les vraies diphthongues ;

sur une propriété particuliere de nos vraies diphthongues, par rapport à cette conversion respective des grandes et des petites voyelles; sur les différens dégrés de longeur et de briéveté, d'élévation et d'abaissement des grandes et des petites voyelles, et sur les moyens de remédier à tous les inconvéniens de l'ancienne ortographe, et d'en conserver en même-tems tous les avantages. Telles sont encore des Réflexions critiques sur les regles de la versification, et sur le plaisir qui en peut résulter; des Remarques sur les fautes d'usage, de quantité et de prononciation de la Grammaire du Pere Buffier, sans parler d'un grand nombre de Lettres sur différens sujets. »

« La netteté, l'ordre et la précision qui regnent dans tout ce qu'écrivoit BOINDIN sont des preuves de ce qu'il auroit pu faire, s'il se fût livré sans partage à son talent, et auroient même suffi pour le faire parvenir à tous les honneurs Littéraires, s'il eût voulu pour cela se donner un peu de mouvement; mais une humeur extrêmement particuliere, jointe à un grand désintéressement, ne lui permettoit pas de faire les

moindres démarches pour sa fortune et son avancement ; et son goût pour l'indépendance alloit si loin qu'il l'empêchoit de chercher à se faire des Protecteurs, ou à ménager ceux que son mérite lui avoit faits. »

« Cependant malgré son indifférence et son peu d'ambition, il ne laissa pas d'avoir des amis puissans, qui se chargerent d'avoir des vues pour lui. M. d'Ombreval, son cousin, pour le faire connoître du Régent, ne craignit point de l'associer à une partie de ses fonctions, et le fit commettre par Arrêt du Conseil, pour travailler, conjointement avec lui, dans différentes affaires. D'un autre côté, le Comte de Morville, dont il avoit l'honneur d'être allié, avoit entrepris de le faire entrer à l'Académie Françoise, malgré tous les obstacles qu'y faisoit naître la Motte, avec qui il avoit été autrefois si étroitement lié, mais qui étoit devenu son ennemi mortel, depuis l'affaire de Rousseau ; et il y a bien de l'apparence que le Comte de Morville y auroit réussi, si le Régent étoit resté plus long-tems en place ; mais le changement qui arriva dans le

Ministere, la disgrace de M. de Morville et de M. d'Ombreval, qui en fut une suite, et la mort de l'un et de l'autre de ces Protecteurs, qui arriva peu de tems après, renverserent tous les projets qu'ils avoient formés pour BOINDIN, et le laisserent plus exposé que jamais au ressentiment de la Motte, qu'il ne s'étoit cependant attiré que pour avoir paru douter que Rousseau fût le véritable Auteur des couplets qui lui étoient attribués; doute bien pardonnable à un homme accusé lui même d'y avoir eu part, et qui avoit un grand intérêt à faire voir qu'il n'en étoit pas complice. »

« Quoi qu'il en soit, comme Fontenelle, malgré son attachement pour la Motte, s'étoit joint à M. de Morville en faveur de BOINDIN, et avoit même déclaré publiquement à son concourrent, en le recevant à l'Académie Françoise, que ce n'étoit point librement qu'il lui avoit donné sa voix, et qu'il y avoit lieu de croire que le premier usage qu'il feroit lui-même de la sienne seroit en faveur du rival sur qui il l'avoit emporté, BOINDIN se sentit aussi honoré de

cette espece de désignation, que de la place même qu'elle sembloit lui promettre. »

« L'enfance de BOINDIN fut infirme et languissante ; mais sa santé se rétablit un peu dans l'adolescence, et se fortifia toujours de plus en plus dans la suite. Il ne lui resta de ses premieres infirmités, qu'une migraine habituelle dont il étoit réguliérement tourmenté toutes les semaines ; mais qui se dissipa insensiblement, à mesure qu'il avança en âge, et dont il fut entiérement quitte à cinquante ans. »

« Il jouit toujours depuis d'une assez bonne santé ; et, comme il n'avoit point pris d'engagement, il auroit pu dans une fortune assez bornée passer tranquillement le reste de ses jours, sans les traverses domestiques qu'il eut à essuyer. »

« Incommodé sur la fin de ses jours d'une fistule, pour laquelle il souffrit en vain l'opération, et qui devint enfin incurable, BOINDIN mourut le Mardi 30 Novembre 1751, et fut enterré le lendemain à Saint-Nicolas-des-Champs, sa Paroisse. »

Parfaict n'a rien changé à ces Mémoires : il n'a fait qu'y ajouter la date de la mort de BOINDIN.

Un anonyme a fait pour BOINDIN cette épitaphe que nous trouvons dans le Recueil publié par M. de La Place.

« Sans murmurer contre la Parque,
» Dont il connoissoit le pouvoir,
» BOINDIN vient de passer la barque,
» Et nous a dit, à tous : Bon soir.
» Il l'a fait sans cérémonie.
» On sait qu'en ces derniers momens
» On suit volontiers son génie :
» Il n'aimoit pas les complimens. »

CATALOGUE
DES PIECES
DE BOINDIN.

* Les trois Gascons, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Juin 1701; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur, à Paris, en 1753, chez Prault, fils, même format.

Le Bal d'Auteuil, Comédie en trois actes, en prose, précédée d'un Prologue et suivie d'un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, en un acte, au Théatre François, le 22 Août 1702; imprimée, en trois actes, la même année, à Paris, chez Pierre Ribou, *in-12*, et dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Le Prologue est formé par M. Maigret et M. de la

Faquiniere, deux Bourgeois, et le Bailli d'Auteuil, village près de Paris, et qui, craignant que, dans la Piece, on ne joue quelques-unes de leurs aventures, ou de celles de leurs femmes, viennent à la Comédie pour s'en assurer et s'en plaindre; et, à cette occasion, ils se raillent, mutuellement, en attendant le lever du rideau.

M. Vulpin, vieux garçon, qui a une maison de campagne à Auteuil, y reçoit M. et Madame Cidaris, avec leur sœur, Hortense, qu'il veut épouser, quoiqu'elle soit promise à Éraste, qu'elle aime et dont elle est aimée. Frontin, valet d'Éraste, est entré, sous le nom de Lolive, au service de M. Vulpin, afin de pouvoir avertir Éraste de tout ce qui se passe dans cette maison, et de l'y introduire, à tems, pour s'opposer au projet de M. Vulpin, autorisé par M. Cidaris. M. Vulpin donne souvent Bal chez lui, et M. Cidaris, trompé par un habit de masque qu'il ne connoît pas à sa femme, a formé une intrigue avec elle. Comme elle est dans les intérêts d'Hortense et d'Éraste, elle profite du nouvel ascendant que son déguisement lui donne sur M. Cidaris pour en obtenir qu'il rompe ses nouveaux engagemens avec M. Vulpin et qu'il remplisse ceux qu'il avoit pris précédemment avec Éraste, pour l'hymen d'Hortense. M. Cidaris accorde tout ce qu'elle veut; et M. Vulpin, qui se trouve poursuivi par deux femmes, Ménine et Lucinde, auxquelles il a promis de s'unir, que son Jardinier, Lucas, a laissé entrer dans la maison, est obligé, malgré lui, à renoncer à Hortense. Mé-

nine, à son tour, renonce à lui, et l'abandonne à Lucinde. Marton, suivante de Madame Cidaris, est aussi engagée avec Frontin, qu'elle aime et qu'elle doit épouser; mais déguisée, comme sa maîtresse, Frontin, ne la reconnoissant pas, lui conte aussi fleurette. Les deux infideles, M. Cidaris et Frontin, sont confondus, lorsque Madame Cidaris et Marton se démasquent. Ils en sont quittes, cependant, pour implorer leur pardon, qui leur est accordé; et Hortense est unie à Éraste, Marton à Frontin, et Lucinde à M. Vulpin.

La Musique du Divertissement de cette Piece fut faite par Giliers. Elle eût dix représentations, de suite, dans sa nouveauté, avec beaucoup de succès; mais la scene IV, du second acte, entre Lucinde et Ménine, habillées en hommes, pour s'introduire au Bal de M. Vulpin, et s'amusant, réciproquement, aux dépens l'une de l'autre, parut à la Duchesse d'Orléans, mere du Régent, blesser assez la décence pour qu'elle s'en plaignit au Roi, qui chargea le Marquis de Gesvres d'ordonner aux Comédiens de suspendre les représentations de la Piece. « C'est depuis cette époque que les Pieces de Théatre sont soumises à un Censeur, avant d'être représentées » selon l'opinion de Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, du Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du Théatre François* et de l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

« Cette Piece étoit en un acte quand on la joua, dit

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres*. Ce fut pour la rendre un peu plus longue qu'on la mit en trois actes. On ne l'eut pas plutôt jouée à la Cour que le Roi la défendit : ainsi elle n'a jamais paru sur le Théatre comme elle est imprimée. Le Prologue qu'on y a ajouté n'a jamais été représenté. Mais la Piece n'étoit pas fort différente en un acte de ce qu'elle est en trois. »

Beauchamps ajoute qu'il a eu un exemplaire de cette Comédie où tous ces changemens étoient marqués.

» En disant que la Comédie du *Bal d'Auteuil* est bien écrite, plaisante, d'une intrigue assez neuve et conduite avec art, on ne lui rendra pas toute la justice qui lui est due, » au jugement des freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*; et, selon les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* « il regne dans cette Piece beaucoup d'intérêt, d'enjouement et de vivacité. »

* Le Port de Mer, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 29 Mai 1704; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur, en 1753, chez Prault, fils, même format.

Le Petit-Maître de Robe, Comédie en un

acte, en prose, suivie d'un Divertissement, destinée au Théatre François et non représentée; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Voici le sujet de cette Piece.

Une Comtesse, veuve, qui poursuivoit un Procès, et qui est logée, avec sa fille, Angélique, dans la même maison que le Conseiller M. de Fatenville, apprend qu'elle vient de perdre ce Procès, et, en attribuant cette perte à son Rapporteur, elle veut, pour éviter un même malheur une autrefois, faire épouser sa fille à M. de Fatenville, dont l'Oncle est Président, comptant qu'avec de telles alliances il est impossible d'avoir de mauvaises causes. Mais Angélique est aimée d'Eraste, qu'elle paye de retour, et cet Eraste, jeune Militaire, est un autre neveu du Président, qui est si mécontent de la fatuité et des sottises, sans nombre, du Conseiller, dont il apprend une partie, par un paysan, nommé Lucas, de la Terre d'un Marquis des amis du Conseiller, auquel Lucas vient amener des chiens de chasse, que le Président déshérite ce Robin Petit-Maître, et donne tout son bien à Éraste, en le proposant à la Comtesse pour gendre. M. de Fatenville, qui avoit chargé son Maître à Danser, M. Passepied, de lui préparer, pour son mariage, une fête, exécutée par des Acteurs et Actrices, chantans et dansans, de l'Opéra, se trouve l'avoir commandée pour le mariage de son cousin, Cette fête, qui tient

du Barreau, mais où l'on ne juge pourtant que des démêlés amoureux, survenus entre des Bergers et des Bergeres, à lieu, en effet, et est terminée par l'union d'Angélique et d'Éraste, et par celle de Nérine, suivante d'Angélique, et de Frontin, valet d'Éraste, qui ont contribué, par leurs secours, au bonheur de leurs maîtres.

Cette Piece est assez foible. Il y a pourtant quelques scenes plaisantes. Entr'autre, la cinquieme, dans laquelle un Tailleur, nommé M. du Treillis, vient essayer un habit magnifique et de couleur à M. de Fatenville, qui ne le trouve pas bien fait, à sa fantaisie, parce qu'il n'en veut pas voir le mémoire, n'ayant pas de quoi le payer; et la onzieme, dans laquelle une Actrice chantante et une Actrice dansante de l'Opéra, rencontrent le Président, qu'elles prennent pour le Conseiller, et auquel elles débitent toutes les fadaises que le Robin Petit-Maître est accoutumé à entendre et à débiter lui-même; mais qui sont fort étrangeres à la gravité de son oncle.

LES
TROIS GASCONS,
COMÉDIE,
EN UN ACTE ET EN PROSE.

Nicolas

PAR BOINDIN.



A PARIS,

Chez
BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DES TROIS GASCONS.

M. ORONTE, Bourgeois de Paris, a promis sa fille, Lucile, à M. de Spadagnac, qui doit arriver incessamment de Bordeaux pour l'épouser, et qui a déja envoyé son valet, Frontin, faire faire les habits de noces. Mais Lucile est aimée d'Éraste, qu'elle aime ; et Marton, sa suivante, engage Frontin, qu'elle doit épouser, à entrer au service d'Éraste, et à imaginer quelque moyen pour l'unir à Lucile avant l'arrivée de M. de Spadagnac. Frontin fait revêtir à Éraste les nouveaux habits de M. de Spadagnac, et, en lui faisant prendre l'accent Gascon, il le présente à M. Oronte, comme son gendre. M. de Spadagnac arrive. On le traite d'imposteur, et on lui dispute jusqu'à son nom. Mais il a pris, antérieurement, à Bordeaux, des engagemens, avec une certaine Julie, à laquelle il a promis de l'é-

pouser. Avertie par Frontin , Julie vient faire valoir ses droits, à Paris, et, vêtue en homme, elle se fait annoncer chez M. Oronte, sous le nom de Spadagnac, pendant l'absence de celui-ci. Trois personnages, qui prétendent être le même, embarrassent beaucoup M. Oronte. Le vrai Spadagnac reparoît. Julie le somme de lui tenir sa promesse. Il ne peut s'y refuser. Éraste se fait connoître à M. Oronte, qui consent à lui donner la main de Lucile, et Frontin épouse Marton, pour récompense d'avoir servi les amours de sa maîtresse.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES TROIS GASCONS.

Nous avons vu Boindin, dans les *Mémoires* qu'il a laissés sur sa Vie et sur ses Ouvrages, convenir que son ami Houdart de la Motte avoit eu part à cette petite Comédie. Ainsi il n'y a donc aucun doute à former sur la société de paternité Dramatique qui a existé entre ces deux amis Auteurs, à l'égard des *Trois Gascons*, quoique l'on ait prétendu « que cette Piece étoit de la Motte seul, qui l'avoit composée pour avoir ses entrées à la Comédie, et que, se trouvant indisposé, lorsqu'il l'eut achevée, il pria Boindin de l'aller présenter aux Comédiens, qui en entendirent la lecture avec de si grands applaudissemens que Boindin, séduit par ces éloges, la laissa inscrire sous son nom et profita des en-

trées, » selon ce que dit l'Abbé de la Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques.*

Le sujet des *Trois Gascons* avoit été fourni à Boindin et à la Motte par une Comédie, en cinq actes et en vers, de l'Abbé de Boisrobert, intitulée *Les trois Orontes*, et qui fut représentée, par les Comédiens François, au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1652, et imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Augustin Courbé, *in*-4°. Boindin et la Motte n'ont fait que ressérer l'action, pour la réduire à un seul acte, l'écrire en prose, donner des noms différens aux personnages et y ajouter un Divertissement, dont la musique est de Giliers.

Ce sujet avoit été, précédemment encore, mis en Conte, sous le titre des *Trois Racans*, par le même Abbé de Boisrobert, d'après une aventure arrivée à la célebre Mademoiselle de Gournay, chez laquelle le Marquis de Racan devant se présenter un jour, et n'étant pas personnellement connu d'elle, fut précédé par deux de ses amis, alternativement, qui se firent tous les deux passer pour lui : de sorte que lorsqu'il se présenta lui-même, en troisieme lieu,

elle le prit pour un imposteur, et, quoique, sur sa réputation, elle eût eu beaucoup d'envie de le voir, elle le chassa de chez elle, à grands coups de pantouffle.

Cette Mademoiselle de Gournay (Marie le Jars, d'une famille distinguée de Paris) étoit l'amie intime de Montaigne. Elle possédoit toutes les Langues savantes, et étoit remplie d'érudition. Elle fut liée avec tous les Gens de Lettres estimables de son tems ; et Montaigne, qui la chérissoit tendrement, la nomma *sa fille d'alliance*, et la fit l'héritiere de ses écrits. Elle donna une édition des *Essais* de cet aimable Philosophe, les fit précéder d'une Préface de sa façon, et les dédia au Cardinal de Richelieu. Le nom de Mademoiselle de Gournay vivra aussi long tems que celui de Montaigne ; c'est-à-dire que ces deux noms iront ensemble à la postérité la plus reculée.

L'anecdote des trois prétendus *Racans* est très-vraie. Le Marquis de Racan en convenoit lui-même, à ce que dit le troisieme volume du *Ménagiana*.

Nous avons inséré dans le second volume des

petits Spectacles de notre Collection, une Piece en un acte et en vers, d'un anonyme, intitulée *Les trois Damis*, faite d'après un Proverbe Dramatique de M. G * * *, et dont le sujet a été pris de la même anecdote. Ce Proverbe a encore été imité depuis, par un jeune Auteur, nommé M. Sedaine, et donné, en un acte et en prose, avec beaucoup de succès, au Théatre de l'Ambigu-Comique, en 1785, sous le titre des *Trois Léandres* Cette derniere Piece a été imprimée, à Paris, la même année, chez Cailleau, rue Galande, nº. *64*, *in-8º*.

LES

TROIS GASCONS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR BOINDIN;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 4 Juin 1701.

PERSONNAGES.

M. ORONTE, pere de Lucile.

LUCILE, amante d'Eraste.

ERASTE, amant de Lucile.

MARTON, suivante de Lucile.

M. DE SPADAGNAC, Gascon.

JULIE, Gasconne, amante de M. de Spadagnac.

FRONTIN, valet de M. de Spadagnac.

LA ROSE, valet de M. Oronte.

TROUPE DE BISCAYENS ET DE GASCONNES.

La Scene est à Paris, chez M. Oronte.

LES TROIS GASCONS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MARTON, FRONTIN.

MARTON.

QUE me dis-tu là, Frontin ? quoi ! ton maître, est en chemin ? et l'on n'a pu le retenir à Bordeaux ?

FRONTIN.

Au moins, Marton, ce n'est pas ma faute. Tu sais que j'avois écrit à Julie de ne le point laisser partir, et qu'il ne venoit ici qu'en fraude de leurs engagemens ; mais il lui est échappé, malgré toutes nos mesures !

MARTON.

Voilà donc Lucile enlevée à notre barbe ?

FRONTIN.

Que veux-tu ? j'en suis fâché, pour elle et pour Julie ; mais, en tout cas, si mon maître épouse Lucile, il faudra bien m'en consoler avec toi. Aussi bien ai-je déja fait, par son ordre, tous les apprêts de sa nôce, et, par dessus le marché, ceux de la nôtre !

MARTON.

Tu comptes donc bien sur moi, Frontin ?

FRONTIN.

Oh ! je te l'avoue. J'ai bu de l'eau de la Garonne ; je suis fait à l'espérance.

MARTON.

Bois de l'eau de la Seine ; tu es trop vif !

FRONTIN.

Oh ! tu ne saurois t'en dédire ; je t'ai vue, tu m'as plu, je te l'ai dit. Je te plais, sans doute ? tu ne m'as pas dit le contraire. Voilà des raisons de reste pour t'épouser. En doutes-tu encore ? veux-tu des arrhes ? (*Il va pour l'embrasser.*)

MARTON, *le repoussant.*

Tout beau, Monsieur Frontin ! si Monsieur de Spadagnac épouse Lucile, il n'y a point de Marton pour vous.

FRONTIN.

Mais, Madame Marton, mon maître ne vous doit point de gages ? vous ne songez pas que son mariage me pourroit payer des miens ; et s'ils manquent, je vous avertis que je ne suis pas un trop bon parti : je n'ai encore reçu que des coups depuis que je le sers.

MARTON.

Ne t'embarrasse point de tes gages : je t'en réponds. je les vaux bien ?

FRONTIN.

D'accord ; mais, Madame Marton, que deviendra le petit divertissement que nous avions préparé pour Monsieur de Spadagnac ?

MARTON.

Ce qu'il pourra ; ne t'en mets point en peine.

FRONTIN.

A la bonne heure ; mais Madame Marton...

MARTON, *l'interrompant.*

Oh ! plus de mais, Monsieur Frontin. Il faut rompre ce mariage, vous dis-je ; et travailler ensemble à celui d'Eraste : Marton est à ce prix.

FRONTIN.

Eh ! bien, travaillons ; je ne demande pas mieux... Mais le voici tout à propos.

SCENE II.

ERASTE, MARTON, FRONTIN.

ERASTE.

EH ! bien, ma chere Marton, que puis-je espérer ?

MARTON.

Rien, Monsieur ; tout est perdu.

ERASTE.

Comment ?

MARTON.

Monsieur de Spadagnac arrive incessamment.

ERASTE.

Quoi ! ce Gascon qu'on destinoit à Lucile ?

MARTON.

Oui, lui-même, il vient l'épouser.

ERASTE.

Et tu ne sais aucun moyen de parer ce coup?

MARTON.

Moi? non.

ERASTE.

Il faut donc que je me coupe sa gorge avec lui?

MARTON.

Si nous pouvions cependant faire en sorte...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Ah! ma chere Marton, tu me rends la vie.

MARTON.

Non, je n'imagine rien encore.

ERASTE.

Tu me replonges dans le désespoir!

MARTON.

Attendez... ne m'avez-vous pas dit que Lucile vous avoit permis de tout entreprendre pour l'obtenir?

ERASTE.

Il est vrai.

MARTON.

Que vous l'aviez même fait demander à son pere, par Monsieur votre oncle?

ERASTE.

J'en conviens.

MARTON.

Et que son pere, content de vos biens et de votre famille, n'avoit trouvé d'autre obstacle à votre bonheur que la parole qu'il avoit donnée à Monsieur de Spadagnac?

ERASTE.

Eh! bien?

MARTON.

Eh! bien, le bon homme ne vous connoît point: il n'a jamais vu votre rival; il faut vous présenter ici pour lui?

ERASTE.

Mais encore, sur quelle apparence veux-tu que je passe à ses yeux pour Monsieur de Spadagnac?

MARTON.

Ne vous mettez point en peine; nous avons des ressources. (*Montrant Frontin.*) Voilà son valet, que j'ai déja mis dans vos intérêts, et qui vous présentera pour lui à Monsieur Oronte. C'est moi qui vous en réponds.

ERASTE, *à Frontin.*

Quoi! tu voudrois bien...

FRONTIN, *l'interrompant.*

Moi? je ne dis pas cela. Comment! puis-je en conscience...

MARTON, *l'interrompant à son tour.*

Je te le conseille, vraiment, de me mettre en compromis avec ta conscience!

FRONTIN.

Quoi! je trahirois mon maître de gaieté de cœur?... Je n'en ferai rien.

MARTON.

Comment! que dis-tu là?

FRONTIN, *s'éloignant de Marton.*

Laisse-moi; ne viens point me corrompre.

ERASTE.

Ah ! Monsieur Frontin ! laissez-vous attendrir : il n'y a rien que vous ne deviez espérer de ma reconnoissance, si ...

FRONTIN, *l'interrompant et le quittant brusquement.*

Adieu.

ERASTE.

Quoi ! me quitter ainsi ...

MARTON, *à Frontin, en l'arrêtant.*

Où vas-tu ?

FRONTIN, *à Eraste.*

Bon, bon ! ne vois-je pas où tout cela nous mene ? Vous seriez homme à m'offrir votre bourse ; je suis fragile, je me connois : j'aime mieux ne point m'exposer.

ERASTE, *en lui donnant sa bourse.*

Ah ! Frontin, elle est à toi, et tu peux compter que c'est la moindre partie de ta récompense.

FRONTIN.

Ne le disois-je pas ? cette maudite bourse me fournit déja des raisons.

MARTON.

Comment ! que dis-tu ?

FRONTIN.

Que cette bourse me fait souvenir de certains engagemens de mon maître, avec une fille de Bordeaux, dont je me crois obligé de prendre les intérêts.

ERASTE.

Eh ! pourquoi donc hésiter?

FRONTIN.

Comme vous m'avez ouvert l'esprit ! Je crois à présent, pour la sûreté de mon maître et pour la mienne, pouvoir tout entreprendre pour rompre le mariage que vous craignez ; car c'est une fille dangereuse que celle dont je vous parle, et qui pourroit bien nous jouer quelque mauvais tour ?

ERASTE.

Nous jouer quelque mauvais tour ?

FRONTIN.

Oui, vraiment ; c'est une héroïne, une amazone, moitié femme, moitié petit-maître ; qui fait le coup de pistolet, et vous sangle un coup d'épée, comme elle boiroit un verre de vin !

ÉRASTE.

Comment diable !

FRONTIN.

Au reste, généreuse, magnifique, qui n'a rien à elle, dès qu'elle aime une fois ; mais aussi furieuse à proportion, dès qu'on l'abandonne ; qui vous poignarderoit son amant, sa rivale et elle-même, dans un besoin ; fille à poursuivre un infidele au bout du monde, et à se faire aimer de peur par un perfide un peu poltron !

ÉRASTE.

Et sait-elle les desseins de ton maître ?

FRONTIN.

Oui, vraiment ; je n'ai pu me dispenser de lui en donner avis : car j'avois l'honneur de la servir avant que d'être à lui. C'étoit plus de soufflets, plus de

coups de pied au cul !... Oh ! je ne doute point qu'elle ne nous vienne faire ici quelque coup de sa tête.

ÉRASTE.

Et quelle espece d'homme est-ce que ton maître ?

FRONTIN.

Oh ! pour lui, c'est un esprit bizarre, qui n'aime que les choses extraordinaires : un homme revenu des plaisirs et des passions communes, qui s'est usé le goût de bonne heure, et qui ne donneroit pas cela d'une femme toute unie.

MARTON.

Lucile n'est donc pas son fait... Mais ne nous amusons pas davantage : allez repasser votre rôle ; il n'y a point de tems à perdre.

FRONTIN.

Il est vrai ; mais si mon maître arrivoit, aurois-je le front de le renier en face ? cela est un peu violent, Marton !

ÉRASTE.

Point de scrupules, Frontin ; il ne tient qu'à toi d'être à moi, dès ce moment : je suis ton maître, si tu le veux, et tu ne dépends plus de mon rival.

FRONTIN.

J'accepte volontiers la condition ; mais encore, Monsieur mon maître, faudroit-il quelque chose qui pût vous faire passer, avec quelque vraisemblance, pour Monsieur de Spadagnac ?

ÉRASTE.

Que cela ne t'embarrasse point. Tu sais qu'on lui envoya le portrait de Lucile ? j'en fis tirer une copie

dans le tems ; et j'en ai même fait imiter jusqu'à la boîte. Il n'en faut pas davantage, avec les manieres et l'accent du pays.

FRONTIN.

C'est votre affaire. Pour le déguisement, c'est la mienne. Je lui ai fait faire ici des habits que j'ai fait voir à Monsieur Oronte; cela n'aidera pas mal à le tromper, et vous voilà plus d'à moitié son gendre. C'est à Lucile à faire le reste !

ERASTE, *en l'embrassant.*

Ah ! mon cher Frontin ! comment pourrai-je reconnoître....

FRONTIN, *se retirant d'entre ses bras.*

Tout beau, Monsieur ! vous m'étouffez de joie ! (*A Marton.*) Que je te le rende, Marton ?

MARTON.

Point de bagatelles !... J'entends du bruit ; ce pourroit être Monsieur Oronte.

FRONTIN.

Il seroit dangereux qu'il nous vît, retirons-nous.

(*Eraste et Frontin sortent.*)

SCENE III.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON.

M. ORONTE.

NON, vous dis-je ; c'est une affaire arrêtée, et à laquelle il faut que vous vous disposiez.

LUCILE.

Quoi ! vous croyez, mon pere, que je puisse oublier Eraste, pour votre Monsieur de Spadagnac?

M. ORONTE.

Oui, vraiment ; ne vous l'ai-je pas ordonné ainsi? Il seroit beau que vous fussiez rebelle aux ordres d'un pere !

LUCILE.

Mais, mon pere, tient-il à moi de régler comme il vous plaît les mouvemens de mon cœur ?

M. ORONTE.

C'est bien à votre cœur à avoir des mouvemens ! Je ne vois rien de plus impertinent que la jeunesse, qui ne sait ce qu'il lui faut, et qui se mêle de vouloir !

LUCILE.

Ah ! si j'ose former quelques desirs ce n'est point pour aller contre vos volontés ; et je vous les expose comme à un pere tendre, qui ne voudroit pas me marier pour mon malheur.

M. ORONTE.

Attendez ; on vous mariera pour votre plaisir ! Le mariage

mariage est une affaire de toute la vie : il y faut consulter l'honneur et l'intérêt. Monsieur de Spadagnac se pique d'être d'une des meilleures maisons de Gascogne ; mon frere souhaite qu'il soit son neveu, et la succession de mon frere est considérable. Ces raisons sont sans réplique.

LUCILE.

Elles doivent être bien foibles, mon pere, contre le désespoir où vous me voyez ! De grace, laissez-vous attendrir ! Je vous conjure à genoux de ne me point réduire aux dernieres extrémités !

M. ORONTE.

Mais, mais voyez un peu la petite opiniâtre ! (*A Marton.*) Ma chere Marton, que dis-tu d'une pareille désobéissance ?

LUCILE.

Ah ! mon pere, je m'en rapporte à elle ; si elle me condamne, je me rends.

M. ORONTE.

Elle a trop de raison pour ne le pas faire.

LUCILE.

Oui, mon pere, elle a toute la raison possible ; et je consens qu'elle décide entre vous et moi... (*A Marton.*) Parle, ma chere Maron, parle, je t'en conjure ! Est-il juste que je me sacrifie ?

MARTON.

Oui, il est juste que Monsieur soit le maître ; et c'est à vous de trouver votre amant dans l'époux qu'il vous destine.

LUCILE.

O Ciel ! Matton me trahit !

MARTON.

Marton ne vous trahit point; elle vous sert, et je sais mieux que vous-même ce qu'il vous faut.

LUCILE, *à M. Oronte.*

Ah! mon pere, n'écoutez point ses discours, et laissez-vous toucher par mes larmes.

MARTON, *à M. Oronte.*

Tenez bon, Monsieur, point de foiblesse.

LUCILE, *à M. Oronte.*

Ne me condamnez point à un engagement si funeste, et laissez-moi plutôt demeurer fille toute ma vie.

MARTON.

Eh! mort de ma vie! est-ce que cela se peut?

LUCILE, *à M. Oronte.*

Pourriez-vous m'envier la douceur de passer mes jours auprès de vous? songez que vous n'avez qu'une fille.

MARTON.

Eh! que diantre! avez-vous plus d'un pere?... (*A M. Oronte.*) Mais courage, Monsieur; vous mollissez, je pense?

M. ORONTE.

Je ne mollis point, Marton; et je n'ai jamais été si ferme dans mes résolutions.

LUCILE, *à Marton.*

Ah! cruelle, c'est de toi que j'attendois du secours, et c'est toi qui me désesperes?

MARTON.

Vous me faites pitié, je l'avoue; mais l'avenir me

rassure, et quand vous connoîtrez celui que nous voulons vous donner...

LUCILE, *l'interrompant.*

Ah ! je n'ai que faire de le connoître ; je suis sûre de le détester toute ma vie... (*A M. Oronte.*) Mais mon pere, voyez Éraste : ses biens et sa famille vous convenoient ; sa présence vous détermineroit peut-être.

MARTON.

La présence de M. de Spadagnac vous déterminera, vous.

LUCILE.

Ah ! ce nom seul est un coup de poignard pour moi !

MARTON.

Eh ! bien, nous le nommerons Éraste, s'il ne tient qu'à cela.

LUCILE.

Tu redoubles encore mon aversion pour son rival !

MARTON.

Tant mieux, mort de ma vie ! tant mieux.

M. ORONTE.

Comment donc, tant mieux ?

MARTON.

Oui, Monsieur, la voilà dans les plus heureuses dispositions du monde pour être mariée !

M. ORONTE.

Mais, mais tu n'y penses pas ?

MARTON.

Si fait, vraiment, j'y pense ; et c'est l'horreur qu'elle paroît avoir pour ce que vous lui proposez qui me fait juger du plaisir qu'elle en aura.

M. ORONTE.

Mais encore une fois, je crois que tu perds l'esprit?

MARTON.

Oh! ne vous y trompez pas! En fait de sentimens, et de sentimens de mariage sur-tout, j'en juge toujours contre l'apparence; c'est le plus sûr... Mais on entre... C'est le valet de Monsieur de Spadagnac.

SCENE IV.

FRONTIN, M. ORONTE, LUCILE, MARTON.

FRONTIN, *à M. Oronte.*

BONNES nouvelles, Monsieur, bonnes nouvelles! J'ai trouvé mon maître, en vous quittant: je vous l'annonce; il vient sur mes pas.

M. ORONTE.

J'en suis ravi, Frontin; et nous allons le recevoir avec joie.

LUCILE.

Non, je ne puis attendre sa présence.

M. ORONTE.

Demeurez, s'il vous plaît, Lucile.

FRONTIN.

Elle tremble pour son cœur! Oh! cadědis! elle a raison; il ne tiendra pas long-tems devant mon maître.

M. ORONTE.

Ne perdons point de tems, Frontin. Va chercher le notaire, et fais venir nos musiciens.

(*Frontin sort.*)

SCENE V.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON.

LUCILE.

Quoi ! mon pere, vous auriez la dureté...

M. ORONTE, *l'interrompant.*

Voyez, voyez avant que de vous plaindre : peut-être que Monsieur de Spadagnac... Mais le voici, je pense ?

SCENE VI.

ÉRASTE, *vêtu des habits de M. de Spadagnac,*
M. ORONTE, LUCILE, MARTON.

ÉRASTE, *avec l'accent Gascon.*

Ah ! Monsiur Oronte ! bous boyez un hommé qui seroit bénu du vout du mondé, pour êtré botré gendré ! qué jé bous embrasse en cetté qualité...

M. ORONTE.

Ah ! de tout mon cœur...

ÉRASTE.

Encoré cetté fois, pour Monsiur botré fréré.

M. ORONTE.

J'ai reçu de ses nouvelles; il me mande votre arrivée... (*A Lucile.*) Ma fille, quelle contenance est-ce là? Saluez Monsieur de Spadagnac.

ÉRASTE.

Mon acent lui fait pur put-êtré? mais patiencé, nous lé perdrons vientôt en sa fabur.

LUCILE, *à part.*

Ah! Ciel! que vois-je?

ÉRASTE.

Je bous étonné, n'est-cé pas? jé m'en doutois vien: on né bous a pas prébénue; l'ajustément, la personné, tout bous surprend? là, là, réméttez-bous.

MARTON.

On seroit surpris à moins, Monsieur; mais je répondrois bien que le plaisir passe encore la surprise.

ÉRASTE, *à Lucile.*

Cetté fille a dé l'esprit! Elle est à bous? Je la bux payer dé sa galantérie... (*A Marton.*) Tien, mon enfant, choisis; prends cé diamant, ou qué jé t'embrassé.

MARTON, *prenant le diamant.*

Je sais trop mon devoir, Monsieur, pour ne m'en pas tenir à la moindre de vos offres. (*A Lucile.*) Eh! bien, Mademoiselle, augurois-je mal de cette entrevue?

M. ORONTE, *à Lucile.*

Qu'en dis-tu, Lucile?

LUCILE.

Je vous avouerai, mon pere, que je ne m'attendois à rien moins qu'à ce que je vois.

M. ORONTE.

N'est-ce pas?

LUCILE.

Je m'étois fait, par une prévention dont je n'étois pas la maîtresse, une idée affreuse de l'époux que vous me destiniez, et, je craignois de détourner les yeux sur Monsieur, de peur d'y trouver de quoi irriter mon aversion; mais toute cette horreur s'est bien dissipée à sa vue, et vous me voyez confuse d'avoir été si long-tems rebelle à vos volontés.

M. ORONTE.

Ah! voilà les sentimens que je demandois de toi!

ÉRASTE, *à Lucile.*

Point dé déguisement, Madémoiselle. Il a fallu donner quelque chose au pays: mon acent, mes manierés lui appartiennent. Connoissez cé qui est à moi, mes sentimens. Jé né bux point bous déboir à l'autorité d'un péré, si bous m'aimez, à la vonne hure, unissons-nous, bibons huruх. Si bous en aimez un autré, jé bous céde, et jé murs!

LUCILE.

Je ne vous déguiserai point, Monsieur, que j'ai déja senti une passion violente pour un certain Éraste, dont le respect et la tendresse m'avoient charmée.

M. ORONTE, *bas, à Lucile,*

Ne parle point de cela, ma fille....

LUCILE.

Non, mon pere, Monsieur ne prétend pas que je lui déguise rien; et je suis sûre que ma franchise lui fera plaisir.

ÉRASTE.

Oui, oui, comptez qué jé prends vien la chose.

LUCILE.

J'aimois Éraste: nous nous étions promis un attachement inviolable; et il avoit tout lieu de croire que rien ne pourroit jamais l'effacer de mon cœur.

ÉRASTE.

Bous mé charmez, Diu mé damne! Il mé semvle êtré cet Érasté!

LUCILE.

Maïs tout ce que j'ai jamais senti pour lui, je le sens en ce moment pour vous; et je ne m'apperçois pas même en cela que je change. Je vous aime comme si j'étois dans l'habitude de vous aimer; et je jurerois n'avoir jamais que vous.

ÉRASTE.

Oh! bous n'y perdez rien, jé bous jure et jé défierois cet Érasté mêmé dé bous aimer plus qué jé lé fais.

M. ORONTE, *à Marton.*

Ils m'attendrissent, Marton!

ÉRASTE.

Au resté, Monsiur Ontonté, jé bous démandé Lucilé tout dé noubeau. Point d'égards, en mé l'accordant: comptez qué jé n'ai jamais bu Monsiur botré frèré, qué jé né suis point dé la familié des Spadagnacs;

détachez-moi dé tout, isolez-moi : mé boulez-bous pour gendré ?

M. ORONTE.

Ah ! Monsieur, je n'envisage que votre personne, et vous me faites trop d'honneur !

ÉRASTE.

Vien donc ! un notaire, et nous sérons tous contens.

SCENE VII.

LA ROSE, M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON.

LA ROSE, *à M. Oronte.*

MONSIEUR de Spadagnac, Monsieur.

M. ORONTE.

Comment ! Monsieur de Spadagnac ? eh ! le voilà.

LA ROSE.

N'importe, Monsieur, c'est encore lui.

MARTON.

Va, va, dis-lui qu'il se trompe.

LA ROSE.

Vous lui direz vous-même, Madame Marton.

(Il sort.)

SCENE VIII.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON.

MARTON, *à M. Oronte.*

Vous verrez que c'est quelque flaireur de dot, qui voudroit vous escamoter celle de Lucile?

M. ORONTE.

Il y a bien de l'apparence, Marton.

MARTON, *bas, à Éraste.*

Au moins, Monsieur, ne vous déconcertez point; soutenez la gageure.

SCENE IX.

M. DE SPADAGNAC, M. ORONTE LUCILE, MARTON, ÉRASTE.

M. DE SPADAGNAC, *en bottes, à M. Oronte.*

Bous êtés Monsiur Oronté? Serbitur.... (*Regardant Lucile.*) Lé cur mé dit qué c'est là Lucile... (*A Lucile.*) Son balet... (*A M. Oronte.*) Allons, veau-péré, point dé rétardément: il faut qué jé l'épouse en vottés.

M. ORONTE.

Il est inutile...

M. DE SPADAGNAC.

Comment ! inutilé ? non, dé par tous lés diavlés, les amours Gascons sont pressés. Concluons.

M. ORONTE.

Il est inutile, vous dis-je, de continuer ce personnage, vous venez un peu trop tard pour nous surprendre.

M. DE SPADAGNAC.

Qu'est-ce à diré ?

MARTON.

Que vous êtes un fourbe, un fripon dont on sait des nouvelles, et pour qui il ne fait pas bon ici.

M. DE SPADAGNAC, *à M. Oronte.*

Comment donc ? fourvé, fripon ! Veau-pere, où sont bos fénêtrés ?

ÉRASTE.

Crains qu'on né té l'apprénné, l'ami : tu pourrois vien né pas sortir par aillurs.

M. DE SPADAGNAG.

Ah ! jé réconnois lé style ! Eh ! donc, mon pays, apprends-moi qui tu pux êtré ?

ÉRASTE.

Jé suis l'amant dé Lucilé, j'en suis aimé, jé l'épousé ; boilà mon nom, ma novlesse et ma fortuné.

M. DE SPADAGNAC, *à M. Oronte.*

Ah ! j'entends, veau-péré ! bous couriez dux gendrés à la fois ?

M. ORONTE, *à Marton.*

Je n'y comprends rien, Marton !

MARTON, *à M. de Spadagnac.*

Eh ! ne devinez-vous pas, Monsieur l'imposteur, que c'est là Monsieur de Spadagnac à qui vous prétendiez escamoter Lucile ?

M. DE SPADAGNAG.

Bous riez ?

MARTON.

Je ne ris point.

M. DE SPADAGNAC.

Lui, Spadagnac ?

MARTON.

Oui, lui-même.

M. DE SPADAGNAC, *à Eraste.*

Eh ! qui diavlé, mon ami, t'a fourré dans notré familllé.

ÉRASTE.

Jé né mé compromets plus. (*Montrant M. Oronte.*) Monsiur mé connoît ; et jé puis m'épargner la peiné dé té confondré.

M. ORONTE.

Ma foi ! Messieurs, cette aventure me confond moi-même ; car enfin l'un de vous deux est un fripon, et l'autre doit être mon gendre. Vous trouverez bon, s'il vous plaît, que j'approfondisse les choses.

ÉRASTE, *tirant un portrait de sa poche.*

Soit, Monsiur Oronte ; et, puisqu'il bous faut des prubés, connoissez-bous cé portrait ?

M. ORONTE, *après avoir regardé le portrait.*

C'est celui que j'envoyai à Monsieur de Spadagnac.

M. DE SPADAGNAC, *montrant un autre portrait.*

Eh ! donc, cetté peinturé, qué séra-t-ellé ?

M. ORONTE,

M. ORONTE, *regardant les deux portraits.*

C'est la même chose ; la boîte et le portrait, tout est semblable. Je ne sais que croire.

M. DE SPADAGNAC

Bous en croirez du moins lé rapport dé Frontin ?... (*Appelant.*) Holà quelqu'un ! qu'on mé lé cherché.

M. ORONTE.

Comment ! Frontin seroit-il aussi votre valet ?

M. DE SPADAGNAC.

Non, c'est moi qui sérai lé balet dé Frontin ? Hé ! morblu ! n'est-cé pas par mon ordré qu'il est auprès dé bous ?

M. ORONTE, *à Marton.*

Je m'y perds, Marton !

ÉRASTE, *à M. de Spadagnac.*

C'en est trop; sortons. C'est à nous à montrer qui nous sommés.

M. DE SPADAGNAC.

Oui, sors, dé par tous les diavlés ! sors ; c'est cé qué jé démandé.

ÉRASTE, *en s'en allant.*

C'est assez.

M. DE SPADAGNAC, *à M. Oronte.*

Il fait vien d'échapper !... Est-il possivlé, veau-péré, qué bous ayiez été un moment la dupé dé cet impostur ?

ÉRASTE, *revenant sur ses pas.*

Quoi ! lâché tu né mé suis pas ?

M. DE SPADAGNAC.

Té boilà encoré, jé pense ? Oh ! parvlu ! tu sortiras, mort ou vif !

M. ORONTE.

Point de désordre chez moi, Messieurs de Spadagnac : vous me devez au moins ce respect, sous le nom que vous prenez tous deux.

M. DE SPADAGNAC.

Non, dé par tous lés diavlés ! Jé biens exprès de Vordeaux ; on m'a donné dés parolés : il faut qué j'épousé.

ERASTE.

Mon nom m'est moins cher qué cé qué j'aimé : sois Spadagnac, si tu bux ; mais sois sûr qu'on né peut ovténir Lucilé, qu'après ma mort.

SCENE X.

FRONTIN, M. ORONTE, LUCILE, MARTON ÉRASTE, M. DE SPADAGNAC.

M. ORONTE.

AH ! voici Frontin, tout à propos !

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je viens de chez le notaire... (*Apercevant M. de Spadagnac, à part.*) Mais que vois-je ? mon maître !

M. DE SPADAGNAC, *à M. Oronte.*

Ah ! parblu ! Monsiur Oronté, bous allez abois prubés ; j'en réponds sur sés oreillés !

MARTON, *bas, à Frontin.*

Ne nous trahis point, Frontin, il y va de moi!

M. DE SPADAGNAC, *à Frontin, en le tirant à lui.*

Bénez çà, Monsiur lé coquin, bénez çà.

FRONTIN.

Eh! bien, Messieurs, de quoi s'agit-il?

M ORONTE.

De m'apprendre sur l'heure qui des deux est ton maître.

M. DE SPADAGNAC.

Oui, parlé, pendart? Né mé serbois-tu pas à Vordeaux? et n'est-cé pas par mon ordré, qué tu es ici?

FRONTIN.

Il est vrai, mais...

M. DE SPADAGNAC, *le menaçant.*

Heim?

FRONTIN.

Je vous dis, Monsieur, que j'en conviens.

ÉRASTE.

Comment! coquin! tu n'es donc pas à moi?

FRONTIN, *se sauvant vers Eraste.*

Si fait, vraiment: cela n'empêche pas; et c'est à vous à me défendre.

M. DE SPADAGNAC, *le retirant à lui.*

Aboue, traître! aboue. Né té dois-jé pas encoré tous tés gagés?

FRONTIN.

D'accord, Monsieur; point de violence: je suis prêt à les recevoir.

ÉRASTE, *à Frontin.*

Et moi, maraut? né t'ai-jé pas payé lés tiens d'abancé?

FRONTIN.

Il est vrai; me voulez-vous encore avancer quelque chose?

M. DE SPADAGNAC, *tirant l'épée sur lui.*

Oh! réponds autrément, traître! ou jé té mutilé...

ÉRASTE, *ayant aussi l'épée à la main.*

Oui, décidé, maraut! décide; où jé té rends nul.

FRONTIN, *se jettant à genoux entre eux deux, et tournant la tête alternativement vers l'un, et vers l'autre.*

(*A tous les deux.*) Eh! de grace, Messieurs! je vous dis les choses comme elles sont... (*A M. de Spadagnac.*) Vous m'avez envoyé ici... (*A Eraste.*) Je suis à vous... (*A M. de Spadagnac.*) Je vous attendois... (*A Eraste.*) Je vous ai annoncé .. (*A M. de Spadagnac.*) J'ai fait préparer des habits pour votre mariage... (*A Eraste.*) Et je viens de chez le notaire pour vous... (*A tous les deux.*) Il me semble qu'il n'y a rien de plus positif?

M. ORONTE.

Oh! je n'y puis plus tenir!... Frontin! tu es un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle!

FRONTIN, *se relevant.*

Que voulez-vous Monsieur? le moyen de parler raison devant des épées nues? (*Eraste et M. de Spadagnac remettent leurs épées dans le fourreau.*)

MARTON, *bas, à Frontin.*

'est donc ainsi, scélérat! que tu fais ton devoir?

tu n'oses t'expliquer ouvertement pour ton maître?
Va ne me regarde plus; je ne veux point d'un traître.

M. DE SPADAGNAC, *tirant encore son épée.*

Morvlu! c'est trop hésiter! il faut qué j'effacé cé maraut du nomvré dés bibans!

FRONTIN, *se sauvant derriere Eraste.*

Miséricorde!

M. DE SPADAGNAC.

Tu m'échappés, pendart? mais jé t'apprendraì ton déboir!

FRONTIN.

Morbleu! je ne vous dois rien; c'est vous qui me devez.

M. DE SPADAGNAC, *courant à lui.*

Quoi! jé souffrirai qué mon balet...

FRONTIN, *tenant Eraste par son habit.*

Votre valet, vous-même! Je ne reconnois point d'autre maître que Monsieur, puisqu'il faut le dire; et je n'ai jamais rien reçu de vous.

M. DE SPADAGNAC.

Ba, ba, tu récébras, jé t'en réponds... (*A M. Oronte.*) Mais, Monsiur Oronté, c'est à bous qué jé mé prends dé tout cé qui m'arribe ici; et jé m'en bais bous chercher dés gens qui bous apprendront qui jé suis.

ÉRASTE, *feignant de le suivre.*

A la vonne huré.

M. DE SPADAGNAC.

Quoi! tu mé suis encore! Oh! parvlu, choisis! cédé-moi la place, ou démure ici.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, FRONTIN.

ÉRASTE, *à M. Oronte.*

Bous boyez vien, Monsiur Oronté, qu'il sé vat en rétraité !

M. ORONTE.

Oui, oui, je vois bien que c'est un fripon; et je ne doute plus que vous ne soyiez mon gendre.

SCENE XII.

LA ROSE, M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

LA ROSE, *à M. Oronte.*

Encore un Monsieur de Spadagnac, Monsieur.

M. ORONTE, *lui donnant un souflet.*

Encore le diable qui t'emporte !

LA ROSE.

Dame, Monsieur ! est-ce ma faute s'il s'appelle comme çà ?

M. ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti, butor; et ne le laisse point entrer.

SCENE XIII.

JULIE, *en habit d'homme, et se faisant passer pour M. de Spadagnac;* M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROSE.

LA ROSE, *à Julie.*

NON, non, vous n'entrerez point, Monsieur de Spadagnac; mon maître m'envoie... vous dire... que ce n'est point vous.

JULIE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, mon ami, té boilà payé dé ta commission.

(La Rose sort.)

SCENE XIV.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, JULIE, MARTON, FRONTIN.

M. ORONTE, *à Julie.*

COMMENT donc, Monsieur! en use-t-on ainsi?

JULIE.

Oui, von homme, autant à gagner pour quiconque osera mé contester lé nom dé Spadagnac.

ÉRASTE.

Quoi! bous osez-nous souténir qué cé nom bous appartient?

JULIE.

S'il m'appartient ? ah ! oui, dé par tous les diavlés ! j'en ai dé vons titrés; et c'est par moi sulé qu'il doit s'éterniser.

M. ORONTE.

Mais enfin, que venez-vous chercher ici ?

JULIE.

Cé qué j'y biens chercher ? ah ! démandez à Frontin.

FRONTIN.

A moi ? Mad...

JULIE, *l'interrompant.*

Oui, parlé, maraut ! n'étois-tu pas à moi ? et n'est-cé pas sur tés abis qué jé mé suis rendue ici ?

FRONTIN.

Il est vrai, Monsieur, j'en conviens.

M. ORONTE, *à Marton.*

Oh ! pour le coup, Marton je ne sais plus où j'en suis.

ÉRASTE.

Jé né crois pas néanmoins, Monsiur Oronte, qué bous valanciez un moment, entré moi et cet hommé.

JULIE.

Cet homme ! on boit vien, mon ami, qué tu né sais encore à qui tu parlés ! Cet hommé !

ÉRASTE.

Ba, qui qué tu sois, éloigné-toi d'ici; et qu'il té suffisé qué tu n'es pas lé fait dé Lucilé.

JULIE.

Jé né suis pas son fait ? hé qui diavlé té l'a dit ?

ÉRASTE.

En tout autré liu, jé té l'apprendrois, au péril dé ta bie !

JULIE.

La Gasconnade en est ?... Ah ! j'en suis rabie ! Hé ! sais-tu vien, mon ami, qu'on n'a jamais baincu d'hommé fait commé moi ?

ÉRASTE.

Nous lé berrions à l'éprubé, si nous n'étions pas ici !

JULIE.

Oh ! né mé poussé point à vout ; tu né mé connois pas encoré : jé suis un diavlé !

FRONTIN, *bas, à Eraste.*

Autant vaut ; elle est femme... C'est notre héroïne de Bordeaux.

JULIE.

Qué lui dis-tu, maraut ? qué lui dis-tu ?

FRONTIN, *bas, à Julie.*

Je vous dis que c'est là l'amant de Lucile ; et que je le fais passer pour Monsieur de Spadagnac, afin de vous conserver le véritable, qui vient de sortir d'ici.

JULIE, *à M. Oronte.*

Ah ! parvlu ! Monsiur Oronte ! il mé bient une idée. Cet hommé bient pour épouser Lucilé. Bous abez liu dé croiré qué lé mêmé dessein m'amené : hé ! cadédis ! puisqué cela la régardé, c'est à son cur à décider.

ÉRASTE.

Bolontiers ; c'est de son cur qué jé bux ténir tous més droits.

JULIE, *à Lucile.*

C'est donc à bous à parler, la véllé. Né confions point botré sort aux armés : qué sait-on ? peut-êtré qué celui qui bous conbiendroit lé moins séroit lé bainquur. Né risquons rien : tout y est encoré ; choisissez ?

M. ORONTE.

Non, non, il faut qu'elle épouse Monsieur de Spadagnac ; et je veux connoître le véritable.

JULIE.

Hé ! qu'importe ? est-ce un nom qu'il lui faut ? c'est un hommé, dé par tous lés diavlés !

M. ORONTE.

Franchement, Monsieur, vous m'avez bien l'air d'être un fourbe, et de vous entendre avec celui qui vient de sortir ?

JULIE.

Oh ! bous bous trompez, jé bous jure ; et jé bux l'attendre ici, pour lé confondré débant bous.

M. ORONTE.

Tenez, le voici qui revient tout à propos.

SCENE XV.

M. DE SPADAGNAC, M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, JULIE.

M. DE SPADAGNAC, *à part.*

IL faut qué jé sois lé plus désastré dés mortels ! jé n'ai pu troubér personné.... (*Apercevant Julie.*) Mais qué bois-je ? Julie !

JULIE.

Ah ! té boilà, perfide ! Il faut qué jé t'étranglé !

M. ORONTE.

Tout beau, tout beau, Monsieur ! vous n'y pensez pas ?

JULIE.

Écoutez, Monsiur Oronté, bous n'abez qu'à boir si bous abez trop d'uné bié ; mais c'est fait de bous si bous acceptez cet hommé pour gendré ?

M. DE SPADAGNAC, *à part.*

Ah ! morvlu ! quel contré-tems !

JULIE, *à Lucile.*

Et bous, la véllé, bous n'abez qu'à bous pourboir aillur, ou morvlu ! point de quartier : bous aurez affaire à moi !

FRONTIN, *bas, à Marton.*

C'est notre amazone, au moins !

ÉRASTE, *à Frontin.*

Et moi, maraut? né t'ai-jé pas payé lés tiens d'abancé?

FRONTIN.

Il est vrai; me voulez-vous encore avancer quelque chose?

M. DE SPADAGNAC, *tirant l'épée sur lui.*

Oh! réponds autrément, traître! ou jé té mutilé...

ÉRASTE, *ayant aussi l'épée à la main.*

Oui, décidé, maraut! décide; où jé té rends nul.

FRONTIN, *se jettant à genoux entre eux deux, et tournant la tête alternativement vers l'un, et vers l'autre.*

(*A tous les deux.*) Eh! de grace, Messieurs! je vous dis les choses comme elles sont... (*A M. de Spadagnac.*) Vous m'avez envoyé ici... (*A Eraste.*) Je suis à vous... (*A M. de Spadagnac.*) Je vous attendois... (*A Eraste.*) Je vous ai annoncé .. (*A M. de Spadagnac.*) J'ai fait préparer des habits pour votre mariage... (*A Eraste.*) Et je viens de chez le notaire pour vous... (*A tous les deux.*) Il me semble qu'il n'y a rien de plus positif?

M. ORONTE.

Oh! je n'y puis plus tenir!... Frontin! tu es un extravagant, ou un fripon, ou le diable s'en mêle!

FRONTIN, *se relevant.*

Que voulez-vous Monsieur? le moyen de parler raison devant des épées nues? (*Eraste et M. de Spadagnac remettent leurs épées dans le fourreau.*)

MARTON, *bas, à Frontin.*

'est donc ainsi, scélérat! que tu fais ton devoir?

tu n'oses t'expliquer ouvertement pour ton maître ?
Va ne me regarde plus ; je ne veux point d'un traître.

M. DE SPADAGNAC, *tirant encore son épée.*

Morvlu ! c'est trop hésiter ! il faut qué j'effacé cé maraut du nomvré dés bibans !

FRONTIN, *se sauvant derriere Eraste.*

Miséricorde !

M. DE SPADAGNAC.

Tu m'échappés, pendart ? mais jé t'apprendrai ton déboir !

FRONTIN.

Morbleu ! je ne vous dois rien ; c'est vous qui me devez.

M. DE SPADAGNAC, *courant à lui.*

Quoi ! jé souffrirai qué mon balet...

FRONTIN, *tenant Eraste par son habit.*

Votre valet, vous-même ! Je ne reconnois point d'autre maître que Monsieur, puisqu'il faut le dire ; et je n'ai jamais rien reçu de vous.

M. DE SPADAGNAC.

Ba, ba, tu récébras, jé t'en réponds... (*A M. Oronte.*) Mais, Monsiur Oronté, c'est à bous qué jé mé prends dé tout cé qui m'arribe ici ; et jé m'en bais bous chercher dés gens qui bous apprendront qui jé suis.

ÉRASTE, *feignant de le suivre.*

A la vonne huré.

M. DE SPADAGNAC.

Quoi ! tu mé suis encore ! Oh ! parvlu, choisis ! cédé-moi la place, ou démure ici.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

M. ORONTE, LUCILE, MARTON, ÉRASTE, FRONTIN.

ÉRASTE, *à M. Oronte.*

Bous boyez vien, Monsiur Oronté, qu'il sé vat en rétraité !

M. ORONTE.

Oui, oui, je vois bien que c'est un fripon; et je ne doute plus que vous ne soyiez mon gendre.

SCENE XII.

LA ROSE, M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN.

LA ROSE, *à M. Oronte.*

Encore un Monsieur de Spadagnac, Monsieur.

M. ORONTE, *lui donnant un souflet.*

Encore le diable qui t'emporte !

LA ROSE.

Dame, Monsieur ! est-ce ma faute s'il s'appelle comme çà ?

M. ORONTE.

Dis-lui qu'il en a menti, butor ; et ne le laisse point entrer.

SCENE XIII.

JULIE, *en habit d'homme, et se faisant passer pour M. de Spadagnac*; M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, MARTON, FRONTIN, LA ROSE.

LA ROSE, *à Julie.*

NON, non, vous n'entrerez point, Monsieur de Spadagnac; mon maître m'envoie... vous dire... que ce n'est point vous.

JULIE, *lui donnant un souflet.*

Tiens, mon ami, té boilà payé dé ta commission.

(La Rose sort.)

SCENE XIV.

M. ORONTE, LUCILE, ÉRASTE, JULIE, MARTON, FRONTIN.

M. ORONTE, *à Julie.*

COMMENT donc, Monsieur! en use-t-on ainsi?

JULIE.

Oui, von homme, autant à gagner pour quiconque osera mé contester lé nom dé Spadagnac.

ÉRASTE.

Quoi! bous osez-nous souténir qué cé nom bous appartient?

(*Les Biscayens et les Gasconnes dansent un branle, sur lequel on chante les couplets suivans.*)

FRONTIN, *chantant.*

La Garonne n'a pas vu naître
Tous les Gascons qui sont ici :
En tous lieux il s'en fait connoître ;
Et sur-tout en ce pays-ci.
La Garonne n'a pas vu naître
Tous les Gascons qui sont ici.

LUCILE, *chantant.*

Tel de nos cœurs se dit le maître,
Que nous accablons de souci.
La Garonne n'a pas vu naître
Tous les Gascons qui sont ici.

FRONTIN.

En fait d'amour, tout petit-maître
Se pique d'en user ainsi.
La Garonne n'a pas vu naître
Tous les Gascons qui sont ici.

JULIE, *chantant.*

Qué dé plumets on boit paroîtré,
Qui font lur campagne à Passi !
La Garonné n'a pas bu naîtré
Tous lés Gascons qui sont ici.

FRONTIN, *au Parterre.*

Chaucun se fait honneur de l'être;
Nous le sommes, par fois, aussi.
La Garonne n'a pas vu naître
Tous les Gascons qui sont ici.

FIN.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]
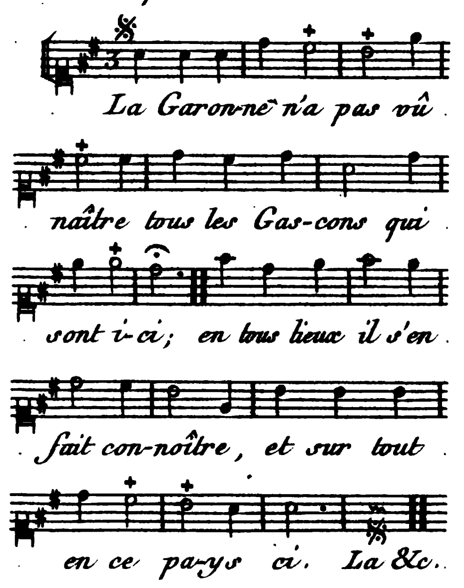
[illegible]

[illegible]

[illegible]

VAUDEVILLE
des Trois Gascons.

Musique de Grandval.



LI

EI

LE PORT DE MER,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Nicolas

PAR BOINDIN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DU PORT DE MER.

LE Juif M. Sabatin, Marchand de Livourne, veut faire épouser à sa fille, Benjamine, l'Armateur M. d'Outremer; mais elle aime Léandre, dont elle est aimée, et pour tâcher de faire échouer le mariage projetté par le pere, et faire réussir celui que desire la fille, la Saline, valet de Léandre, et amant aimé de Marine, suivante de Benjamine, s'est introduit chez M. Sabatin, en qualité de courtier. M. Sabatin se dispose à faire une banqueroute. Il le confie à La Saline, qui lui promet de l'aider dans cette affaire, avec les secours d'un galérien Turc, nommé Hali; mais au lieu de travailler pour M. Sabatin, La Saline lui fait voler, par Hali, des pierreries, que Léandre avoit enlevées à son oncle l'Armateur, M. Salomin, et qu'il avoit remises en dépôt à M. Sabatin, et il fait disparoître Hali, pour

quelque tems. La Saline, aidé d'un autre galérien François, nommé Brigantin, et déguisé en Marchand d'esclaves, en amene une troupe à M. Sabatin, en lui faisant croire qu'ils lui sont envoyés par son correspondant de Smirne ; mais seulement pour pouvoir introduire chez lui, Léandre, sous l'habit d'un More, et Brigantin sous celui d'une Esclavonne, afin de faciliter à Léandre un entretien avec Benjamine, et de faire détruire M. d'Outremer dans l'esprit de M. Sabatin, par la fausse Esclavonne. Cependant, M. d'Outremer vient presser M. Sabatin de terminer le mariage. Il en est, d'abord, fort mal reçu ; mais découvrant bientôt la fourberie de Brigantin, il veut savoir quel est le faux More, son complice, et il reconnoît son neveu dans Léandre, M. d'Outremer étant le même que M. Salomin, qui porte, tour-à-tour, ces deux noms. La Saline faisant reparoître Hali avec les diamans, qui sont rendus à M. d'Outremer, celui-ci cede ses droits sur Benjamine à Léandre, qui l'épouse, et La Saline est uni à Marine. Ce double mariage est célébré par une fête Marine que donne M. d'Outremer, et qui

est exécutée par des Matelots, des Barcarolles, des Australiennes et un Singe, dressé à ces sortes de jeux.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE PORT DE MER.

SELON les *Mémoires* de Boindin, Houdart de la Motte eut part à cette Piece, qui fut jouée dix-neuf fois de suite, dans sa nouveauté, avec succès, et qui est restée au courant du répertoire. La musique du Divertissement est de Gilliers.

« Il y a peu de petites Pieces que le Public revoie avec plus de plaisir que celle du *Port de Mer*, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et elle mérite bien cet accueil, soit qu'on en examine le plan, la marche de l'intrigue, la coupe des scenes, la peinture des personnages et la vivacité du dialogue. Le Divertissement, qui répond assez au sujet de la Piece, est aussi très-amusant. Comme

cette Comédie eut une réussite marquée à son avénement au Théatre, le sieur Flachat de Saint-Sauveur en parla de la façon suivante, dans son Ouvrage intitulé *Pieces fugitives d'Histoire et de Littérature, anciennes et modernes*, in-12, 1704, page 560 et suivantes. *M. le Duc de Mantoue, qui a assisté à une représentation du* Port de Mer, *a eu beaucoup de satisfaction d'y voir danser un de ses sauteurs, qui passe pour être un des plus habiles dans cet exercice.* »

« Sans vouloir diminuer le prix de cette Comédie, ajoutent les freres Parfaict, nous seroit-il permis de proposer une simple réflexion sur le mariage de Léandre qui épouse une Juive? Cette alliance est un peu hasardée ; et il n'étoit pas difficile à l'Auteur de prévenir ce petit défaut. »

Selon le jugement des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, « cette Comédie n'est point une école de probité ; mais c'est un tableau qui, malheureusement, pourroit avoir été copié d'après nature. D'ailleurs, Benjamine et Léandre conservent toute la droiture que doi-

vent avoir des personnages intéressans. Les autres, moins scrupuleux, semblent, pour ainsi dire, y être autorisés par état. »

LE PORT DE MER,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

PAR BOINDIN;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 29 Mai 1704.

PERSONNAGES.

M. SABATIN, Marchand Juif.

BENJAMINE, fille de M. Sabatin.

MARINE, suivante de Benjamine.

M. D'OUTREMER, Armateur.

LÉANDRE, neveu de M. d'Outremer.

LA SALINE, valet de Léandre.

HALI, Galérien Turc.

BRIGANTIN, Galérien François.

QUATRE MATELOTS.

DEUX CANTARINES.

DEUX BARCAROLLES.

DEUX AUSTRALIENNES.

UN SINGE.

La Scene est à Livourne.

A

LE PORT DE MER,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA SALINE, MARINE.

MARINE.

De l'amour tant qu'il vous plaira, M. de la Saline; mais point de badinage.

LA SALINE.

Ta main, du moins ? ..

MARINE.

Pas seulement le bout du doigt. Que ne te dépêches-tu d'assurer le bonheur de ma maîtresse ? Le mariage nous mettroit d'accord : je te l'ai promis.

LA SALINE.

De quoi peux-tu donc te plaindre, Marine ? il me semble que, jusqu'ici, nous y avons été assez bon train. A peine arrivons-nous à Livourne, moi et mon maître, que nous devenons amoureux de toi et de ta maîtresse. On nous apprend que M. Sabatin, son pere, la destine à un Pirate, qui la rendra malheureuse. Aussi-tôt, par bonté de cœur, nous entreprenons de nous faire aimer, pour la dérober à ce brutal-là : soins, périls, dépenses, rien ne nous coûte. Vous nous

aimez enfin : il y en auroit qui s'en tiendroient là ; mais nous sommes honnêtes gens, nous voulons épouser.

MARINE.

Que ne songes-tu donc à en venir à bout.

LA SALINE.

Je ne songe à autre chose depuis trois semaines que je me suis fait courtier de M. Sabatin ; et je me creuse nuit et jour la cervelle, pour assortir mes fourberies à son humeur et à ses affaires.

MARINE.

Eh ! bien, qu'as-tu tiré de ta cervelle ?

LA SALINE.

Doucement ! Marine M. Sabatin destine un Pirate à Benjamine ; il est bien aise de lui tenir toute prête une petite banqueroute pour sa dot : nous attendons des esclaves de Smyrne...

MARINE, *l'interrompant.*

A quoi bon tout ce détail ?

LA SALINE.

Je veux dégoûter le Pirate du mariage que nous craignons. Je prétends profiter de la banqueroute, pour retirer de notre Juif les pierreries que nous lui avons engagées. A l'égard des esclaves, je compte..

MARINE, *l'interrompant.*

Je veux, je prétends, je compte !... Voilà de beaux projets ; mais l'exécution ?

LA SALINE.

Tu es pour l'exécution, toi ! j'y viens. Je me suis déja assuré d'un bon nombre de personnes pour ce-

tain stratagême que je médite : le magasin du Juif suffira de reste aux déguisemens nécessaires. Il ne me manque plus qu'une bagatelle.

MARINE.

Quoi donc ?

LA SALINE.

De l'argent.

MARINE.

C'est une bagatelle essentielle, vraiment ! Mais n'importe ; il ne te doit pas manquer ici : caisse, comptoir, écrin, coffre-fort, tout est sous ta main. Il ne te faut que de l'adresse et du courage.

LA SALINE.

Oui-dà, oui-dà, Marine ; mais la Justice n'appelle pas cela comme toi.

MARINE.

Va, va, ne crains rien : la Justice ne va point en mer.

LA SALINE.

Eh ! non pas, par tous les diables ! elle n'y va pas ; mais elle y envoie.

MARINE.

Vraiment, voilà de belles mollesses ! Oh ! il faut qu'un amant ait plus de fermeté. Enfin, je te laisse : fais comme tu l'entendras ; mais songe à m'obtenir tandis que je t'aime. On n'a pas toujours le vent en poupe.

(Elle sort.)

SCENE II.

LA SALINE, *seul.*

PESTE soit de l'amour ! Cette friponne-là me fera faire quelque sottise....

SCENE III.

BRIGANTIN, LA SALINE.

BRIGANTIN, *à part.*

AU diable le chien de comite !

LA SALINE, *à part.*

Mais, que vois-je ?.... Voici une rencontre de mauvais augure.

BRIGANTIN, *à part.*

Ah ! ah ! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

LA SALINE, *à part.*

Je crois que c'est.... Oui, parbleu ! c'est lui-même.

BRIGANTIN, *à part.*

Plus je confronte, plus.... (*A La Saline.*) Eh ! c'est toi, mon cher La Saline ?

LA SALINE.

Quoi ! c'est toi, mon cher Brigantin ? Que veux donc dire cet équipage ?

BRIGANTIN.

C'est un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

LA SALINE.

Eh! depuis quand donc es-tu dans la Marine?

BRIGANTIN.

J'y suis de la derniere promotion.

LA SALINE.

J'entends, j'entends.

BRIGANTIN.

Et c'est le zele que tu me connois pour le bien public qui m'a procuré cet emploi-là.

LA SALINE.

Comment?

BRIGANTIN.

Tu sais que j'ai toujours été fort amoureux des Spectacles? Je m'étois dévoué de tout tems à y maintenir la paix et le silence; et, pour cela, j'allois réguliérement à la Comédie, où, le plus discrétement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des épées, pour prévenir les querelles, et des tabatieres, pour empêcher les éternuemens.

LA SALINE.

Tu rendois là un vrai service au public!

BRIGANTIN.

Je m'en serois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

LA SALINE.

Quel malheur?

BRIGANTIN.

Le jour d'une premiere représentation, un maudit animal, un Auteur, qui avoit intérêt que ce jour-là le Spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La Justice prit mon zele de travers, et, avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, et me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé qu'il me fallut prendre le collier de l'ordre, et venir faire mes caravanes sur ces côtes.

« Qui l'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
» Dût présenter d'abord Pylade aux yeux d'Oreste? »

LA SALINE.

Je vois vraiment que tu t'es fort orné l'esprit!

BRIGANTIN.

Oh! diable! les Spectacles font bien un jeune homme... Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement! Ne me débrouilleras-tu point un peu de tout cela?

LA SALINE.

Bon! ai-je jamais eu de réserve pour toi? et peux-tu douter que je ne sois toujours le même? L'amitié s'altere-t-elle quand la vertu en est le fondement?

BRIGANTIN.

Vous vous moquez, M. de La Saline!

LA SALINE.

Ah! mon enfant, les honnêtes gens sont maudits

de la Fortune ! Le zele du bien public t'a perdu ? Une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

BRIGANTIN.

Une tendresse de conscience ?

LA SALINE.

Oui : je tenois une Caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque tems contre elle ; mais enfin elle m'atterra : j'eus horreur de moi-même ; et, pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai, sans y penser, le fonds de la caisse....

BRIGANTIN.

On ne peut pas songer à tout.

LA SALINE.

Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer a tout englouti ; et je n'ai sauvé du naufrage que mes scrupules et mon intégrité.

BRIGANTIN.

C'est le principal. Que fais-tu donc à présent ?

LA SALINE.

Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne ; et cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

BRIGANTIN.

A qui en veut donc ton maître ici ?

LA SALINE.

A la fille d'un certain Juif, chez qui je me suis introduit.

BRIGANTIN.

Son nom ?

LA SALINE.

Je n'en ai pu encore retenir que la moitié ; Hazaël-Raxa-Nimbrod-Iscarioth-Sabatin.

BRIGANTIN.

Quoi ! Benjamine, la fille de M. Sabatin ?

LA SALINE.

C'est cela même.

BRIGANTIN.

Diable ! la jolie fille, et le vilain pere !

LA SALINE.

Tu le connois ?

BRIGANTIN.

Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, la fraude, le parjure, avec quelques regles d'arithmétique ; n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

LA SALINE.

Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise et la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, et mille autres menus attraits, c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

BRIGANTIN.

La peste ! quelle pâte de fille !

LA SALINE.

Cette fille là, comme tu vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un pere comme le sien, qui, pour comble de dureté, la veut donner

pour femme à un brutal d'Armateur, encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non, ne souffrons point cette injuste alliance; et que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain!

BRIGANTIN.

Tu n'as qu'à dire?

LA SALINE.

Me voilà déja Courtier de M. Sabatin: j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître; et pour peu que tu me secondes....

BRIGANTIN.

Volontiers: je suis tout à toi. Qu'y a-t-il à gagner?

LA SALINE.

Ta liberté.... (*Brigantin secoue la tête, en signe de dédain.*) Pourquoi secouer la tête? Si nous servons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir?

BRIGANTIN.

Ce n'est pas cela.

LA SALINE.

Quoi donc!.

BRIGANTIN.

Veux-tu que je te dise? j'ai pris mon parti, je commence à me faire au service; et, d'ailleurs, il y faudroit toujours revenir.

LA SALINE.

Si-bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent?

BRIGANTIN.

Sur ce pied-là il n'y a point de danger que je n'affronte.

LA SALINE.

Voici mon maître tout à propos.

BRIGANTIN, *à part.*

Ciel! c'est Léandre!

SCENE IV.

LÉANDRE, LA SALINE, BRIGANTIN.

LA SALINE, *à Léandre, lui montrant Brigantin.*

MONSIEUR, voilà un virtuose que je vous présente.

LÉANDRE.

Eh! c'est ce coquin de valet que j'avois à Paris!

BRIGANTIN.

Fort à votre service, Monsieur.

LÉANDRE, *le menaçant.*

Ah! Monsieur le fripon, vous me payerez du moins de vos deux oreilles le diamant que vous me volâtes!

LA SALINE, *à Brigantin.*

Comment diable! un diamant?

BRIGANTIN, *à Léandre.*

Ah! Monsieur, je vous demande pardon. (*Il se jette à genoux.*) Vous me voyez au désespoir.... de la surprise....

prise.... que le remords.... de l'impuissance où je suis.... (*Il fouille dans une des poches de Léandre.*)

LÉANDRE, *le surprenant.*

Comment! effronté, que cherches-tu là?

BRIGANTIN.

Un mouchoir, Monsieur, pour essuyer mes larmes.

LA SALINE, *à Léandre.*

L'habitude!....

LÉANDRE.

Je ne sais qui me tient!....

LA SALINE.

Tout beau, Monsieur, ce bona-Voglie nous est plus nécessaire que vous ne pensez. Je l'avois déja mis dans nos intérêts, et il va vous restituer le tout en belles et bonnes fourberies.

BRIGANTIN, *en se relevant.*

Il me faut du retour.

LA SALINE.

Ne te mets pas en peine.

LÉANDRE, *se radoucissant.*

Ah! mon pauvre la Saline, je n'ai jamais eu plus besoin de secours. Tout semble conjuré contre ma flamme: mon oncle est ici.

LA SALINE.

M. Salomin?

LÉANDRE.

Oui, M. Salomin. Les gens de mon équipage l'ont vu. Comment faire?

LA SALINE.

Lever l'ancre, Monsieur, et prendre le large.

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine ?

LA SALINE.

Que voulez-vous, Monsieur ? Soutiendrons-nous la présence de votre oncle ? Il n'y a que six mois que vous lui enlevâtes ses pierreries : nous avons été obligés de les mettre à la Juiverie. M. Salomin me croira l'auteur du désordre ; vous me l'avez peint brutal. De grace, Monsieur, évitons l'orage, et ne m'allez pas briser contre ce rocher-là !

LÉANDRE.

Abandonner Benjamine ! et tu me crois un cœur à m'y résoudre ?

LA SALINE.

Mais à quelle diable de manœuvre prétendez-vous encore m'employer ? Vous m'avez déja fait affronter mille écueils depuis que j'ai l'honneur de conduire votre barque ; et votre amour est furieusement orageux.

BRIGANTIN, *à Léandre.*

Laissez-moi faire, Monsieur : je veux vous servir, moi, contre vent et marée.

LÉANDRE.

Ah ! tu me rends la vie, mon cher Brigantin !.... (*A la Saline.*) Seconde son zele, mon cher la Saline.

LA SALINE.

Il ne risque rien, lui.

BRIGANTIN.

Tant pis : c'est un agrément de moins.

LA SALINE, *à Léandre.*

Allons, Monsieur, l'émulation me gagne, il faut se sacrifier pour vous. J'imagine déja un moyen de vous dérober à la vue de votre oncle, et de vous introduire chez le pere de votre maîtresse.

LÉANDRE.

Chez M. Sabatin?

LA SALINE.

Oui: le bon-homme m'a confié ses affaires; et je prétends.... Mais je l'apperçois: allez tous deux m'attendre à la galere.

BRIGANTIN.

Sans adieu, camarade.

LA SALINE.

Cet honneur-là ne m'appartient pas.

BRIGANTIN.

Il t'appartiendra, il t'appartiendra.

(*Léandre et Brigantin sortent.*)

SCENE V.

M. SABATIN, HALI, LA SALINE.

LA SALINE, *à M. Sabatin.*

AH! Monsieur, je vous trouve à propos; je viens de tout préparer pour l'arrivée de nos esclaves.

M. SABATIN.

C'est bien fait. Mais as-tu songé à notre banqueroute?

LA SALINE.

Oui vraiment, Monsieur, toutes nos mesures sont prises; j'espere la conduire heureusement à terme, pour peu qu'Hali me seconde.

HALI, *à M. Sabatin.*

Habir qualchi scrupuli, e volir sapir chestar gambarutta ?

M. SABATIN.

Ce que c'est qu'une banqueroute? Bon ! c'est le fin du commerce, tu n'y entendrois rien.

HALI.

Oh! dir-mi, signor : nou povir far niente, se non sapir.

LA SALINE.

Que veux-tu ? C'est une maniere honnête de profiter de la confiance des gens, et de partager à l'amiable le bien d'autrui.

HALI.

Star questo ? E come si far gambarutta ?

LA SALINE.

Eh ! mais, on commence par établir son crédit, et quand on a pu attraper l'argent ou la marchandise des gens on disparoît à propos, et l'on en est quitte pour partager.

HALI, *à M. Sabatin.*

Per partagir ?

M. SABATIN.

Oui, c'est la regle.

HALI.

E non star friponaria ?

M. SABATIN.

Rien moins.

HALI.

E la justicia non impicar ?

M. SABATIN.

Au contraire, c'est elle-même qui en fait le partage; et il n'y a point de bon pere de famille qui ne doive faire au moins une banqueroute en sa vie.

LA SALINE, *à Hali.*

Et qui n'y soit même obligé, en conscience.

HALI.

In conscienza? Oh! non habir piu di scrupuli, e star presto à la gambarutta.

M. SABATIN.

Va-t'en donc m'attendre au magasin, et m'envoie ici Benjamine.

LA SALINE.

La voici tout à propos, avec Marine.

M. SABATIN.

Pour toi, va-t'en sur le Port au-devant de M. d'Outremer.

(*La Saline et Hali sortent.*)

SCENE VI.

M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. SABATIN.

Et vous, ma fille, préparez-vous à le recevoir comme il faut.

MARINE.

Quoi ! Monsieur, vous songeriez encore à nous donner ce Corsaire-là ?

M. SABATIN.

Assurément : c'est un brave Pirate, d'un abord un peu brusque, à la vérité; mais qui a de grandes intelligences dans son art, et qui sait sa mer par cœur.

MARINE.

Mais au moins devriez-vous consulter l'inclination de votre fille.

M. SABATIN.

Inclination ou non, Marine, M. d'Outremer a ma parole, et je la lui tiendrai.

MARINE.

Ma foi ! je ne lui conseillerois pas de s'embarquer à l'étourdie : le mariage est une mer bien dangereuse, quand on y a l'amour contraire.

BENJAMINE.

Non, non, Marine, mon pere ne me sacrifiera point à des vues d'intérêt; et la nature ...

M. SABATIN, *l'interrompant.*

La nature est une bête, ma fille, quand elle s'oppose à des établissemens solides.

MARINE.

Oui vraiment, voilà un établissement bien solide qu'un époux flottant !

SCENE VII.

M. D'OUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, MARINE.

M. D'OUTREMER, *fumant, à M. Sabatin.*

SEIGNEUR beau-pere, me voici arrivé. Épousons au plus vîte : le Port m'ennuie déja.

M. SABATIN, *à Benjamine.*

Allons, ma fille, saluez M. d'Outremer.

M. D'OUTREMER.

Sans façon, M. Sabatin, achevons ma pipe et nos affaires. A quand la noce ?

M. SABATIN.

A demain, si vous voulez.

BENJAMINE.

A demain, mon pere !

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

Elle a raison ; pourquoi pas aujourd'hui ?

BENJAMINE, *à M. Sabatin.*

Ah ! de grace, mon pere, ne précipitez pas tant les

choses! accordez-moi quelque tems pour calmer mes répugnances; et, s'il faut que je me sacrifie à vos ordres, laissez-moi du moins préparer mon cœur à cet effort.

M. D'OUTREMER.

Bon! bon! Mademoiselle, les vents entendent bien toutes ces raisons-là : ils souflent, il faut voguer.

BENJAMINE.

Vous pouvez voguer tout seul : pour moi, qui ne suis point faite à la mer...

M. D'OUTRÉMER, *l'interrompant.*

Vous vous y ferez, Mademoiselle; et je vous en garantis quitte pour quelques maux de cœur.

BENJAMINE.

Je tâcherai de n'en avoir point à vous reprocher.

M. D'OUTREMER.

Oh! parbleu, nous verrons. Votre pere m'a promis ce mariage-là, et je prétends qu'il me le tienne.

M. SABATIN.

C'est comme si les notaires y avoient passé.

MARINE, *à part.*

Pas tout à fait.

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

Songez donc aux formalités et à la cérémonie. Je n'entends rien à tout cela; mais je me charge du reste.

MARINE.

Plaisante maniere de faire l'amour!

M. D'OUTREMER.

Je ne m'en pique pas, Marine : ce n'est pas mon métier.

MARINE.

Pourquoi vous mêlez-vous donc d'épouser ?

M. D'OUTREMER.

C'est autre chose.

MARINE.

Distinction de Corsaire.

M. D'OUTREMER.

Ce n'est pas que je renonce à aimer ta maîtresse, non ; (*s'approchant de Benjamine*) et si elle vouloit m'aimer un peu....

BENJAMINE, *le repoussant.*

Ah ! vous m'empestez !

M. D'OUTREMER.

Quoi ! ces délicatesses sur un port ! Quand vous seriez en pleine terre....

MARINE.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas fait l'un pour l'autre.

M. D'OUTREMER.

Bagatelle ! je veux qu'en moins d'un mois elle sache fumer comme un Janissaire ; et nous n'aurons pas plutôt fait un petit tour du monde ensemble.... (*voulant prendre la main à Benjamine.*) Touchez-là.

MARINE, *lui donnant la main.*

Tenez Monsieur, c'est comme si c'étoit ma maîtresse. Vous pouvez compter sur une aversion invincible, et que plutôt que de vous épouser nous nous jetterons toutes deux dans la mer, une pierre au col. Vous nous pêcherez, si vous voulez.

M. SABATIN.

Vous êtes une insolente...

BENJAMINE.

Oui, mon pere, ce sont mes sentimens, et je vous laisse le maître d'en faire l'épreuve.

MARINE, *à M. d'Outremer.*

Votre servante.

(*Benjamine et Marine sortent.*)

SCENE VIII.

M. D'OUTREMER, M. SABATIN.

M. D'OUTREMER.

FRANCHEMENT, M. Sabatin, nous aurons de la peine à revirer cet esprit-là.

M. SABATIN.

Ne vous mettez pas en peine : je saurai la réduire. Il ne faut pas s'étonner si la mer et vos manieres l'ont d'abord un peu effrayée.

M. D'OUTREMER.

Ma foi ! beau-pere, je ne changerai pourtant ni de manieres, ni d'élément ; vous n'avez qu'à voir.

M. SABATIN.

Il faudra bien qu'elle s'y fasse.

M. D'OUTREMER.

Songez donc à l'y disposer. Je m'en vais faire un tour à mon bord, et je reviens sur le champ.

M. SABATIN.

Allez : vous pouvez compter sur elle ; et je vous réponds encore de sa personne, au cœur près, qui pourra venir.

M. D'OUTREMER.

Parbleu ! qu'il vienne ou non, je l'en quitte. Est-ce qu'on regarde les filles par là ?

M. SABATIN.

Vous avez raison : le cœur n'est qu'un zéro dans un mariage bien sensé.

(M. d'Outremer sort.)

SCENE IX.

MARINE, LA SALINE, *en Marchand d'esclaves*, LÉANDRE, *en More*, BRIGANTIN, *en Esclavonne*, PLUSIEURS AUTRES ESCLAVES, M. SABATIN.

MARINE, *à M. Sabatin.*

MONSIEUR, voilà une maniere de Turc, avec des façons d'esclaves, qui vous cherchent.

LA SALINE, *à M. Sabatin.*

Ah ! Monsieur, soyez le bien trouvé.

M. SABATIN.

Sans façon, Monsieur, que vous plaît-il ?

LA SALINE.

C'est de la part de votre correspondant de Smyrne,

qui vous envoie les esclaves que vous devez vendre à la foire ; et vous en voyez un échantillon.

M. SABATIN.

Voilà vraiment un fort bel échantillon !

LA SALINE.

Oh ! pour cette marchandise-là, je défie qu'on soit mieux assorti. Mais il faut un peu vous montrer ce qu'ils savent faire..... (*Aux esclaves.*) Allons, cette Forlanne... (*A M. Sabatin.*) Je ne fais point de montre; vous allez voir.

(*Les esclaves dansent.*)

LA SALINE, *à M. Sabatin.*

Eh ! bien, à quoi pensez-vous?

M. SABATIN.

Je songe à y mettre le prix un peu haut.

LA SALINE.

Vous avez raison : on peut tenir bon sur cette marchandise-là. Mais, écoutez un peu celle-ci : elle chante joliment.

UNE ESCLAVE, *chantant.*

O Felice schiavo d'amor,
Frà catene d'una belta,
Goder sempre dev'il suo cor;
Nella leggiadra juventù,
Menò giova la libertà,
Che l'amorosa servitù.

M. SABATIN.

Fort bien !

LA SALINE.

Ma foi ! vous y ferez votre compte, sur ma parole.

Il

Il n'y a rien qui renchérisse les filles comme ces petits talens-là.

MARINE, *s'approchant de Léandre.*

Ce visage-là me revient assez; il est d'un beau noir.

M. SABATIN, *à la Saline.*

A quoi est-il bon ? chante-t-il? danse-t-il ?

LA SALINE.

Il ne chante, ni ne danse ; mais il ne laisse pas d'avoir son talent. Tout More qu'il est, ce maraut-là a de l'esprit comme un singe; et c'est un animal à changer de noir au blanc dans l'occasion.

M. SABATIN, *montrant Brigantin.*

Et cette autre esclave, d'où est-elle ?

BRIGANTIN.

D'Esclavonie, Monsieur.

LA SALINE, *à M. Sabatin.*

Elle est jolie femme, oui !

BRIGANTIN.

Fi donc! fi donc! vous me faites rougir. Il est vrai qu'un Bacha, entre les mains de qui je tombai me destina, sur ma mine, au Serail du grand Seigneur; mais il se trouva un petit obstacle On n'entre point là qu'on ne soit fille, exactement fille; et, par malheur, j'étois mariée depuis trois mois. Trois mois plutôt, j'étois en passe d'être Sultane favorite.

M. SABATIN, *à la Saline.*

Elle est réjouissante.

LA SALINE.

Et utile, de plus. Tenez, donnez-lui votre main, elle vous dira la bonne aventure, à livre ouvert.

M. SABATIN, *donnant sa main toute gantée à Brigantin.*

Voyons.

LA SALINE.

Dégantez-vous donc.

BRIGANTIN, *à M. Sabatin.*

Ce n'est pas la peine : j'aperçois déja, à travers votre gant, les apprêts de certaine banqueroute....

M. SABATIN, *l'interrompant.*

Paix, paix, passons cet article. (*A part.*) La peste ! Quel Lynx !

BRIGANTIN.

Ah ! voici qui ne dit rien de bon. Vous avez des vues pour votre fille, que ses inclinations ne secondent point du tout.

M. SABATIN.

Il est vrai.

BRIGANTIN.

Votre main la menace de malheur; mais laissez-moi faire : je ne veux que manier son esprit un moment; je lui insinuerai des résolutions convenables, et je veux la rendre heureuse, en dépit de cette main-là.

M. SABATIN, *à la Saline.*

J'aime bien autant ceux-ci que les autres.

LA SALINE.

Cela se trouve le mieux du monde. Mon maître m'a chargé de vous les présenter, de sa part, en reconnoissance des soins que vous prendrez du reste.

SABATIN.

Je lui suis vraiment fort obligé, et je les veux

garder, pour l'amour de lui... Mais, vous plaît-il d'entrer ?

LA SALINE.

Non, je m'en retourne à la rade ; et nous débarquerons quand vous jugerez à propos.

M. SABATIN.

Serviteur.

(*Il rentre chez lui, avec Léandre et Brigantin.*)

SCENE X.

MARINE, LA SALINE.

LA SALINE, *quittant son habit de Turc.*

EH ! bien, Marine, ne m'en suis-je pas bien tiré ?

MARINE.

A merveilles ; mais à quoi cela nous mene-t-il ?

LA SALINE.

A donner le tems à Léandre de s'expliquer avec Benjamine, pendant que je travaillerai de mon côté à faire échouer M. d'Outremer.

SCENE XI.

M. SABATIN, LA SALINE, MARINE.

M. SABATIN.

AH ! je suis perdu ! je suis ruiné !

LA SALINE.

Comment donc , Monsieur , qu'est-il arrivé ?

M. SABATIN.

Ce coquin de Turc qui vient de m'emporter mes pierreries.

LA SALINE.

(*A part.*)

Vos pierreries ?... Ah ! je suis volé !

MARINE.

Ne perdez point de tems, courez vîte au Port, de peur qu'il n'échappe.

(*M. Sabatin et la Saline sortent.*)

SCENE XII.

BENJAMINE, MARINE.

BENJAMINE.

EH! bien, ma pauvre Marine, comment nous défendons-nous de ce Monsieur d'Outremer?

MARINE.

Ma foi! Mademoiselle, je ne sais pas. Votre pere veut que vous épousiez ce Pirate-là. Franchement, nous sommes mal : il a le vent sur nous.

BENJAMINE.

Et, pour comble de maux, Léandre m'abandonne encore dans cette extrémité.

MARINE.

Léandre vous abandonne?

BENJAMINE.

Qu'il est cruel, Marine! Il y a près d'un jour que je n'ai eu de ses nouvelles.

MARINE.

Vous moquez-vous? Je croyois tout perdu. Quoi! pour quelques momens employés sans doute à chercher des remedes essentiels, vous allez d'abord aux invectives! Fi! Mademoiselle, faut-il avoir le cœur ombrageux!

BENJAMINE.

Juge par là de mon amour pour Léandre, et par cet amour comprends toute mon aversion pour son rival.

MARINE.

J'entre dans tout cela à merveille ; mais je ne vois pas par où en sortir.

BENJAMINE.

Mais, quelque dureté que mon pere affecte, crois-tu qu'au fond il ne conserve pas encore assez de tendresse...

MARINE, *l'interrompant.*

Que parlez-vous de tendresse? Je ne vous connois qu'un pere Juif : je n'en sache point d'autre...

BENJAMINE.

S'il étoit bien convaincu du désespoir où sa résolution me jette...

MARINE.

Il n'en démordroit pas, vous dis-je : il a calculé ce mariage, et en a fait la preuve ; il n'y a plus à revenir.

BENJAMINE.

Malheureuse !

MARINE.

Mais, en récompense, il vous destine, pour présent de nôces, les deux plus aimables esclaves.

BENJAMINE.

Ah! ne me parle de rien qui ait rapport à ce mariage-là.

MARINE.

Patience ! ils pourront bien étourdir votre douleur, et vous tenir lieu même de votre amant.

BENJAMINE.

Tu m'outrages.

MARINE.

Vous verrez, vous verrez. Il y a une Esclavonne qui vous sera bonne à mille choses, et le plus joli petit More... Votre cœur m'en dira des nouvelles.

SCENE XIII.

BRIGANTIN, *en Esclavonne*, BENJAMINE, MARINE.

BRIGANTIN, *à part.*

Ne pourrai-je point trouver la fille de notre Juif ?

MARINE, *à Benjamine.*

Tenez, voici l'Esclavonne.

BRIGANTIN, *à Benjamine.*

Ah! Mademoiselle . je mourois d'impatience de vous rendre mes respects; et je sais bon gré à l'esclavage.... que le sort... dont l'agrément m'offre l'occasion.... Je suis votre très-humble servante, Mademoiselle.

MARINE.

Le compliment est bien troussé!

BRIGANTIN, *à Marine, dans sa voix naturelle.*

N'est-ce pas? (*Reprenant sa voix de femme, à Benjamine.*) Mais Mademoiselle est toute à ses chagrins, et il ne lui reste guere d'attention pour mon zele.

BENJAMINE.

Comment voyez-vous, je vous prie, que j'aie des chagrins ?

BRIGANTIN.

Bon ! Mademoiselle, je lis dans les cœurs tout cou-

ramment. (*Montrant Marine.*) Demandez si je n'ai pas lu tantôt tout votre pere, dès la premiere vue?

MARINE, *à Benjamine.*

Jusqu'à la derniere syllabe.

BRIGANTIN, *à Benjamine.*

Vous êtes encore plus lisible, vous. Tenez, horreur d'un mariage qui vous menace, impatience de voir un amant que vous craignez de perdre, murmure contre un pere qui vous sacrifie à son avarice, n'est-ce pas là l'abrégé de votre cœur?

BENJAMINE.

Vous m'étonnez!

BRIGANTIN.

Je ferai plus, je veux vous servir. Je sais ce qu'il en coûte à notre sexe de n'avoir pas ce qu'il aime. On souffre diablement!

MARINE.

Je vous en réponds!

BRIGANTIN.

On a aimé quelquefois: vous pouvez croire qu'on n'a pas déplu; des monstres d'épouseurs sont venus à la traverse. J'ai tant juré contre ces chiens de parens!

BENJAMINE.

Il est vrai qu'ils sont bien cruels!

BRIGANTIN.

Cruels? ce sont de vrais Turcs! Il semble qu'ils nous fassent exprès, là... pour nous faire enrager.

MARINE.

Le beau plaisir!

BRIGANTIN.

Que ne nous laissent-ils le soin de nous pourvoir ? Ne savons-nous pas ce qu'il nous faut ?

MARINE.

Qui le sait mieux que nous ?

BRIGANTIN.

Mais les choses sont si mal réglées ! l'amour soufle à droit, le mariage soufle à gauche : le courant de la nature nous emporte ; la raison a beau ramer... l'orage se déclare... on perd la tramontane... Je ne sais si je m'explique ; mais vous voyez bien que les parens ont tort.

MARINE.

C'est sans réplique.

BRIGANTIN.

Demandez, demandez à mon camarade : il va vous confirmer tout cela.

SCENE XIV.

LÉANDRE, *en More*, BENJAMINE, MARINE, BRIGANTIN, *en Esclavonne*.

LÉANDRE, *à Benjamine*.

EH ! qui pourroit, Mademoiselle, ne pas condamner les auteurs de vos chagrins ? Mais ce n'est pas assez de les plaindre, il faut vous en affranchir. Trop heureux si notre zele..... (*Benjamine s'éloigne de Léandre.*)

BRIGANTIN, *bas., à Léandre.*

Autant de perdu : vous l'effarouchez.

LÉANDRE.

Ah ! charmante personne, honorez-moi du moins d'un de vos regards; et faites grace à ma couleur en faveur de mes sentimens.

MARINE, *à Benjamine.*

Il n'est pas si diable qu'il est noir.

BENJAMINE, *à Léandre.*

Laissez-moi, je vous prie : c'est la seule preuve que j'exige de votre affection.

LÉANDRE.

L'heureux Léandre sans doute est l'objet de cette inquiétude?

BENJAMINE.

Que dites-vous de Léandre?

LÉANDRE.

Je sais, Mademoiselle, toute la part qu'il a dans votre cœur; et c'est en sa faveur que je vous prie d'agréer mes services. J'entre dans tous les transports que lui doit causer votre tendresse, et j'ose même vous remercier à vos genoux... (*Il lui baise la main, et se découvre.*)

BENJAMINE.

Insolent?.... (*le reconnoissant.*) Ah! Léandre!

LÉANDRE.

Ah! Benjamine!

MARINE.

Les pauvres enfans!

BENJAMINE.

Quelle joie !.... Je tremble.... cachez vous vîte qu'on ne vous surprenne... Que je vous voie encore une fois... Par quelle aventure êtes-vous ici ?

LÉANDRE.

Votre pere attendoit des esclaves de Smyrne : La Saline les a prévenus, nous a supposés ; je vous vois enfin, que nous importe le reste ?

BENJAMINE.

Vous savez que M. d'Outremer est arrivé ?

LÉANDRE.

Eh ! bien, à quoi êtes vous résolue ?

BENJAMINE.

Je ne savois pas bien encore ; mais votre présence me détermine, et j'aimerois mieux mourir que de me souffrir à un autre.

BRIGANTIN, *avec sa voix naturelle.*

Vous ne mourrez point, Mademoiselle C'est moi qui tiens le gouvernail, et je vous conduirai à bon port, sur ma parole !

BENJAMINE, *à Léandre.*

Ce n'est point une femme ?

BRIGANTIN.

Je ne l'ai jamais été.

LÉANDRE.

C'est un de mes anciens valets, que j'ai retrouvé ici, et qui doit vous servir auprès de votre pere, sous l'habit où vous le voyez.

BENJAMINE.

L'honnête garçon ! (*Lui présentant sa montre.*) Ne voudra-t-il pas bien garder cette montre pour l'amour de moi ?

LÉANDRE.

Non, s'il vous plaît.

BRIGANTIN, *prenant la montre.*

Laissez, laissez, Monsieur, cela n'est pas inutile : en cas de fourberies on ne sauroit prendre son tems trop juste.

MARINE.

Ciel ! voici votre pere !

SCENE XV.

M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

MARINE, *à M. Sabatin.*

EH ! bien, Monsieur, avez-vous des nouvelles de votre Turc ?

M. SABATIN.

Pas encore ; mais je viens d'envoyer des Sbirres après.... (*A Benjamine.*) Ah ! ah ! ma fille, que faites-vous ici ? Ne vous avois-je pas défendu de prendre l'air qu'à travers vos jalousies ?

BRIGANTIN.

Je lui contois, en nous promenant, la maniere dont je suis tombée dans l'esclavage.

M. SABATIN,

M. SABATIN.

Ce n'est pas pour vous que je parle ; je suis ravi que vous l'entreteniez.... (*A Benjamine.*) Oui, Benjamine, écoutez cette femme-là : elle est de bon conseil.

BENJAMINE.

Je tâcherai d'en profiter, mon pere.

BRIGANTIN, *feignant de continuer son histoire, et se mettant devant M. Sabatin, pendant que Léandre parle à Benjamine.*

Sur ce Port donc, où je vous disois que mes parens m'avoient menée, je vis un certain homme de mer, qui me vit aussi. Il fut touché de la délicatesse de mes traits ; je fus charmée de son air marin, de sa voix brusque, et de la plus belle moustache du Levant.

M. SABATIN.

Bon !

BRIGANTIN.

Vous trouvez du caprice à cela ? Mais vous savez que c'est le défaut des belles. Bref.... écoutez-moi donc.

M. SABATIN.

Je vous écoute.

BRIGANTIN.

Nous nous aimâmes. Mes parens me destinoient un époux de terre ferme ; mais néant, mon cœur étoit à flot.... Vous ne m'écoutez pas ?

M. SABATIN.

Si fait, si fait.

BRIGANTIN.

Enfin, j'épousai le Corsaire ; et nous ne fûmes pas plutôt mariés, que nous nous embarquâmes.... Me suivez-vous ?

M. SABATIN.

Oui, vous dis-je.

BRIGANTIN.

Il me dit qu'il vouloit me faire voir toute la terre.

MARINE.

Pouviez-vous vous résoudre à aller-là ?

BRIGANTIN.

On va bien loin avec ce qu'on aime ; mais le perfide....

MARINE, *l'interrompant.*

Eh ! bien ?

BRIGANTIN.

J'ai le cœur si serré quand j'y songe....

M. SABATIN, *l'interrompant.*

Que fit-il donc ?

BRIGANTIN.

Le traître commença son voyage par m'aller vendre à un Bacha, avec qui il avoit fait marché pour toutes ses femmes. J'étois la treizieme malheureuse qu'il achetoit de ce barbare-là.

M. SABATIN.

La treizieme !

BRIGANTIN.

Hélas ! plût au Ciel que je fusse la derniere ! J'ai encore appris, en arrivant ici, que mon bourreau

jettoit ses plombs sur la fille d'un riche Marchand du pays, pour en faire sans doute le même usage.

MARINE, *à M. Sabatin.*

Monsieur, un Corsaire! la fille d'un riche Marchand! il faut approfondir cela.

M. SABATIN, *à Brigantin.*

Qu'est-ce donc que ce Corsaire?

BRIGANTIN.

C'est un homme qui rode de Port en Port, un certain d'Outremer....

M. SABATIN.

D'Outremer!

MARINE.

Monsieur!

BENJAMINE.

Mon pere!

BRIGANTIN.

D'où viennent donc toutes ces surprises? Connoîtroit-on ici mon perfide?

MARINE.

C'est justement celui que Monsieur vouloit faire épouser à sa fille.

BENJAMINE, *à M. Sabatin.*

Moi! je ne veux point être vendue.

M. SABATIN.

Non, non, ma fille, cela ne sauroit être. Je connois celui que je vous destine; et je vous réponds qu'il n'a jamais été marié.

BRIGANTIN.

Tenez, celui dont je vous parle est un homme tirant

sur le matelot, qui a, comme je vous ai dit, l'air marin, la voix brusque, et le teint salé.

MARINE.

Le voilà.

BENJAMINE.

C'est lui-même.

M. SABATIN, *à Brigantin.*

Seroit-il possible?

BRIGANTIN.

Le scélérat! je voudrois le tenir ici, je le dévisagerois de bon cœur.

SCENE XVI.

M. D'OUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

POUR le coup, beau-pere, vous serez content de moi; et je défie Mademoiselle de tenir contre la petite fête que je lui ai préparée. Je suis, morbleu! galant, quand je m'y mets.

LÉANDRE, *à part.*

Ciel! c'est mon oncle!

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Vraiment, Monsieur, j'apprends ici de belles nouvelles!

M. D'OUTREMER.

Qu'est-ce à dire, de belles nouvelles ?

MARINE, *bas, à Brigantin.*

Ne perds pas courage.

BRIGANTIN, *bas.*

Il est tout perdu.

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Falloit-il jeter les yeux sur ma fille, pour de semblables perfidies ?

M. D'OUTREMER.

Comment donc des perfidies ! Je ne m'attendois pas à cette bourasque-là. Que voulez-vous dire ?

M. SABATIN.

Que c'est être bien inhumain que d'épouser ainsi de jeunes filles, pour les aller vendre à des Bachas.

M. D'OUTREMER.

Je veux être noyé, si j'y comprends rien ! Débrouillons un peu ceci, beau-pere, orientons-nous.

BRIGANTIN, *bas, à M. Sabatin.*

Ne me commettez pas : c'est un brutal.

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Vous ne pouvez que trop vous reconnoître ; (*Lui montrant Brigantin.*) et cette esclave....

BRIGANTIN, *bas, à M. Sabatin, l'interrompant.*

Vous me perdez.

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

Eh ! bien, cette esclave ?

M. SABATIN.

N'est-elle pas la treizieme de vos femmes que vous avez vendues ?

M. D'OUTREMER.

Qui ose donc vous soutenir ces impostures?

M. SABATIN, *montrant Brigantin.*

Elle-même.

M. D'OUTREMER, *à Brigantin.*

Comment, impudente!

BRIGANTIN.

Des injures!.... Ah! j'aime mieux me retirer.

M. D'OUTREMER.

Non, non, ventrebleu! vous ne m'échapperez pas, fourbe que vous êtes! et je vais vous mettre à feu et à sang, si vous ne changez de langage.

BRIGANTIN, *avec sa voix naturelle.*

Ah! Monsieur, quartier! je vous prenois pour un autre.

M. D'OUTREMER.

Ah! parbleu, Monsieur le fripon, vous ne nous aurez pas imposé impunément!

BRIGANTIN, *ouvrant son habit de femme et faisant voir celui de galérien.*

Tout beau, Messieurs: je suis un fripon privilégié; voilà mes titres.

M. D'OUTREMER.

Eh! je pense que c'est ce maraut de Brigantin?

BRIGANTIN.

C'est moi-même.

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Le More est sans doute du complot? Il faut qu'il nous débrouille tout ceci.

M. D'OUTREMER, *à Léandre.*

Oui, par la sambleu ! vous parlerez, ou point de quartier ; je vous traiterai tous deux de Turc à More.

LÉANDRE, *se démasquant.*

Eh ! bien, il faut donc se découvrir.

M. D'OUTREMER.

Ciel ! c'est Léandre !

LÉANDRE.

Oui, mon oncle, vous voyez à vos genoux un rival et un neveu. C'est à vous de voir ce que vous voulez être à mon égard ; mais au moins ne me laissez pas la vie, si vous voulez encore m'arracher Benjamine.

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Eh ! quoi, M. d'Outremer, seroit-ce-là le neveu dont vous m'aviez autrefois parlé pour ma fille ?

M. D'OUTREMER.

Je n'en ai point d'autre.

SCENE XVII.

LA SALINE, M. D'OUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN.

LA SALINE, *à M. Sabatin.*

De la joie, Monsieur, de la joie : voilà votre Turc qu'on vous amene.

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

Tenez, ce fripon-là est encore de l'intelligence.

M. SABATIN, *à La Saline.*

Quoi ! maraut....

LA SALINE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce donc, Messieurs ? fripon d'un côté ! maraut de l'autre ! Que veut donc dire tout ceci ?

LÉANDRE.

Que tout est découvert, mon pauvre La Saline, et que mon bonheur, ou mon malheur dépend à présent de mon oncle, (*Lui montrant M. d'Outremer.*) que tu vois.

LA SALINE, *à M. d'Outremer.*

Vous, Monsieur Salomin ?

M. D'OUTREMER.

Tais-toi : je ne suis Salomin qu'à Marseille, et je suis ici d'Outremer. Je change de nom et de pavillon, selon mes intérêts.

LA SALINE.

Excusez-moi donc, M. d'Outremer, de ce que je vous ai traité comme le rival de mon maître.

M. SABATIN, *à M. d'Outremer.*

Treve d'éclaircissement. Quelle est votre résolution? Vous voyez qu'ils s'aiment.

M. D'OUTREMER.

Je n'hésiterois pas à les rendre heureux, sans certaines pierreries que j'ai toujours sur le cœur.

LA SALINE.

Que cela ne vous embarrasse point; nous les avions confiées à Monsieur, (*Montrant d'abord M. Sabatin, et ensuite Hali qui entre.*) et voilà le fripon qui nous les a volées.

SCENE XVIII.

HALI, *tenant les pierreries;* M. D'OUTREMER, M. SABATIN, BENJAMINE, LÉANDRE, MARINE, BRIGANTIN, LA SALINE.

HALI.

No, no, mi non star friponne : mi far gambarutta.

M. D'OUTREMER.

Comment, comment, que veux-tu dire avec ta gambarutta?

HALI.

Si, si, Signor. Mi star un povero Turca che far Gambarutta, in conscienza.

M. SABATIN.

Oh ! parbleu ! je te ferai pendre avec ta conscience !

HALI.

Oh ! la justitia non impicar ! mi sapir la regula.

M. D'OUTREMER, *lui arrachant des mains les pierreries.*

Eh ! donne, maraut ! et va te faire pendre ailleurs.

HALI.

A la forza, justitia, justitia !

M. D'OUTREMER, *à M. Sabatin.*

Nous compterons, Monsieur.... (*A Léandre.*) C'en est fait, Léandre, j'oublie tout; et j'en passerai par où M. Sabatin voudra.

M. SABATIN, *à Léandre et à Benjamine.*

Donnez-vous donc la main, mes enfans.

LÉANDRE, *à Benjamine.*

Quel bonheur, Benjamine !

BENJAMINE.

Je tremble que ce ne soit qu'un songe !

MARINE.

La peste ! que je connois de filles qui voudroient rêver de même !

LA SALINE.

Il ne tient qu'à Monsieur (*Montrant M. Sabatin.*) que tu n'en aies le plaisir.... (*A M. Sabatin.*) Je vous sers depuis trois semaines : donnez-moi mon congé, et Marine pour récompense ?

M. SABATIN.

Volontiers : nous voilà tous contens.

M. D'OUTREMER, *à Brigantin.*

Il n'y a que ce pauvre Brigantin, pour qui nous ne saurions rien faire.

BRIGANTIN.

Ne vous mettez point en peine; je ne suis pas le plus à plaindre. On se fait aux galeres, et l'on se lasse du mariage : tout cela revient au même. Que je sois seulement de la noce; et ne songeons qu'à nous divertir.

M. D'OUTREMER, *aux gens de son équipage qui entrent.*

Allons, commencez donc votre petite manœuvre.

FÊTE MARINE.

SCENE XIX et derniere.

QUATRE MATELOTS, DEUX BARCAROLLES, DEUX AUSTRALIENNES, *suivies d'un Singe qui leur porte un parasol;* M. SABATIN, M. D'OUTREMER, BENJAMINE, LA SALINE, MARINE, BRIGANTIN, HALI.

(*Les Matelots, les Barcarolles et les Australiennes forment une marche et des danses avec le Singe.*)

LA SALINE, *s'approchant des Australiennes, après qu'elles ont dansé.*

VOILA vraiment de fort jolies danseuses.... (*A M. d'Outremer.*) Mais d'où sont celles-ci?

M. D'OUTREMER.

Ce sont des Australiennes, dont je voulois faire présent à Benjamine.

MARINE.

Et ce Singe-là qui leur sert de Page?

M. D'OUTREMER.

C'en est un qui entend la langue de leur pays.

MARINE.

Comment, elles ne parlent donc pas François?

M. D'OUTREMER.

M. D'OUTREMER.

Si fait vraiment : je ne fus pas plutôt sur leurs terres que tout le monde l'apprit, jusqu'aux Perroquets ; et cela en moins de huit jours.

BRIGANTIN.

Huit jours ! Ces peuples-là n'ont pas la mémoire courte apparemment ?

M. D'OUTREMER.

Si fait ; mais leurs jours sont longs : ils durent six mois.

LA SALINE.

Des jours six mois ! par ma foi ! M. d'Outremer, le monde est une plaisante machine !

M. D'OUTREMER.

Tu es un vrai badaut, toi : tu n'as jamais vu que ton continent.... Mais laissons continuer la Fête.

UN MATELOT, *chantant.*

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, &c.

UNE BARCAROLLE, *chantant.*

Embârquez-vous dans vos beaux jours ;
C'est perdre tems que s'en défendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.

LE MATELOT.

Les yeux jaloux veillent toujours :
Veillez toujours pour les surprendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.

LA BARCAROLLE.

L'Hymen, après de longs détours,
Est le Port où l'on doit se rendre.

LE CHŒUR.

Jeunes cœurs, venez apprendre
La manœuvre des Amours.

(*Un Matelot et une Barcarolle dansent ensemble.*)

M. D'OUTREMER, *chantant.*

Plus de commerce, Amour, Bacchus fait mon destin;
Ton flambeau me plaît moins que ma pipe allumée.
Mettre, en fumant toujours, ma bouteille à sa fin
C'est l'unique plaisir dont mon ame est charmée.
Avec du tabac et du vin
Mes chagrins s'en vont en fumée.

(*Un Matelot danse seul.*)

BRIGANTIN.

Pour moi, j'en reviens toujours à nos Australiennes.... (*En montrant une.*) Celle-ci est toute jeune : je gage qu'elle n'a pas plus de quinze jours.

M. D'OUTREMER.

Bon !

BRIGANTIN.

Quinze jours de leur pays, s'entend.

M. D'OUTREMER.

Te moques-tu ? La plus jeune a ses soixante ans passés.

BRIGANTIN.

Elles ne paroissent pas, ma foi ! leur âge.

LA SALINE, *à une des Australiennes.*

Si cette petite vieille-là vouloit s'établir ici, et qu'elle pût s'accommoder d'un enfant comme moi : qu'en pensez-vous ?.... Mais, morbleu ! pourquoi nous tromper ? Vous nous dites que ce sont des femmes, et elles ne parlent point ?

M. D'OUTREMER.

C'est le défaut des femmes de leurs climats ; on ne sauroit leur arracher une parole. Ce n'est pas qu'elles n'aient la voix jolie. Je veux vous en donner le plaisir : écoutez. (*Il fait signe à l'une des Australiennes de chanter.*)

L'UNE DES AUSTRALIENNES, *chantant.*

Notre bouche est toujours muette ;
Mais nos yeux sont de grands parleurs :
Leur feu sincere est l'interprete
De celu qui brûle nos cœurs.

LA SALINE, *chantant.*

Ici la bouche est moins discrette,
Et les yeux sont plus grands menteurs.

L'AUTRE AUSTRALIENNE, *chantant.*

Notre beauté, toujours nouvelle,
A soixante ans fait des jaloux.
La jeunesse ici dure-t-elle
Aussi long-tems que parmi nous ?

LA SALINE.

On s'y dit jeune, on s'y fait belle
Aussi long-tems qu'on l'est chez vous.

LA PREMIERE AUSTRALIENNE.

On n'a point chez nous de méthode
Pour bien arranger ses attraits :
La jeunesse les accommode,
Et la nature en fait les frais.

LA SALINE.

Rien n'est ici moins à la mode,
Que les visages sans apprêts.

(*Les deux Australiennes dansent ensuite, avec le Singe, sur un air Chinois.*)

UNE BARCAROLLE, *chantant.*

Sopra'l mare d'amor,
Voga, voga, mio cor;
Dell' Amante in procella,
La sua face è la stella :
Sopra'l mare d'amor,
Voga, voga, mio cor.

(*Les Matelots et les Barcarolles dansent le branle, sur lequel on chante les couplets suivans.*)

LA SALINE.

Que sans craindre le naufrage,
Chacun s'embarque en ce jour.
On fait toujours bon voyage,
Quand on vogue avec l'Amour.
Mais qui cherche un heureux sort
Sans l'avoir pour soi, risque fort
De faire naufrage au Port.

UNE BARCAROLLE.

Que sous l'amoureuse étoile
Vos cœurs suivent leurs desirs :

Faites tous force de voile,
Vous touchez presqu'aux plaisirs;
Mais redoublez votre effort:
Un amant perd tout, s'il s'endort.
Ne vous reposez qu'au Port.

BRIGANTIN.

On dit que le mariage,
Est le seul Port de l'Amour.
Pour y finir son voyage
Ce Dieu rame nuit et jour;
Mais, par un bizarre sort,
Souvent, après tout son effort,
L'Amour fait naufrage au Port.

M. D'OUTREMER.

Avec le Dieu de la tonne,
Il vaut bien mieux s'embarquer.
L'Amour du gros tems s'étonne,
Et Bacchus aime à risquer;
Mais en buvant à plein bord
La raison trouve un plus doux sort
Dans le naufrage qu'au Port.

BRIGANTIN.

Avant que d'être aux Galeres,
On n'aime point à risquer:
Il est certaines affaires
Où l'on n'ose s'embarquer;
Mais je ne crains plus le sort,
Je défie Archers et Record:
Ma chaîne est mon passe-port.

LA SALINE, *au Parterre.*

La Piece a fait bon voyage :
Laissez-nous le croire ainsi.
Le vent de votre suffrage
L'a conduite jusqu'ici ;
Mais, hélas ! nous craignons fort,
Si vous n'en assurez le sort,
De faire naufrage au Port.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

VAUDEVILLE
du Port de Mer.
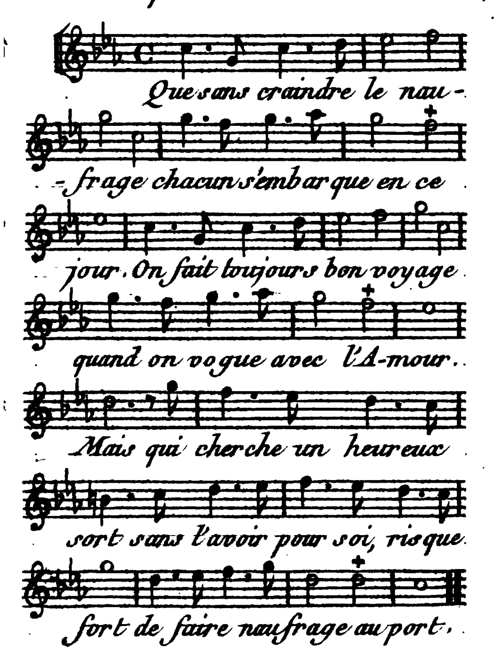
Musique de Grandval.



